EDMOND CHAPOY

Avocat à Bourg-en-Bresse, ancien élève de l'Ecole des Hautes-Etudes,
Président de la Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie de l'Ain,
Vice-Président du Syndicat d'Initiative de Bourg, Correspondant de l'Académie de Mâcon,
Membre des Sociétés d'Emulation de l'Ain, du Doubs, du Jura, de la Société Gorini,
du « Bugey », etc.

LE COMTE

HENRI DE BOISSIEU

(1871-1912)

LE SAVANT. — L'HOMME D'ACTION



BOURG-EN-BRESSE
IMPRIMERIE DU « JOURNAL DE L'AIN »
8, Place de l'Hôtel-de-Ville, 8

—

1914

LE COMTE HENRI DE BOISSIEU

(1871-1912)

LE SAVANT. — L'HOMME D'ACTION

EDMOND CHAPOY

Avocat à Bourg-en-Bresse, ancien élève de l'Ecole des Hautes-Etudes,
Président de la Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie de l'Ain,
Vice-Président du Syndicat d'Initiative de Bourg, Correspondant de l'Académie de Mâcon,
Membre des Sociétés d'Emulation de l'Ain, du Doubs, du Jura, de la Société Gorini,
du « Bugey », etc.

LE COMTE

HENRI DE BOISSIEU

(1871-1912)

LE SAVANT. — L'HOMME D'ACTION



BOURG-EN-BRESSE
IMPRIMERIE DU « JOURNAL DE L'AIN »
8, Place de l'Hôtel-de-Ville, 8

—

1914

Extrait du Bulletin
de la
Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie de l'Ain
(Nos 74 — 75 — 76 = 1er, 2e, 3e trimestres 1914)



Cl. Edm. Chapoy.

Henri de BOISSIEU

(1871 - 1912)

Je n'oublie jamais Boissy où je compte de si nombreux bons amis.

Au revoir.

H de Boissieu



LE COMTE HENRI DE BOISSIEU

(1871-1912)

LE SAVANT. — L'HOMME D'ACTION

Il est doux et triste à la fois de raviver le souvenir d'un ami disparu brusquement, en pleine force, victime d'un accident épouvantable, mais c'est un devoir de fidélité, pour nous qui avons été le témoin de ses derniers travaux et souvent le confident de ses pensées, de rassembler les éléments multiples et épars d'une existence vouée au bien, si noblement remplie déjà, trop courte cependant puisqu'elle était encore si pleine de promesses !...

Une telle vie est un exemple.....

Henri de Boissieu, en effet, élevait son esprit par d'incessantes études, entretenait dans son cœur le culte du foyer et de la patrie, développait enfin dans son âme les sentiments sublimes que donne une foi sûre et éclairée.

Tous ceux qui l'ont connu — même ceux dont les idées étaient le plus éloignées de la sphère où s'exerçait sa féconde activité — ont apprécié le charme de son commerce et reconnu ses hautes qualités intellectuelles et morales.

Puissent ces modestes pages, que nous avons écrites avec une vive émotion, être agréées par ses parents, par ses amis, par ses collègues, comme un adoucissement à leur grande douleur.

Puissent-elles aussi susciter de nouveaux savants hommes d'action !...

C'est bien le cas de répéter ce qu'il disait souvent dans ses vibrantes allocutions :

« La meilleure manière d'honorer nos morts, ce n'est pas de

pleurer éternellement devant leurs tombes fermées, c'est d'imiter leurs vertus et de nous dévouer de plus en plus à la grande idée qui leur fut chère..... » (1)

FAMILLE

L'ancienne famille de Boissieu, dont le blason porte *d'azur au chevron d'or chargé d'un trèfle d'azur,* est originaire d'Auvergne; elle a passé en Forez au XVIIe siècle, puis dans le Lyonnais au XVIIIe: ses titres ont été déposés par elle en 1784 à Paris et en 1787 à la Chambre des Comptes de Bourgogne.

Son origine a été si souvent étudiée, et sa généalogie si souvent dressée, qu'il nous paraît inutile de retracer le passé honorable de cette famille qui s'est distinguée dans les lettres, les sciences et les arts, comme dans l'armée, la magistrature et le sacerdoce. (2)

Cependant, nous ne saurions passer sous silence quelques-uns des plus illustres chefs de la branche ainée, dont Henri était le descendant direct:

Jean, conseiller et secrétaire ordinaire de la première femme de Henri IV, Marguerite de Valois (30 décembre 1608), secrétaire de la chambre de cette princesse (2 mars 1609), maître de la Garde-robe (1614), devint exécuteur testamentaire de Marguerite, auprès de Louis XIII (27 avril 1615).

Jean-Jacques, chevalier, conseiller du roi, correspondant de

---

(1) C. f. Son **Rapport sur la vie du Syndicat Agricole de Bourg durant l'année 1909.**

(2) C. f. **Nouveau d'Hozier**: 51. — André Steyert: **Armorial général du Lyonnais, Forez et Beaujolais...** Lyon, Brun, 1860, in-4. — Borel d'Hauterive: **Annuaire de la noblesse de France...** Paris, 1861, in-12, armoiries; pp. 129. 132. — Edmond Révérend du Mesnil: **Armorial historique de Bresse, Bugey, Dombes, Pays de Gex, Valromey et Franc-Lyonnais...**, Lyon, imp. Aimé Vingtrinier, 1874, in-4, blasons, pp. 99-100. — Michon: **Armorial général... Trésoriers généraux de France** (article de J.-J. de Boissieu), Lyon, 1903, in-4, armoiries, p. 303. — C. d'E-A. (Chaix d'Est-Ange) **Dictionnaire des Familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIXe siècle.** Evreux, imp. de Charles Hérissey, in-8, Tome V, 1906, pp. 134-137. — Henri de Jouvencel: **L'Assemblée de la Noblesse de la Sénéchaussée de Lyon, en 1789. Etude historique et généalogique.** Lyon, à la libr. anc. de Louis Brun, 1907, in-4, 1014 pages, blasons, pp. 207-211 et note p. 1010. — etc...

Cette famille a, aujourd'hui, des représentants dans l'Ain: à Varambon et à Ambérieu-en-Bugey; dans la Loire: à Saint-Chamond et à Saint-Galmier; dans le Rhône: à Lyon; dans le Cher et en Eure-et-Loir, etc...

l'Institut et des principales académies de l'Italie, né et mort à Lyon (29 novembre 1736 — 15 mars 1810) fut reçu trésorier au Bureau des Finances en la ville et généralité de Lyon le 7 août 1771, et figura le 14 mars 1789, à la première assemblée des trois ordres de la ville et sénéchaussée de Lyon. Célèbre peintre et graveur, surnommé « le Rembrandt français », il débuta par des paysages, puis, s'étant adonné à la gravure, il jouit d'un très grand succès. Outre son premier ouvrage, *Livre de griffonnements inventés et gravés par de Boissieu* (Paris, Pariset C. P. R., 1758), on cite de lui de remarquables eaux-fortes d'après les sites et les monuments de l'Italie; divers paysages, d'après Ruysdaël, Wynants, Van de Velde; *les grands Charlatans*, d'après Karle du Jardin (1772); la *Leçon de Botanique* (1804), gracieux frontispice de la « Flore d'Europe » de son neveu Claude-Victor. Nous mentionnerons particulièrement le portrait de son frère Barthélemy-Camille, en buste; son propre portrait à mi-corps (1796); *les bords de la rivière d'Ain* (1774); une vue champêtre prise à Ambronay, Ain (1796), etc. (1)

Jean-Jacques-Marie, dit *Alphonse*, savant littérateur et archéologue, membre correspondant des Académies de Berlin, de Turin, et de l'Institut de France (Inscriptions et Belles-Lettres), membre de l'Académie de Lyon, chevalier de Charles III d'Espagne, officier des SS. Maurice et Lazare, commandeur de Saint Grégoire, naquit et mourut à Lyon (12 décembre 1807 — 29 décembre 1886.) (2) On a de lui les *Inscriptions antiques de Lyon reproduites d'après les monuments ou recueillies dans les auteurs* (1846-1854), et de nombreux ouvrages et opuscules scientifiques ou littéraires, parmi lesquels il convient de citer: *Le jour de l'an, ou chacun ses étrennes*, proverbe en manière de vaudeville (s. d.); *Les Saint-Simoniens* (1831); l'*Eloge de l'abbé Rozier* (1832) et *Mémoire sur l'organisation de l'Ecole de la*

---

(1) C. f. **Hommage rendu à la mémoire de M. Jean-Jacques de Boissieu, par le conseil du Conservatoire des Arts de Lyon, dans la séance du 9 mars 1810** (par M. de Chazelle), Lyon, L. Cutty, mars 1810, in-8, 28 p. — Dugas-Montbel: **Eloge de J.-J. de Boissieu,** séance publique de l'Académie de Lyon, 28 août 1810, in-8. — **J.-J. de Boissieu. Catalogue raisonné de son œuvre** (par Alphonse de Boissieu), orné d'un portrait du maître par lui-même. Paris-Rapilly; Lyon, Aug. Brun, 1878, in-8, XXIV, 182 p. — **Notice sur la vie et les œuvres de J.-J. de Boissieu** (par Alphonse de Boissieu). Paris-Rapilly; Lyon, Aug. Brun, 1879, in-8, VII, 160 p., nombreuses grav.

(2) C. f. **Alphonse de Boissieu, érudit, littérateur et épigraphiste lyonnais, membre correspondant de l'Institut — 1807-1886,** esquisse biographique (par André Steyert), Montbrison, imp. Eleuthère Brassart, 1897, in-8, 29 p. — En tête de cette notice est reproduit le médaillon de profil d'Alphonse de Boissieu par le sculpteur E. Millefaut, modelé à la Ciotat en décembre 1881.

pleurer éternellement devant leurs tombes fermées, c'est d'imiter leurs vertus et de nous dévouer de plus en plus à la grande idée qui leur fut chère..... » (1)

FAMILLE

L'ancienne famille de Boissieu, dont le blason porte *d'azur au chevron d'or chargé d'un trèfle d'azur,* est originaire d'Auvergne; elle a passé en Forez au XVII[e] siècle, puis dans le Lyonnais au XVIII[e]: ses titres ont été déposés par elle en 1784 à Paris et en 1787 à la Chambre des Comptes de Bourgogne.

Son origine a été si souvent étudiée, et sa généalogie si souvent dressée, qu'il nous parait inutile de retracer le passé honorable de cette famille qui s'est distinguée dans les lettres, les sciences et les arts, comme dans l'armée, la magistrature et le sacerdoce. (2)

Cependant, nous ne saurions passer sous silence quelques-uns des plus illustres chefs de la branche aînée, dont Henri était le descendant direct:

Jean, conseiller et secrétaire ordinaire de la première femme de Henri IV, Marguerite de Valois (30 décembre 1608), secrétaire de la chambre de cette princesse (2 mars 1609), maître de la Garde-robe (1614), devint exécuteur testamentaire de Marguerite, auprès de Louis XIII (27 avril 1615).

Jean-Jacques, chevalier, conseiller du roi, correspondant de

---

(1) C. f. Son **Rapport sur la vie du Syndicat Agricole de Bourg durant l'année 1909.**

(2) C. f. **Nouveau d'Hozier:** 51. — André Steyert: **Armorial général du Lyonnais, Forez et Beaujolais...** Lyon, Brun, 1860, in-4. — Borel d'Hauterive: **Annuaire de la noblesse de France...** Paris, 1861, in-12, armoiries; pp. 129. 132. — Edmond Révérend du Mesnil: **Armorial historique de Bresse, Bugey, Dombes, Pays de Gex, Valromey et Franc-Lyonnais...,** Lyon, imp. Aimé Vingtrinier, 1874, in-4, blasons, pp. 99-100. — Michon: **Armorial général... Trésoriers généraux de France** (article de J.-J. de Boissieu), Lyon, 1903, in-4, armoiries, p. 303. — C. d'E-A. (Chaix d'Est-Ange) **Dictionnaire des Familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIX[e] siècle.** Evreux, imp. de Charles Hérissey, in-8, Tome V, 1906, pp. 134-137. — Henri de Jouvencel: **L'Assemblée de la Noblesse de la Sénéchaussée de Lyon, en 1789. Etude historique et généalogique.** Lyon, à la libr. anc. de Louis Brun, 1907, in-4, 1014 pages, blasons, pp. 207-211 et note p. 1010. — etc...

Cette famille a, aujourd'hui, des représentants dans l'Ain: à Varambon et à Ambérieu-en-Bugey; dans la Loire: à Saint-Chamond et à Saint-Galmier; dans le Rhône: à Lyon; dans le Cher et en Eure-et-Loir, etc...

l'Institut et des principales académies de l'Italie, né et mort à Lyon (29 novembre 1736 — 15 mars 1810) fut reçu trésorier au Bureau des Finances en la ville et généralité de Lyon le 7 août 1771, et figura le 14 mars 1789, à la première assemblée des trois ordres de la ville et sénéchaussée de Lyon. Célèbre peintre et graveur, surnommé « le Rembrandt français », il débuta par des paysages, puis, s'étant adonné à la gravure, il jouit d'un très grand succès. Outre son premier ouvrage, *Livre de griffonnements inventés et gravés par de Boissieu* (Paris, Pariset C. P. R., 1758), on cite de lui de remarquables eaux-fortes d'après les sites et les monuments de l'Italie; divers paysages, d'après Ruysdaël, Wynants, Van de Velde; *les grands Charlatans*, d'après Karle du Jardin (1772); la *Leçon de Botanique* (1804), gracieux frontispice de la « Flore d'Europe » de son neveu Claude-Victor. Nous mentionnerons particulièrement le portrait de son frère Barthélemy-Camille, en buste; son propre portrait à mi-corps (1796); *les bords de la rivière d'Ain* (1774); une vue champêtre prise à Ambronay, Ain (1796), etc. (1)

Jean-Jacques-Marie, dit *Alphonse*, savant littérateur et archéologue, membre correspondant des Académies de Berlin, de Turin, et de l'Institut de France (Inscriptions et Belles-Lettres), membre de l'Académie de Lyon, chevalier de Charles III d'Espagne, officier des SS. Maurice et Lazare, commandeur de Saint Grégoire, naquit et mourut à Lyon (12 décembre 1807 — 29 décembre 1886.) (2) On a de lui les *Inscriptions antiques de Lyon reproduites d'après les monuments ou recueillies dans les auteurs* (1846-1854), et de nombreux ouvrages et opuscules scientifiques ou littéraires, parmi lesquels il convient de citer: *Le jour de l'an, ou chacun ses étrennes*, proverbe en manière de vaudeville (s. d.); *Les Saint-Simoniens* (1831); l'*Eloge de l'abbé Rozier* (1832) et *Mémoire sur l'organisation de l'Ecole de la*

(1) C. f. **Hommage rendu à la mémoire de M. Jean-Jacques de Boissieu, par le conseil du Conservatoire des Arts de Lyon, dans la séance du 9 mars 1810** (par M. de Chazelle), Lyon, L. Cutty, mars 1810, in-8, 28 p. — Dugas-Montbel: **Eloge de J.-J. de Boissieu**, séance publique de l'Académie de Lyon, 28 août 1810, in-8. — **J.-J. de Boissieu. Catalogue raisonné de son œuvre** (par Alphonse de Boissieu), orné d'un portrait du maître par lui-même. Paris-Rapilly; Lyon, Aug. Brun, 1878, in-8, XXIV, 182 p. — **Notice sur la vie et les œuvres de J.-J. de Boissieu** (par Alphonse de Boissieu). Paris-Rapilly; Lyon, Aug. Brun, 1879, in-8, VII, 160 p., nombreuses grav.

(2) C. f. **Alphonse de Boissieu, érudit, littérateur et épigraphiste lyonnais, membre correspondant de l'Institut — 1807-1886**, esquisse biographique (par André Steyert), Montbrison, imp. Eleuthère Brassart, 1897, in-8, 29 p. — En tête de cette notice est reproduit le médaillon de profil d'Alphonse de Boissieu par le sculpteur E. Millefaut, modelé à la Ciotat en décembre 1881.

Martinière (1832), ces deux travaux couronnés par l'Académie de Lyon; *La légitimité de Don Carlos jugée d'après les vrais principes de la monarchie espagnole* (1834); *Notice sur la vie et les travaux de J.-C. Grégori, conseiller à la Cour d'appel de Lyon* (1852-1853); *De l'Excommunication* (1860); *Ainay, son autel, son amphithéâtre, ses martyrs* (1864); *J.-J. de Boissieu. Catalogue raisonné de son œuvre* (1878); *Notice sur la vie et les œuvres de J.-J. de Boissieu,* son aïeul (1879); *Saint Nizier, vingt-neuvième évêque de Lyon* (1887); etc... Président de la Commission de Fourvière, créée par le cardinal de Bonald dès 1852, il a laissé à Lyon une grande réputation d'homme d'œuvres. C'est lui qui a acheté, en 1855, et fait restaurer le château de Varambon (Ain) sur les dessins de F. Giniez. Il eut deux fils, Amédée, qui suit, et Gustave. (1)

Louis-François-Marie-*Amédée* naquit à Lyon le 10 décembre 1835. Comme ses ancêtres, il eut l'âme d'un artiste, mais ne suivit pas les sentiers déjà frayés par eux: il s'adonna de préférence à la musique et composa un grand nombre de morceaux, surtout religieux. La modestie l'empêcha de signer ses œuvres. Il comptait parmi ses amis les célèbres compositeurs Charles Gounod et Charles Widor. On peut dire, en toute vérité, qu'il a passé en faisant le bien, en soulageant la misère et l'infortune. Membre de la Commission de Notre-Dame de Fourvière, il avait succédé à son père qui en avait été l'un des membres fondateurs et l'un des bienfaiteurs les plus insignes. Entré au Conseil municipal de Varambon le 3 septembre 1867, maire du 11 octobre 1870 au 31 décembre 1882, il ne quitta cette modeste assemblée qu'en 1900, époque à laquelle il fut remplacé par son fils, Henri, dont nous allons retracer la vie. Il avait épousé Mlle Gabrielle Fréteau de Pény, le 3 mai 1870, à Vaux-le-Pény (Seine-et-Marne). (2) Ce fut le 18 juin 1906 qu'il s'éteignit en son château

---

(1) Voir plus loin une note concernant Gustave de Boissieu.

(2) La famille Fréteau (Fréteau de Saint-Just, Fréteau de Pény), dont les armes sont **de gueules, fretté d'argent, à un écusson d'argent en abîme, chargé d'un phénix essorant d'azur, accompagné de quatre étoiles du même,** compte parmi ses représentants directs: un secrétaire du roi, un conseiller du roi en ses Conseils, qui devint contrôleur général de la grande Chancellerie et inspecteur général des domaines de la Couronne; un conseiller au Parlement de Paris, député de la noblesse aux Etats-Généraux; un avocat général, plus tard conseiller à la Cour de Cassation et pair de France; un conseiller référendaire à la Cour des Comptes, etc...

La terre de Vaux-le-Pény se trouve dans la Brie (Seine-et-Marne).

C. f. D. de Mailhol: **Dictionnaire historique et héraldique de la noblesse française...** Paris, 1895. — Vicomte A. Révérend: **Armorial du 1er Empire,** 4 vol. gr. in-8. — J.-B. Rietstap: **Armorial général...** Gouda, 1884, 2e éd. — etc., etc...

de Varambon : ses obsèques furent célébrées, le 20 juin, dans sa petite commune qui gardera longtemps son souvenir. (1)

ENFANCE. — ÉDUCATION ÉTUDES SCOLAIRES ET UNIVERSITAIRES

Les registres de l'état-civil de Varambon (Ain) mentionnent que JEAN-MARIE-ANTOINE-GUSTAVE-HENRI, fils de Louis François-Marie-*Amédée* de BOISSIEU, et de dame Anne-Marie-Charlotte-*Gabrielle* FRÊTEAU DE PÊNY, naquit au château de Varambon, le 25 février 1871.

Est-il besoin de le dire ! ce fils, qui devait être le seul enfant de cette union, fut reçu avec un sentiment de joie tout particulier au moment où prenaient fin les désastres de la lutte franco-allemande : il était la consolation d'une famille qui pleurait encore le jeune et vaillant capitaine, Gustave de Boissieu, tombé en héros sous les murs d'Orléans !... (2)

(1) C. f. **Le Comte Amédée de Boissieu**, par J.-B. Morgon (**Bulletin de la Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie de l'Ain**, 3e trimestre 1906, n° 44. — Oscar Roty a reproduit ses traits sur une plaquette-bronze.

(2) **Gabriel-Vital-Marie-Gustave de Boissieu**, frère cadet d'Amédée et oncle d'Henri, naquit à Lyon le 10 Juin 1838. Admis en 1856 à l'école Saint-Cyr avec le n° 9, il en sortait le 1er octobre 1857, entra comme sous-lieutenant au 3e bataillon de chasseurs à pied, puis au 2e bataillon avec lequel il fit la campagne de Chine. Son courage mis à l'épreuve à Ta-Kou et à Pa-Li-Kiao (21 septembre 1860) lui valut le grade de lieutenant (1861). En Cochinchine, il se distingua encore et put rentrer sain et sauf en France (1862), après avoir vécu dans un climat malsain qui avait fait autant de victimes que la guerre. En 1866, il prit du service dans l'armée romaine pour défendre la cause de Pie IX. Capitaine de cette Légion, il reçut en récompense de sa noble conduite à Mentana (3 novembre 1867), la médaille commémorative de cette journée et fut nommé chevalier de l'ordre militaire de Saint-Grégoire-le-Grand. De retour en France (1869), il passa au 11e, puis au 16e bataillon de chasseurs à pied, fut promu capitaine en octobre 1869 et fit la campagne franco-allemande de Wissembourg jusqu'à Sedan. Prisonnier, il s'échappa, revint embrasser ses parents à Varambon et retourna au combat sous les murs d'Orléans, où il succomba le 11 octobre 1870, âgé seulement de 32 ans. Le 8 août de la même année, il avait reçu la croix de la Légion d'honneur. Ses restes mortels, d'abord inhumés à Fleury, près d'Orléans, ont été rapportés à Varambon, le 14 octobre 1871, entourés d'une députation du 16e bataillon de chasseurs à pied, ayant à leur tête le commandant d'Hugues. Son éloge funèbre fut prononcé par M. l'abbé Philippe Boulet, alors curé de Versailleux, ancien aumônier de la garde mobile de Trévoux. Pour se consoler de sa perte, son père,

Le baptême eut lieu dans l'église paroissiale de Varambon, le 20 mai 1871, dix jours après la signature de la paix à Francfort... Paul-Honoré Passerat de la Chapelle fut parrain par procuration pour le baron Jean-Baptiste-Emmanuel Fréteau de Pény, grand-père maternel, et Antoinette-Marie-Simonne-Virginie Boulard de Gatellier-de Boissieu, grand-mère paternelle, fut marraine.

Quelle tendresse et quelle sollicitude extrêmes entourèrent le berceau de ce cher petit être qui devait, hélas! trouver une fin prématurée, si tragique, dans la plénitude de l'âge !.....

Trouvant autour de lui les meilleurs conseils et les plus nobles exemples à suivre, l'enfant apprit de bonne heure à obéir à son devoir et à sa conscience.

Il fit la première partie de ses études dans le château paternel, jusqu'à l'âge de quinze ans, sous la direction d'habiles précepteurs, parmi lesquels nous citerons M. Louis Abt, ou comme on l'appelait Herr Abt (1), qui arriva à Varambon, à la fin d'octobre 1879: Henri avait alors huit ans.

Les cours furent bien réglés: alternativement, l'instruction était donnée un jour en allemand, l'autre en français. L'enfant acquit une telle connaissance de la grammaire et de la littérature allemandes que de dix à douze ans, il eût pu passer — en cela, s'entend — pour un collégien d'outre-Rhin et pour un des meilleurs: il pensait, parlait et écrivait en cette langue étrangère avec la plus grande facilité. Les lectures, toujours appropriées à son âge, furent d'abord les contes de Christophe Schmid, ensuite des livres plus sérieux et des classiques choisis. Il savait par cœur nombre de poésies de Uhland, Schiller, Gœthe, etc. qu'il récitait avec intelligence.

Alphonse de Boissieu, écrivit sa biographie, qui fut publiée, sans nom d'auteur, sous ce titre: **Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied.** — Paris, J. Albanel. 1873, in-18, 387 p. (Extrait des « Souvenirs de l'Ecole Sainte-Geneviève »). — Voir aussi **Souvenirs d'un officier de chasseurs à pied.** — Tours, A. Mame et fils, 1878, in-12, 240 p. (Extrait des « Notices sur les Elèves de l'Ecole Sainte-Geneviève tués à l'ennemi », par le R. P. Chauveau). Sept réimpressions en ont été faites de 1878 à 1901, etc... — C.-J. Dufay: **Galerie militaire de l'Ain.** Bourg, L. Grandin, 1874, in-8, p. 98.

(1) Les fameuses **lois de mai,** inspirées par Bismarck durant la guerre religieuse dite du **Kulturkampf,** qu'il soutint, de 1872 à 1878, contre l'Eglise catholique, avaient chassé Herr Abt de son pays. Cet homme des plus distingués, actuellement curé de Francfort-sur-le-Mein, était donc venu en France, en automne 1876, pour achever plus tranquillement ses études de théologie au Grand-Séminaire de Grenoble, tout en donnant des leçons d'allemand au Petit-Séminaire du Rondeau et à l'Externat de Notre-Dame. Il fut ordonné prêtre par Mgr Armand-Joseph Fava, le 16 mars 1878.

Il apprit aussi l'anglais au point de converser et de comprendre Fullerton, Wiseman, Shakespeare.

Les langues mortes n'étaient certes pas négligées pour autant : initié dans le système de l'accent grec, il saisissait les beautés de l'idiome d'Homère ; en latin, il traduisait aussi couramment les auteurs classiques et lisait les poètes selon les règles de la prosodie. Il apprit même les éléments de l'hébreu et fut rapidement en état, non seulement de lire et de traduire, mais d'analyser le texte hébraïque des livres historiques de la Sainte Ecriture.

Tous les mois, il subissait un examen récapitulatif, auquel assistaient ses parents et grands parents qui constataient ses progrès.

Entre temps, son père se chargeait de lui apprendre les premières notions de la musique, pour laquelle il montrait beaucoup d'aptitude, moins pourtant que son bienveillant et éminent répétiteur.

Ainsi qu'on en peut juger par ses efforts intellectuels, le jeune élève était sérieux, mais il savait à propos être gai, plein d'entrain. Il avait un excellent cœur, et n'eût fait de mal à personne, ni même à des animaux ou à des plantes : on ne pourrait citer de lui un acte de destruction, si commun aux enfants. Sa grande intelligence le rendait spirituel, jamais mordant ou railleur. Affectueux et soumis à l'égard de ses parents et de ses professeurs, complaisant et dévoué pour ses amis, il était bon pour ses serviteurs.

En 1883, sa famille résidant l'hiver à Lyon, Henri suivit les cours du catéchisme à l'Externat des Pères Jésuites, rue Sainte-Hélène. Le 6 juin de la même année, en leur chapelle, il fit sa première communion et fut confirmé des mains de S. E. le Cardinal Caverot.

Ses études se poursuivirent, progressives et méthodiques : Herr Abt, rappelé dans son pays, quitta Varambon dans l'été de 1885 sans aucune inquiétude sur l'avenir de son cher élève...

Bientôt il fallut songer aux examens universitaires.

Henri avait quinze ans, lorsque le 6 octobre 1886, il franchit le seuil de l'école libre Notre-Dame de Mongré, près de Villefranche-sur-Saône (Rhône), tenue par les prêtres de la Compagnie de Jésus. Sous le rectorat du R. P. Henri Rochette (1886-1888), il reçut le complément de son excellente éducation et de sa solide formation classique. Ses professeurs se rappellent avec plaisir sa rare distinction, son application acharnée au travail, ses compositions remarquables ; et ses condisciples, la bonne

grâce avec laquelle il mettait à leur disposition ses connaissances si étendues déjà.

Il entra d'emblée en rhétorique (1886-1887). A la fin de l'année, il méritait les récompenses suivantes : 1ers prix : discours latin ; version grecque ; langue allemande ; histoire et géographie. — 2e prix : analyse oratoire. — Accessits : 3e d'instruction religieuse ; 2e d'excellence ; 1er de diligence ; 2e de version latine ; 2e de géométrie.

En philosophie (1887-1888), il remportait tous les premiers prix : instruction religieuse ; excellence ; diligence ; dissertation française ; sciences mathématiques ; sciences physiques et chimiques ; excepté un 2e prix d'études historiques.

De brillants succès universitaires devaient clôturer de telles études secondaires : le 25 juillet 1887, il était reçu à la première partie du Baccalauréat ès-lettres avec la mention « Bien » ; et le 26 juillet 1888, à la seconde partie, avec la mention « Assez-bien », devant la Faculté des Lettres de Lyon.

Rentré dans sa famille, il prépara le Baccalauréat ès-sciences complet, auquel il fut reçu, le 9 mai 1889, avec la mention « Assez bien », devant la Faculté des Sciences de Paris.

C'est la période des diplômes. De 1889 à 1891, nous le retrouvons étudiant à la Faculté des Lettres de Lyon. (1) Très timide, il fréquentait peu ses camarades en dehors des cours : aussi — nous racontait naguère l'un d'eux — leur étonnement fût-il grand, au jour de l'examen, de le trouver supérieur à tous les candidats, par l'étendue de ses connaissances et la netteté de son intelligence. Le 8 juillet 1891, il obtenait en effet le grade de licencié-ès-lettres, avec la mention « Bien ». C'était le digne couronnement de son adolescence studieuse : cent points étaient seulement exigés, il fut reçu premier *ex-æquo* avec cent-soixante points. Son émule était M. Camille Latreille, ajourd'hui agrégé, docteur ès-lettres, professeur de littérature française à l'Université de Lyon. (2)

Il pensa même, un moment, conquérir ses grades universitaires dans les sciences naturelles, qui eurent toujours pour lui un si grand attrait, mais il devait accomplir son service militaire.

(1) Henri de Boissieu faisait partie de l' « Association des Anciens Elèves de la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon » fondée le 29 juillet 1898. — C. f. dans son 13e Bulletin. Lyon, Imp. Waltener, 1912, p. 24-27, une note nécrologique sur **Henri de Boissieu,** par M. Emile Bouvier, professeur à la Faculté de droit de Lyon.

(2) Son ancien condisciple, M. Joseph Buche, professeur agrégé au Lycée Ampère, alors chargé de la Bibliothèque de la Salle d'études Laprade, à la Faculté des Lettres de Lyon, nous dit que Henri de Bois-

SERVICE MILITAIRE

Jeune soldat appelé de la classe de 1891, de la subdivision de Belley, n° 5 de tirage au sort dans le canton de Pont-d'Ain, Henri de Boissieu fut reconnu apte au service armé en 1892 et classé par le Conseil de révision dans la 2e partie de la liste de recrutement comme « Bon », mais « Dispensé de deux années » en vertu de l'article 23 de la loi du 15 juillet 1889, étant licencié-ès-lettres. (1)

Incorporé au 133e régiment d'infanterie, à Belley, à compter du 12 novembre 1892, il sut mériter l'affection de ses camarades et l'estime de ses chefs : au bout de six mois, le 16 mai 1893, il recevait déjà les galons de caporal accordés aux meilleurs élèves du peloton, et le 24 septembre, il était envoyé dans la disponibilité avec le traditionnel certificat de bonne conduite.

Il considérait cependant son devoir comme à moitié rempli et toutes les fois qu'il recevait une convocation militaire, il quittait avec un empressement joyeux et fier ses multiples occupations de la vie civile pour accomplir les périodes d'exercices réglementaires ou même simplement volontaires.

Voici en quelques lignes ses étapes et ses grades : Le 1er novembre 1895, il est nommé sergent dans la réserve de l'armée active et affecté à Belley. Par décret du 30 décembre 1897, il est promu sous-lieutenant au 23e régiment d'Infanterie de Bourg, et lieutenant, même corps, par décret du 9 septembre 1905. Enfin, passé dans l'armée territoriale, il est affecté au 55e régiment territorial d'Infanterie par décret du 18 novembre 1905.

Chacun de ses contacts avec le drapeau gravait plus profondément dans son cœur des sentiments du plus pur patriotisme qui passaient ensuite dans les écrits comme dans les discours qu'il adressait aux hommes des champs :

... Il y a quelques semaines, j'avais l'honneur d'être au milieu des réservistes. Je voyais ces **vingt-huit jours**, ces soldats temporaires, donner à leurs camarades de l'active l'exemple de la ténacité et de l'endurance, les pieds meurtris et blessés, le dos chargé comme celui d'un

---

sieu caressait le projet d'écrire une « Histoire des royaumes francs dans l'empire byzantin »: la vie devait changer la direction de ses idées.

(1) Nous avons retrouvé son signalement militaire qui, dans son laconisme, rappelle bien sa physionomie: cheveux blonds, yeux bleus, front ordinaire, nez aquilin, visage ovale, taille 1 mètre 73 centimètres.

cheval — le mot est d'un général américain — marcher, marcher encore, et, quand ils avaient faim, quand ils avaient soif, quand ils étaient trempés de sueur ou de pluie, marcher toujours et tromper leur fatigue par de joyeuses chansons. En ces réservistes, Messieurs, j'avais le plaisir de retrouver des terriens comme moi. Et alors je me remémorais une belle parole prononcée par M. Récamier au banquet de la Société, sœur de la nôtre, le Syndicat Agricole du Bugey: « C'est que les théories internationalistes auront beau se répandre et exercer leurs ravages, jamais la moisson qui dore nos plaines et le pressoir d'où coule le flot vermeil n'entendront ces doctrines impies, que l'agriculteur français restera toujours patriote parce qu'agriculteur. » Eh bien, Messieurs, je vous demande de retourner cette phrase si juste. Parce que vous êtes bons patriotes, soyez bons agriculteurs, faites égoïstement pour vos terres ce que je vous ai vu si généreusement faire pour la France... (1)

Et pour la gloire et la grandeur de son pays, il aurait accepté généreusement — comme avant lui plusieurs membres de sa famille — le sacrifice de sa vie heureuse, indépendante, de cette vie qui devait cesser, d'une façon si atroce, au service de la Science.

VARAMBON

Le village de Varambon, traversé par la route nationale de Lyon à Genève, est situé sur la rive droite de l'Ain, à deux kilomètres en aval de son chef-lieu de canton, Pont-d'Ain, et regarde l'Orient: les eaux limpides qui le reflètent, les prairies, les vignes, les champs bien cultivés qui l'entourent, la colline boisée contre laquelle il s'appuie font un tableau charmant qui, bien souvent, a tenté les pinceaux d'habiles paysagistes. Parfois aussi des amateurs de repos, attirés par la beauté du séjour, viennent y couler, loin du bruit, une existence douce et agréable. (2)

L'église paroissiale — antique collégiale Sainte-Anne qui comptait un doyen et onze chanoines mitrés — rappelle toujours les bienfaits des La Palud et des châtelains du lieu. Notons que le 29 juillet 1888, Mgr Luçon, récemment nommé évêque de Belley, vint y bénir une seconde cloche. Le parrain était Henri de Boissieu, et la marraine, Mlle Fanny Morellet.

Un chemin large, mais raide et rocailleux, prenant naissance

---

(1) Cf. **Discours au Syndicat agricole de Bourg**, le 27 septembre 1905.

(2) M. l'abbé Frédéric Marchand, a publié une **Histoire de Varambon**, alors qu'il était curé de ce pays. (C. f. **Le Messager du dimanche**, 1886-1887.)

derrière l'église, conduit au château sur le flanc de la Côtière de la Dombes.

A gauche en montant, s'élève un monument pieux, érigé en action de grâces du retour des campagnes de Chine et de Cochinchine (1860-1862) de Gustave de Boissieu, oncle d'Henri. C'est une Madone tenant l'Enfant sur le bras gauche. Cette statue de grande dimension, placée sur un socle au-dessus de deux marches, contemple Varambon qui s'étend à ses pieds, le long de la rivière bordée de peupliers. Les habitants du pays ont tenu, tant par dévotion à la Vierge que par sympathie pour la famille du héros, à participer à l'édification de ce monument commémoratif, inauguré en 1864. On lit en effet sur la face principale:

MARIAE
VIRGINI ET MATRI
IMMACVLATAE
VARAMBONIS INCOLAE
DEVOTI
MDCCCLXIV

et sur la face opposée:

ALMAE MATRI
PRO FELICI REDITV
FILII
FRATRIS ET NEPOTIS
AB EXPEDITIONE
SINENSI
GRATI PARENTES
V. S. L. M.

En suivant ce chemin direct, ou en prenant, à l'extrémité sud du village, une autre avenue privée, plus carrossable, qui serpente agréablement au milieu de bosquets ravissants, on arrive à l'entrée du parc.

Voici, à droite, les serres dans lesquelles Henri de Boissieu observait quelques curiosités botaniques; à gauche, une habitation rustique à l'orée d'un bois arrangé avec art; et vis-à-vis la masse imposante du château gothique, de transition, dont les pierres, les tufs et les briques, les vitraux, les ardoises et les fers forgés resplendissent à l'aurore aussi bien qu'au déclin du jour, ses façades principales étant tournées vers l'est et l'ouest.

La vaste terrasse domine Varambon, Pont-d'Ain, Ambronay, la vallée de l'Ain jusqu'au delà d'Ambérieu. D'un côté, c'est encore la fertile Bresse; de l'autre, c'est déjà le majestueux Bugey: on aperçoit même, à l'horizon bleuté, les hauteurs où

devait se terminer si brusquement la vie du jeune maître de céans... Des marronniers épanouis, des frênes superbes, des sapins altiers encadrent ce beau panorama.

Après avoir été pendant cinq-cents ans, la résidence et le centre des immenses possessions des puissants sires de La Palud, le château de Varambon passa au pouvoir de la maison de Rie, puis à la famille Perrachon, de Lyon, et à celle des Balland d'Augustebourg, qui le possédaient encore en 1789.

Bref, il fut acheté, en 1855, par Jean-Jacques dit Alphonse de Boissieu, qui le fit restaurer avec goût, sur les dessins de F. Giniez, architecte lyonnais. A l'extrémité d'une aile perpendiculaire au corps principal et fermant le fond de la cour d'entrée, fut alors érigée une petite chapelle dont le cadre du tympan de forme ogivale abrite un bas-relief de l'éminent statuaire bressan, Emilien Cabuchet, représentant *La Sainte Famille au travail,* sujet choisi comme une glorification du travail manuel, auquel le Christianisme a rendu toute sa dignité (1). On y lit l'inscription appropriée :

LABOREM MANUUM RESPEXIT DEUS
Le travail manuel est agréable à Dieu

A côté de la chapelle, entre deux fenêtres, se trouve une horloge, avec cette autre devise, choisie par Henri, pour rappeler l'accueil toujours empressé de son père, mais qui était bien aussi l'expression de ses propres sentiments :

AMICIS QUÆLIBET HORA
A ses amis à toute heure

A son retour du régiment, notre ami allait mener une exis-

(1) « La scène est disposée avec beaucoup d'art : au centre, un cep vigoureux s'élance du sol, se ramifie, s'étale et garnit de ses feuilles et de ses grappes tout le sommet de l'ogive. Ces grappes que viennent becqueter les oiseaux du ciel, l'Enfant-Jésus, un ravissant petit enfant, appuyé sur une échelle, les cueille et les dépose dans une vasque supportée par un piédestal. Sur la face antérieure de ce piédestal, l'artiste a représenté en bas-relief Orphée, sa lyre à la main, un agneau couché à ses pieds ; c'est le double symbole de la douceur divine, qui rayonne de toutes parts sur cette scène champêtre. A gauche, la Vierge est assise sur un escabeau, sa quenouille et son fuseau à la main ; à droite, saint Joseph, les mains appuyées sur le manche de sa cognée et le pied posé sur la pièce de bois qu'il s'occupe d'équarrir. L'un et l'autre ont, pour un instant, suspendu leur travail et ils contemplent l'Enfant-Dieu, centre de leur affection. » — C. f. **Le statuaire du Curé d'Ars. Emilien Cabuchet,** par Louis Alloing. (**Bulletin de la Société Gorini,** n° 11. — Juillet 1906, p. 226).

Le sculpteur Cabuchet avait été, au collège des Jésuites de Chambéry, camarade de Félix de Boissieu (branche cadette), 1820, qui devint vicaire général de Belley.

tence active et vouée à de nombreux déplacements, mais le château paternel fut toujours sa demeure de prédilection: il avait d'ailleurs au plus haut degré l'amour du pays natal!...

EN SAVOIE. — PREMIER MARIAGE

Deux ans après son retour de l'armée, le comte Henri de Boissieu épousa la marquise *Alix*-Marie-Marthe *Costa de Beauregard*. La cérémonie civile eut lieu, le mardi 1er octobre 1895, en la mairie de La Ravoire, canton de Chambéry-sud, où se trouvait le château paternel de la fiancée; et la cérémonie religieuse, le lendemain, à Chambéry, en l'église Notre-Dame, au milieu d'une assistance brillante et choisie. Mgr Luçon, évêque de Belley, spécialement délégué par Mgr Hautin, archevêque de Chambéry, donna la bénédiction nuptiale après une délicate allocution, et M. le chanoine Bisé, curé-archiprêtre de la paroisse, célébra la messe.

Les témoins étaient, pour le marié: Ennemond-Marie-Laurent-Maurice de Boissieu, son cousin, et Anne-Marie-Héracle-Emmanuel-Baron Fréteau de Pény, son oncle maternel; pour la mariée: Charles-Albert-Marie, marquis Costa de Beauregard, chevalier de la Légion d'honneur, son oncle paternel, et Arthur-Paul-Marie-Augustin, comte de Rougé, son oncle maternel.

Par cette union, Henri entrait dans une famille des plus anciennes et des plus distinguées de l'aristocratie de Savoie. (1)

---

(1) La famille Costa de Saint-Genix de Beauregard, de l'ancienne chevalerie du Royaume de Sardaigne et originaire de Gênes, est citée pour la première fois dans la République de Gênes en la personne de Rustico Costa (1127). Parmi ses descendants, Antoine et Vincent rendirent d'importants services aux rois de France, Charles VI et Charles VII. Ce dernier concéda en 1428 à la maison Costa le droit de porter au chef de leurs armoiries deux fleurs de lis d'or, accosté d'une étoile de même. Louis XIV, par lettres patentes datées de Sedan (juillet 1654), permit à Jean-Baptiste Costa de remplacer l'étoile par une troisième fleur de lis. Depuis, les armes sont: **d'azur, à trois bandes d'or; au chef cousu d'azur, chargé de trois fleurs de lis d'or,** avec la devise: « Soli fidelis ».

C'est ce Jean-Baptiste, qui s'attacha le premier au service de la maison de Savoie et obtint de Madame Royale de Savoie l'érection en comté de la baronnie de Villars qu'il avait achetée au pays de Bugey en 1627.

Des lettres-patentes de Victor-Amé II (18 juin 1700) ont conféré le titre de marquis à Jean-Baptiste IV et à ses « descendants mâles et femelles droits et causes ayant ». Tous, même les jeunes filles, ont depuis lors le droit de porter ce titre; mais, par déférence, ils le laissent

La marquise Alix — devenue comtesse de Boissieu — née à Chambéry le 30 janvier 1874, était fille de Gabriel-Marie-*Paul*, comte Costa de Beauregard, ancien officier de marine, chevalier de la Légion d'honneur, et de Marie-Pauline-*Herminie* de Rougé.

Tout souriait dans la vie à ces nouveaux époux, bien jeunes encore: elle avait 21 ans et lui 24... Le bonheur semblait être leur partage. Bientôt en effet leur plus doux rêve se réalisa. Deux enfants, deux fils, vinrent, à peu de distance, réjouir leur charmant foyer.

L'aîné, *Charles-Albert*-Paul-Marie-Joseph-Antoine, naquit à Chambéry, le 13 décembre 1896 et fut baptisé le lendemain en l'église de Notre-Dame de cette ville, par M. le chanoine Costa de Beauregard, directeur de l'orphelinat des garçons. Il eut pour parrain: Gabriel-Marie-Paul, comte Costa de Beauregard, son grand-père maternel; et pour marraine: comtesse Anne-Marie-Charlotte-*Gabrielle* Fréteau de Pény, comtesse Amédée de Boissieu, sa grand'mère paternelle par procuration pour son arrière grand'mère Antoinette-Marie-Simonne-Virginie Boullard de Gatellier, comtesse Alphonse de Boissieu.

Le second, Amédée-Paul-Marie-Joseph-*Antoine*, naquit le 23 février 1898 à Varambon et fut baptisé le même jour dans la chapelle du château, ayant pour parrain le comte Amédée de Boissieu, son grand-père paternel, et pour marraine Herminie de Rougé, comtesse Paul Costa de Beauregard, sa grand'mère maternelle.

Mais, hélas! ici-bas, les grandes joies sont souvent suivies de grandes douleurs... Un mois après, la jeune mère s'éteignait auprès du petit berceau dans lequel tout son souffle avait passé!

Son alliance avec la famille Costa de Beauregard, qui l'attachait à la Savoie et le rendait en même temps neveu d'un mem-

---

au chef du nom et des armes: cependant, dans les actes, chacun le reprend.

Naturalisée française par suite de l'annexion du duché de Savoie à la France, en 1866, cette famille se compose de deux branches descendant, l'une et l'autre, du marquis Victor (1779). Au moment du mariage de Henri de Boissieu, la branche aînée avait pour chef le marquis Charles-Albert, qui entra à l'Académie française l'année suivante (1896) et mourut en 1909. Son frère, Josselin, lui succèda. Son autre frère, Paul, aujourd'hui décédé, était le père d'Alix, comtesse de Boissieu.

La branche cadette a pour chef le comte Stanislas, chef d'escadron de cavalerie, frère aîné du comte Victor Costa de Beauregard, de Châteauvieux (Ain).

C. f. Comte A. de Foras: **Armorial de Savoie.** Grenoble, in-f°, t. II. — La Chesnaye des Bois et Badier: **Dict. de la noblesse,** t. VI, 1865, etc., etc.

bre de l'Académie française et de l'Académie de Savoie, lui procura d'agréables relations, particulièrement dans le monde savant de cette région. D'ailleurs ses grandes connaissances dans les Sciences naturelles et économiques et ses conversations intéressantes le signalèrent à l'attention de l'*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie* qui s'empressa de l'accueillir, comme membre correspondant, le 5 mars 1903, sur la présentation du président, M. François Descostes, de M. Révil, et du marquis d'Oncieu de la Bâtie. Il assista quelquefois à ses réunions, mais s'il ne fit jamais de communications et s'il n'a rien publié dans son bulletin trimestriel *La Savoie littéraire et scientifique*, c'est qu'un nouvel événement familial allait orienter sa vie vers une autre contrée. Toutefois, il conserva toujours une affection émue pour le pays de celle qu'il pleurait.

On le conçoit, son chagrin était immense. Veuf à vingt-sept ans, avec deux fils en très bas-âge, Henri se désolait en constatant chaque jour davantage quel vide avait produit la perte si rapide de sa chère compagne.

Après plus de six années de solitude et de larmes, les circonstances lui permirent de reconstituer son foyer et de donner une seconde mère à ses enfants.

EN BELGIQUE. — SECOND MARIAGE

Le comte Henri de Boissieu épousa le 30 novembre 1904 la comtesse Adrienne-Carola-*Henriette*-Claire-Marie *d'Ursel.* (1) La cérémonie civile eut lieu en l'hôtel de ville de Bruxelles, et la cérémonie religieuse dans l'intimité de l'hôtel familial d'Ursel (Marché au bois), dont le grand salon avait été converti en chapelle pour la circonstance, en raison de la mort récente du duc.

---

(1) La famille d'Ursel est d'origine flamande. Lancelot d'Ursel, bourgmestre d'Anvers à treize reprises différentes de 1527 à 1570, fut une personnalité considérable. Marié trois fois, il n'eut de son troisième mariage avec Adrienne Rockocx qu'une fille, Barbe. Ce fut elle qui par acte du 14 mars 1617, adopta son neveu Conrad Schetz, fils de Gaspard Schetz, baron de Wesemael, Hoboken, Hingene, Grobbendonck, etc.) et de sa sœur Catherine d'Ursel. Les Schetzenberghe, dits Schetz quoique d'origine franconienne appartenaient déjà à la noblesse flamande lors de cette adoption.

Le baron d'Hoboken prit donc le nom de d'Ursel. Ses descendants furent créés: comtes d'Ursel et du saint Empire en 1638, ducs d'Ursel en 1716, ducs d'Hoboken en 1717, etc... Puis les illustrations se succèdent à chaque génération. Leurs armes sont: **de gueules au chef d'argent chargé de trois merlettes du champ.** Couronne: de duc. (Pour les des-

La bénédiction nuptiale fut donnée par le cardinal Goossens, archevêque de Malines.

Les témoins étaient, pour le marié : le baron Fréteau de Pény et le marquis des Ligneris, ses oncles ; pour la mariée : le comte Léon d'Ursel, conseiller à la Légation de Belgique à Berlin, son oncle, et le comte Bertrand de Mun, son cousin, remplaçant son père le comte Albert de Mun, souffrant.

La comtesse Henriette, née à Paris le 2 mars 1875, était fille de feu Marie-Charles-*Joseph*, 6e duc d'Ursel (1848-1903), qui fut président du Conseil supérieur du Travail (1892-1899), président du Sénat de Belgique (1899-1903), etc... ; et de la duchesse d'Ursel, née Antonine de Mun, sœur du comte Albert de Mun, député du Finistère et membre de l'Académie française.

Depuis cette nouvelle alliance, si brillante, Henri de Boissieu venait régulièrement, chaque année, passer quelques semaines en Belgique, à Bruxelles et au château d'Hingene (province d'Anvers).

Les réunions scientifiques occupèrent utilement ses loisirs en dehors de ses devoirs de famille et d'amitié.

La *Société d'Economie sociale* — fondée à Bruxelles en octobre 1881 par M. le baron de Moreau, M. le chanoine H. Henry, MM. V. Brants et Ch. Dejace — ne pouvait ignorer la compétence du gendre du regretté duc Joseph d'Ursel, qui avait été son vice-président (1895-96) et son président (1896-97). Elle s'empressa de lui ouvrir ses portes, sur la proposition de son secrétaire perpétuel, M. Victor Brants, professeur d'économie politique à l'Université catholique de Louvain, membre du Conseil Supérieur du Travail et de l'Académie royale, et de son président d'alors, M. Armand Julin, directeur général à l'Office du Travail (ministère de l'Industrie et du Travail) à Bruxelles. L'élection eut lieu pendant la session de 1904. (1)

---

cendants non appelés à l'hérédité du titre, couronne à treize perles); supports: deux griffons d'or. L'écu placé sur un manteau de gueules, fourré d'hermine, blasonné sur les courtines aux émaux de l'écu et sommé de la couronne du Saint-Empire.

C. f. de Stein, **Annuaire de la noblesse belge**, 1855 et 1898. — Goethals, **Dictionnaire généalogique.** — Poplimont, **La Belgique héraldique.** — Butkens, **Trophées du Brabant.** — Azévédo, **Généalogie van der Noot**, et **Généalogie Coloma.** — Miraeus, **Opera diplomatica.** — Baron du Sart de Bouland, **Le duc d'Ursel, 1848-1903**, Paris-Tournai, Etablissements Casterman, S. A., édit. 1913, in-8, 368 p., 1 port.

(1) La **Société d'Economie sociale**, de Bruxelles, n'ayant pas de revue, publie un procès-verbal détaillé de ses séances dans la **Revue sociale catholique**, qui paraît à Louvain.

La conférence de Henri de Boissieu faite à Bruxelles, était à peu près celle qu'il fit à Paris. Elle a été publiée **in-extenso** dans **La Réforme sociale**, de Paris, sous ce nouveau titre: **Le moteur électrique et l'industrie à domicile dans la région lyonnaise.** (1908).

Ses cousins: les comtes Hippolyte, ancien sénateur; Adrien d'Ursel; et son beau-frère, Robert, 7e duc d'Ursel, marié à la comtesse Sabine de Franqueville, fille du membre de l'Institut de France, étaient aussi membres de cette société.

Depuis, il participa souvent aux discussions ou plutôt aux échanges de vues d'allure parfois animée, mais toujours courtoise et même amicale, qui constituent un des charmes les plus attirants de ces réunions rendues si instructives et si utiles par la présence des personnes compétentes qui y prennent part. Mais il n'y fit qu'une seule « séance » lui-même comme conférencier, le 11 janvier 1908, en étudiant *Les petits moteurs dans l'industrie à domicile de la région lyonnaise (Lyon, Saint-Etienne, Thiers)*. Comme il s'était beaucoup occupé de cette question, il avait été d'un précieux secours quand l'Office du Travail de Bruxelles envoya des délégués faire une enquête dans cette partie de la France.

M. Armand Julin, déjà cité, et M. Ernest Dubois, alors professeur à l'Université de Gand, actuellement directeur de l'Institut supérieur du commerce d'Anvers et membre du Conseil colonial, firent en effet une enquête sur l'emploi des moteurs électriques dans les industries à domicile. C'était au mois de septembre 1901. Henri de Boissieu préparait alors le travail qu'il fit paraître l'année suivante *La Fabrique lyonnaise*, avec le sous-titre caractéristique: *Le type futur; l'usine au logis*. En sa compagnie et sous la conduite de M. Justin Godart, aujourd'hui député du Rhône, ils explorèrent la Croix-Rousse. Le mémoire que les deux délégués belges écrivirent, en collaboration, à la suite de ce voyage, parut dans les publications du Ministère de l'Industrie et du Travail de Belgique, sous le titre: *Les moteurs électriques dans les industries à domicile:* ils s'y montrèrent beaucoup moins optimistes que leur collègue, quant à l'avenir et quant aux avantages du système.

Ses voyages et ses travaux le mirent rapidement en relations avec bon nombre d'économistes, de savants, d'hommes politiques et d'hommes d'œuvres. La Belgique lui plût tout aussitôt. Il ne manquait pas de déclarer que ce petit coin de terre l'intéressait hautement et il y découvrait des initiatives qui, assurait-il, auraient mérité d'être suivies en France.

Il louait la sagesse, presque la timidité avec laquelle nos voisins procèdent méthodiquement, par étapes, sans secousses et surtout sans rien laisser au hasard, à la réalisation progressive de réformes assez hardies. Lors de leur exécution, ces réformes

paraissent naturelles, tant elles ont été préparées par une succession de mesures préliminaires et en même temps rendues viables par un ensemble de recherches, d'enquêtes, de réunions, de commissions, intelligemment conduites.

Ainsi, après avoir traité la question de la fabrique lyonnaise et du métier mécanique à domicile, il entreprit l'étude de questions dont il avait puisé les éléments en Belgique.

En 1906, il donna, sous le titre *Le premier ministère du travail européen*, un article sur le Ministère de l'Industrie et du Travail, de Bruxelles, dont l'honneur de la fondation (1895) revient en partie au duc Joseph d'Ursel et à M. Jules de Burlet, alors chef du Cabinet ; puis une autre étude intitulée *La question des classes moyennes: ce que la Belgique fait pour la résoudre.*

En 1907, il examina *Les caisses d'assurance chômage en Belgique* et *Les institutions privées de conciliation et d'arbitrage en France et à l'Etranger.*

En 1908, outre la conférence qu'il fit à la Société d'Economie sociale, il publia des pages fort intéressantes intitulées *L'œuvre d'un moine ouvrier.* Il s'agissait de l'intrépide dominicain belge, le P. Rutten, qui, préparant une thèse sur l'ouvrier mineur, parue ensuite sous le titre de *Nos grèves houillères et l'action socialiste*, entendit ne pas se contenter du témoignage d'autrui : il revêtit la blouse du « houilleur », et, dans chaque grand bassin du Hainaut et de la province de Liège, descendit aux puits les plus profonds, les plus « grisouteux », devint « abatteur », « sclauneur » ou « bouveleur », causa en camarade avec les mineurs, loin de l'ingénieur et du chef porion. De son enquête au pays noir, le P. Rutten revint, il le dit lui-même, la figure noircie, mais le cœur ensoleillé, convaincu que le syndicat ouvrier est légitime et nécessaire, et qu'il serait souverainement imprudent de laisser aux ennemis de l'ordre social le monopole de cette institution.

En 1909, ce fut le mouvement de ces syndicats qui retint son attention. Il publia alors un article *Le mouvement des Syndicats ouvriers chrétiens en Belgique*, transformé ensuite en brochure, résumant les longs travaux qu'il avait consacrés à l'activité des catholiques de ce pays.

En 1910, après avoir assisté à l'entrée du nouveau roi des Belges dans sa capitale, il envoie à des journaux de France ses réflexions sur *le roi Albert.*

A la suite d'une visite faite à Bruxelles, 7, rue du Boulet, au siège du secrétariat des œuvres sociales, « sorte de laboratoire »,

qu'étudia M. Bettencourt, il dit son admiration dans *Une Ecole de propagandistes catholiques.*

Mais il n'oublie pas l'événement sensationnel de l'année et il écrit *L'Exposition internationale de Bruxelles. Notes sur l'organisation et impressions d'un touriste,* dont voici sa conclusion :

...L'impression de gaieté est une de celles que l'on emportera de l'Exposition de Bruxelles, et aussi l'impression de confiance dans l'avenir d'un pays qui est un peu l'enfant de la France, puisque c'est grâce à la France qu'il a conquis sa liberté. De cette liberté, la Belgique a fait de grandes choses. Son exemple montre ce que peut accomplir l'amour de la liberté, quand il s'allie au culte du bon sens et aussi à l'amour de la tradition, du passé, de ce passé dont l'exposition « d'art ancien » va faire revivre les splendeurs. La Belgique date de 1830... et elle entend bien dater d'avant 1789. Mais le succès de son exposition dans tous les domaines, spécialement sur les terrains de l'industrie et du commerce, prouve que, tout en ayant raison de regarder en arrière, elle peut surtout et doit regarder en avant. (1)

En 1911, il publie une observation sur *La question du travail à domicile en Belgique.*

Lors de ses dernières visites, 1911-1912, il s'intéresse aux questions d'assurance, maladie, vieillesse, surtout invalidité qui offre en Belgique un système nouveau. Il préparait une série d'études : seul a paru son rapport sur *Les Pensions de vieillesse en Belgique.*

La botanique était bien un peu délaissée, durant son séjour dans cette nation amie. Cependant, il ne manquait jamais de rendre visite au Directeur du Jardin botanique de l'Etat, à Bruxelles. C'est ainsi qu'il entra en relations avec M. Théophile Durand, aujourd'hui décédé, et M. Emile de Wildeman. Tantôt il visitait le parc, tantôt il demandait à voir certains groupes des précieux échantillons conservés dans les serres ou dans l'herbier royal.

Sa mort soudaine a bien péniblement affligé les nombreux amis qu'il comptait en ce pays ; ils avaient appris à le connaître par ses fréquents séjours parmi eux, et ils l'entouraient de beaucoup d'estime et de sympathie.

(1) Le Correspondant. — 10 juillet 1910, p. 41.

LE SAVANT

1. — ÉTUDES BOTANIQUES

Doué d'un esprit réfléchi et observateur, Henri de Boissieu marqua de bonne heure un penchant inné pour les sciences naturelles et particulièrement pour l'étude des végétaux.

On ne peut d'ailleurs oublier que sa famille compte dans ses rangs deux botanistes des plus distingués, Barthélemy-Camille et Claude-Victor de Boissieu, dont nous rappellerons à grands traits l'existence laborieuse :

Barthélemy-Camille de Boissieu, né à Lyon le 6 août 1734, fit ses études médicales à la Faculté de Montpellier où il fut reçu docteur en 1755. Agrégé au Collège de Médecine de Lyon en 1756, il alla ensuite à Paris. Sa *Dissertation sur les anti-septiques* fut couronnée par l'Académie de Dijon en 1767 et imprimée en 1769 ; son *Mémoire sur les méthodes rafraîchisante et échauffante* fut aussi couronnée par la même Académie en 1770 et imprimée en 1772. Botaniste à ses heures, élève de Sauvages et de Bernard de Jussieu, il herborisa avec Gilibert en 1763 et 1764. La flore du Lyonnais lui était familière. Malheureusement, son herbier, que l'on croit avait été laissé à la Bibliothèque de Montpellier, n'a pas été retrouvé. En 1762, il signala son zèle par les soins qu'il rendit aux habitants de Mâcon durant une terrible épidémie. Il mourut en décembre 1770, victime de son dévouement dans une autre épidémie qui sévissait à Chazelles-en-Forez. Son frère Jean-Jacques a fait son portrait en buste, qui se trouve actuellement au Musée de Lyon après avoir été exposé au Salon de 1786. (1)

Claude-Victor de Boissieu, du Tiret (branche cadette), membre du Conseil général de l'Ain, contrôleur des postes de la Cour, baptisé à Ambérieu-en-Bugey (Ain), le 28 novembre 1783, décédé à Ambérieu le 1[er] décembre 1868, (2) reçut les leçons de

(1) C. f. D[r] Antoine Magnin : **Prodrome d'une Histoire des botanistes lyonnais.** (Extrait des **Annales de la Société Botanique de Lyon.** Tome XXI — XXXII — 1906 — 1907.)

(2) Son second fils, Claude-Jérome-**Félix**, né à Ambérieu-en-Bugey, le 14 janvier 1820, fut ordonné prêtre par Mgr Devie, évêque de Bel-

son oncle Jean-Jacques pour le dessin et la gravure. Sa collection contient non seulement des essais, mais aussi des eaux-fortes.

Botaniste comme son autre oncle Barthélemy-Camille, il fut reçu, en 1810, membre de la Société d'Agriculture de Lyon, à laquelle il communiqua des *Considérations sur les plantes vénéneuses* (1810, p. 68) et présenta les douze premières livraisons de sa *Flore d'Europe* (1810, p. 69), dont il avait dessiné et gravé les planches.

Cette publication, qui porte son nom, est l'œuvre de plusieurs collaborateurs, dont les principaux furent Auger, de Saint-Rambert-en-Bugey; Dujat, d'Ambérieu-en-Bugey, qui a fait la préface; Hubert de Saint-Didier, de Priay; Du Marché, de Marboz (Ain); et peut-être Louis Bredin, directeur de l'Ecole vétérinaire de Lyon et Dupré.

Elle a pour titre: *Flore d'Europe, contenant les détails de la floraison, de la fructification des genres européens et une ou plusieurs espèces de ces genres, dessinés et gravés d'après nature...* Lyon, Bruyset, 1805-1807, in-8, 12 livraisons de 20 planches, soit 240 planches et autant de feuilles de texte... (1)

L'ouvrage inachevé, disposé suivant le système de Linné est consciencieux: la plante est étudiée avec soin; les organes, grossis à la loupe, sont fidèlement reproduits. (2)

Henri de Boissieu aima, comme eux, la nature. Son enfance, il est vrai, se passa dans le parc enchanteur du domaine familial de Varambon, entre les champs féconds de la Bresse, les étangs mélancoliques de la Dombes et les sommets boisés du Bugey. Il eut peu de peine à lire dans ce livre admirable et les vers que

---

ley, le 23 septembre 1843, nommé vicaire à Lhuis (Ain) le 27 octobre 1843, vicaire à Notre-Dame de Bourg-en-Bresse (1er octobre 1844), chanoine honoraire (1851), professeur d'éloquence sacrée (1er août 1851), professeur de morale, directeur au grand séminaire de Brou (1869), vicaire général de Mgr Marchal (23 septembre 1878), de Mgr Soubiranne (20 avril 1880), de Mgr Luçon (24 février 1888) et mourut à Belley le 19 mars 1904.

(1) Son oncle, Jean-Jacques de Boissieu, a composé pour cet ouvrage, un remarquable frontispice daté de 1804 et représentant **La leçon de Botanique**: sur le premier plan un vieillard, assis dans un bosquet, tient, de la main droite, une plante dont il fait la description à quatre enfants rangés autour de lui dans l'attitude la plus attentive: un grand livre ouvert sur ses genoux lui sert de table. Une petite fille, à sa droite, suit sur un album la leçon de botanique. Des fleurs, des arbustes, un bassin et deux bustes posés sur des colonnes embellissent ce jardin qu'encadrent quelques arbres sur la droite. Un mur de clôture, avec grille en fer, sépare le bosquet de la campagne et des montagnes qui forment le lointain du tableau.

(2) c. f. Dr Antoine Magnin, op. cit

Delille composa en l'honneur de Linné, peuvent lui être appliqués :

Le Zéphire agitant ses ailes odorantes,
Porta vers son berceau les doux parfums des plantes;
Déjà ses yeux fixoient leurs formes, leurs couleurs,
Et ses mains, pour hochet, demandèrent des fleurs.
Foible enfant, on le vit dans le fond des campagnes,
Sur le flanc des rochers, au penchant des montagnes,
Braver la ronce aigüe et les cailloux tranchants,
Et rentrer tout chargé des dépouilles des champs..... (1)

Dès l'âge de sept à huit ans, profitant des loisirs et des récréations accordées par son précepteur, il chassait les papillons et les classait avec beaucoup de goût, à l'aide de livres de lépidoptérologie non seulement écrits en français, mais aussi en allemand, comme ceux que lui procurait Herr Abt. Il cueillait aussi des plantes et apprenait, tout seul, la Botanique dans le manuel de l'abbé Cariot, afin de commencer un herbier. Il lisait « Le Bon Jardinier » et s'intéressait aussi beaucoup aux fleurs cultivées Peu à peu, il étudia Tournefort, Linné, Jussieu, Candolle, etc.

A cette époque, Varambon avait un curé très érudit, l'abbé Frédéric Marchand (2), qui, remarquant les heureuses dispositions du jeune châtelain, lui fit faire la connaissance d'un botaniste aussi savant que modeste, l'abbé Jean-Pierre Fray (3), dont

---

(1) c. f. Jacques Delille: **Les Trois Règnes**, chant VI. (Règne végétal).

(2) **Claude-Frédéric Marchand**, né à Ambérieu-en-Bugey (Ain), le 26 juillet 1847, fut élève au Grand-Séminaire de Brou, à Bourg-en-Bresse, ordonné prêtre par Mgr de Langalerie (1871), nommé vicaire à Feillens (1871), curé de Varambon (1879), retraité à Bourg (31 janvier 1898) où il mourut le 30 décembre 1907. Membre de la **Société d'Emulation de l'Ain**, de la **Société des Sciences Naturelles de l'Ain**, de la **Société Gorini**, de la **Société des Antiquaires de France**, etc... il a laissé dans leurs Bulletins de remarquables études d'histoire locale de l'Ain, dans lesquelles se retrouvent ses connaissances étendues de préhistoire et d'archéologie, de numismatique et de sigillographie, de diplomatique et de paléographie.

(3) **Jean-Pierre Fray**, né à Villeneuve-en-Dombes, le 11 septembre 1832, fut élève au Grand-Séminaire de Brou, professeur au Collège de Thoissey (1856), ordonné prêtre par Mgr de Langalerie (1857), vicaire à Collonges (1857), professeur de physique et d'histoire naturelle au Collège de Thoissey (1858), aumônier à l'Ecole normale de Bourg (1870), directeur à l'Institution Saint-Pierre, de Bourg (1882), curé de Laiz (1884), de Guéreins (1887), retraité au château de Pont-d'Ain (1901), où il mourut le 2 mars 1905. Il explora la Bresse, la Dombes, le Bugey, le Pays de Gex, le Beaujolais, le Lyonnais, le Dauphiné, plusieurs départements de France, et même une partie des pays étrangers voisins. Il fit des communications à la **Société botanique de Lyon**, à la **Société Dauphinoise**, à la **Société Rocheloise**, à la **Société des Sciences Naturelles de l'Ain**, dont il fut un des fondateurs, et le vice-président en 1904 et 1905. En relations avec d'éminents botanistes, comme l'abbé Antoine Cariot, Dr Saint-Lager, Dr X. Gillot, Dr A. Magnin, Foucault, Richter, etc., il leur adressa souvent des renseignements. Ses publications sont malheureusement trop rares.

l'influence sur sa vocation fut décisive. Il aimait à le dire plus tard:

C'est M. Marchand qui me parla le premier de la **Société des Sciences Naturelles de l'Ain**; c'est lui qui me fit connaître celui qui allait bientôt devenir pour moi un maître et un ami, le regretté abbé Fray. (1)

Sa correspondance avec ce nouveau maître fut depuis cette époque très assidue, mais ce n'est que beaucoup plus tard, aux séances de cette Société, qu'il le connut personnellement. Non seulement, l'abbé Fray fut avide de distribuer ses *doubles*, mais ce qui valait mieux encore, de prodiguer ses conseils, le fruit de son expérience à un disciple déjà si instruit, qui devait lui faire le plus grand honneur.

Vers 1892, profitant de ses nombreux séjours à Paris, Henri de Boissieu se mit à fréquenter la section de botanique (phanérogamie) du Muséum d'Histoire naturelle, et à suivre avec assiduité les herborisations du professeur Edouard Bureau, qui a conservé de son ancien élève le souvenir suivant:

M. le Comte de Boissieu a suivi mes cours du Muséum, et je le compte parmi les personnes qui en ont le mieux profité. Il avait déjà des notions botaniques sérieuses, et il les compléta rapidement par la fréquentation de mon laboratoire des Hautes-Etudes ou il fit de nombreuses analyses et par des travaux dans les Herbiers du Muséum. Possédant bien la flore européenne, il était tout à fait préparé à l'étude des flores coloniales, et je comptais bien qu'il nous donnerait son concours.

M. de Boissieu n'était pas un simple amateur; c'était un homme de science remarquablement laborieux. Sa vue, très bonne, mais courte, lui facilitait les recherches à la loupe et au microscope; mais elle ne le secondait pas dans les explorations.Le malheur qui est arrivé nous a profondément affligés; mais sans nous surprendre beaucoup. Le décès de M. de Boissieu est pour la science une perte des plus sensibles... (2)

Au laboratoire de ce maître, notre ami eut la bonne fortune de rencontrer Adrien Franchet, qui eut sur l'orientation de ses études botaniques une influence prépondérante. (3) Voici, d'après M. Henri Hua, comment il fut enrôlé parmi ces travailleurs volontaires si utiles à la science à côté des professionnels:

Herborisant passionné dans sa jeunesse, ayant par la suite étendu sa

---

(1) C. f. **L'abbé Marchand**, article par Henri de Boissieu. 1908.

(2) Lettre de M. Edouard Bureau, professeur honoraire du Muséum, à M. Edmond Chapoy (14 juillet 1913).

(3) **Adrien Franchet**, répétiteur au Laboratoire des Hautes-Etudes annexé à la Chaire de Botanique du Muséum, né à Pezou (Loir-et-Cher) le 21 avril 1834, mort à Paris le 15 février 1900, était, de l'aveu de tous, le botaniste qui connaissait le mieux la flore orientale. Henri de Boissieu, et le Dr Jules Poncin, alors président, l'avaient présenté comme membre d'honneur, le 18 avril 1899, à la **Société des Sciences Naturelles de l'Ain**

connaissance des formes végétales et de leur dispersion par le maniement des grands herbiers, familiarisé par son passage au milieu d'eux, alors qu'il était conservateur des collections du marquis de Vibraye, avec le tour d'esprit de l'aristocratie, aimant les belles-lettres et les bons auteurs, Franchet était plus que tout autre apte à retenir dans les voies de l'étude au jeune homme indépendant de fortune et d'esprit, qui cherchait à faire de sa vie œuvre utile au lieu de se borner à en jouir, comme c'est, hélas! la tendance trop habituelle de ceux que la naissance a mis à l'abri du besoin.

Ce grand garçon blond, au masque noble, dont l'œil clair semblait vouloir scruter les mystères de la nature comme aussi les problèmes de la vie sociale, l'intéressa. Il encouragea ses études sur le terrain, soit dans son cher département de l'Ain, soit dans les environs de Paris. Il lui enseigna à profiter des ressources qu'offrent à qui veut et sait en tirer partie, les riches collections du Muséum. Son accueil bienveillant et affectueux sut le retenir. Je crois ne pas me tromper en disant que, sans Franchet, Henri de Boissieu, sollicité comme tant de jeunes hommes de sa génération, par l'étude des transformations sociales qui orientent l'humanité future vers une destinée qu'elle espère meilleure, n'eut pas donné à la Botanique l'appoint important qu'il y apporta.

On sait que grâce d'une part aux relations établies par Franchet avec les missions catholiques de la Chine et du Japon et d'autre part à l'incorporation par les soins de M. le professeur Lecomte et de son assistant, M. Gagnepain, des importantes collections rapportées d'Indo-Chine par L. Pierre et par le Dr Thorel, collections chaque jour accrues par l'exploration méthodique de notre colonie organisée par MM. Lecomte et Finet, au cours d'un voyage d'études en 1911, l'Herbier du Muséum de Paris est, sans contester, le plus riche du monde en documents sur cette flore.

A l'époque, Franchet était seul pour l'étudier. Particulièrement attaché à l'examen de collections du Yunnan dues au R. P. Delavay et à ses continuateurs, il fut heureux de trouver dans Henri de Boissieu un collaborateur à qui confier les riches matériaux du Japon envoyés par le R. P. Faurie. (1)

Le jeune botaniste s'attacha donc à la Flore du Japon, devenue d'une étude délicate, ainsi qu'il l'écrivait :

Malgré nos efforts pour arriver à la détermination exacte de tous les échantillons soumis à notre examen, certaines dénominations demeurent provisoires... Pendant que les botanistes d'Europe poursuivent sans relâche des recherches de détail sur une végétation connue dans ses grandes lignes par les beaux travaux de Thunberg, Miquel, Franchet et Savatier, Maximoviez, etc., les Japonais se mettent à l'œuvre avec l'ardeur, l'intelligence qu'ils témoignent dans toutes les branches de la science. Malheureusement, les découvertes de leurs meilleurs botanistes descripteurs se trouvent souvent consignées dans des Recueils indigènes, d'un tirage limité, qu'il est presque impossible à l'Européen de se procurer à n'importe quel prix. Il s'ensuit que certaines espèces nouvelles ont pu — le fait nous semble certain pour le genre **Cardamine** — être nommées et décrites deux fois par un botaniste européen et un bota-

(1) C. f. **Notice sur Henri de Boissieu**, par Henri Hua, sous-directeur du Laboratoire des Hautes-Études, **Bulletin de la Société Botanique de France**. T. LIX 1912, 4e série — XII ... p. 673-680.

niste japonais qui ignoraient réciproquement leurs travaux. Une révision minutieuse de la flore japonaise s'imposera tôt ou tard. (1)

Il tenta d'ailleurs cette révision pour des genres très embrouillés, à l'aide de deux collections de M. l'abbé Faurie, mises à son entière disposition, l'une par le Muséum, l'autre par M. Drake del Castillo : il pouvait ainsi compléter ses documents et étudier pour chaque espèce un grand nombre d'exemplaires, condition indispensable d'une détermination précise.

Successivement, il étudia les Saxifragées (1897), les Ericacées (1897), les Légumineuses (1898), les Renonculacées (1899), les Crucifères (1899), et donna en 1900 une liste de localités et espèces nouvelles pour la Flore du Japon, où sont étudiées 76 espèces appartenant aux premières familles des Thalamiflores, depuis les Magnoliacées jusqu'aux Polygalées. Les Violariées sont l'objet d'une révision complète avec une clef analytique nouvelle de toutes les espèces de *Viola* dont il a constaté l'existence au Japon, soit par lui-même, soit par des documents authentiques.

A la mort de Franchet (1900), il continua en partie les études de son regretté maître sur la Flore de Chine, d'après les collections du Muséum : *Viola* (1901), Ombellifères (1902 et 1903).

En s'occupant de 27 espèces de *Viola*, il rappela les travaux de son savant devancier sur l'origine probable de quelques plantes d'Occident, spécialement des Alpes. De ces recherches consciencieuses, il parait résulter que certaines espèces, isolées en Occident, formant à elles seules un groupe, et quelques petits groupes européens *aberrants* par rapport à l'ensemble de notre Flore sont comme les sentinelles avancées de groupes nombreux ayant leur principal centre de manifestation, leur *berceau*, leur *foyer de dispersion* aux abords du plateau central, en Asie. Le fait se confirme notamment pour le *V. pinnata* et le *V. biflora*, espèces isolées dans la Flore européenne, et nettement séparées des autres *Viola*. A mesure que l'on approche du plateau central asiatique, les groupes s'enrichissent, les formes répandues jusqu'en Occident deviennent comme le pivot de formes rayonnant dans tous les sens, la plante se manifeste avec toute sa puissance de variation.

Quant aux Ombellifères, leur connaissance a été trop longtemps négligée. Il est vrai qu'il est impossible d'identifier les échantillons de cette famille sans des fruits mûrs et en bon état ;

(1) C. f. H. de Boissieu : **Liste des localités et espèces nouvelles pour la Flore du Japon, 1900.**

aussi beaucoup d'herbiers demeurent-ils complètement indéterminables. Cependant l'identification scientifique de ce groupe de végétaux a un intérêt pratique, tant à cause de la toxicité de plusieurs espèces, qu'en raison de la valeur commerciale ou industrielle de certaines autres, sans compter que les racines, les feuilles, les tiges de plusieurs plantes de cette famille sont depuis longtemps en honneur dans la « Materia medica » des Chinois.

En examinant ensuite les Ombellifères de Corée (1903-1908), d'après deux nouvelles collections de l'infatigable herborisateur, M. l'abbé Faurie, que lui communiquèrent avec empressement le Muséum et Mgr Léveillé, il montra, comme d'autres auteurs de travaux similaires, à quel point la flore de Corée était encore mal connue, même après le *Conspectus Florae Coreae* de Palibin.

Il dut encore à l'obligeance de Mgr Léveillé la communication d'une très intéressante collection de *Viola* de Corée, recueillis par le R. P. Taquet, et provenant, pour la plus grande partie, de l'île jusqu'ici peu explorée de Quelpaert, située entre la Corée et le Japon : elle lui fit connaître, outre des localités nouvelles, une espèce curieuse, *Viola coreana* sp. nov., dont il donna la diagnose.

Tout en s'occupant activement du rangement des herbiers du Japon et de la Chine, il publiait ses importantes observations dans les bulletins des nombreuses compagnies savantes qui s'honoraient de le compter parmi leurs membres. (1)

Le 26 janvier 1894, la *Société Botanique de France* (fondée le 23 avril 1854 et reconnue comme établissement d'utilité publique par décret du 17 août 1875) l'ayant admis dans son sein sur la présentation de ses professeurs Edouard Bureau et Adrien Franchet, il lui adressa la plupart de ses articles.

La *Société Botanique de Lyon* le nomma membre titulaire le 17 décembre 1895 : il n'a publié aucun mémoire dans ses *Annales*, mais ses communications sont inscrites aux comptes-rendus des séances.

Le 15 octobre 1897, sous le directorat de M. de Heldreich, d'Athènes, il fut reçu à l'*Académie Internationale de Botanique*, qui avait été fondée le 1er décembre 1891 par Mgr Hector Léveillé, au Mans (Sarthe). Il collabora à son organe mensuel *Bulletin de Géographie botanique* et prit part à la Session tenue par elle dans les Hautes-Alpes (Gap, Briançon, le Lautaret) en 1898. L'Académie, appréciant ses connaissances, lui conféra sa

(1) C. f. A la suite de cette biographie, la liste des travaux imprimés de Henri de Boissieu.

médaille scientifique internationale le 1er juillet 1899, et, depuis 1902, elle lui soumettait régulièrement toutes ses collections de Violettes et d'Ombellifères d'Extrême-Orient, parmi lesquelles il a découvert plusieurs espèces nouvelles. Il avait encore emprunté à l'Herbier de l'Académie, le 11 juillet 1911, 12 Ombellifères et 35 *Viola*, plantes d'Extrême-Orient, dont un *Viola* nouveau, ou du moins supposé comme tel, que Mgr Léveillé se proposait de lui dédier.

Mgr Léveillé avait déjà dédié à Henri de Boissieu l'*Isopyrum Boissieui* (Lévl.) Ulbrich. (1)

Le *Journal de Botanique*, de Louis Morot; *le Bulletin du Muséum d'Histoire naturelle de Paris; Le Monde des Plantes*, intermédiaire des botanistes paraissant au Mans, reçurent aussi ses articles.

Il envoyait encore des notes à M. le Dr Antoine Magnin, professeur à l'Université et directeur du Jardin botanique de Besançon, pour ses *Archives de la Flore Jurassienne* (1899-1906, 67 nos. in-8) et lui demandait en retour de précieux renseignements pour la *Flore de l'Ain*. Il voyait d'ailleurs fréquemment ce savant, dans les séances et les excursions de la *Société des Sciences naturelles de l'Ain*, ou dans sa villégiature de Beynost (arrondissement de Trévoux) visitant avec lui les coteaux de Montgoitron-Sermenaz, célèbre station du *Cistus salvifolius*.

Sa compétence dans la classification des plantes asiatiques le désigna bien vite à l'attention des spécialistes. MM. Henri Lecomte, professeur, et François Gagnepain, assistant de la chaire de botanique, lui demandèrent sa précieuse collaboration pour la *Flore générale de l'Indo-Chine*, toujours en cours de publication sous le patronage du Muséum de Paris. Flatté d'unir ses efforts à ceux de ses éminents collègues français et étrangers, il fit paraître dans cette publication les Violacées, puis les Ombellifères. Enfin, les derniers temps, il préparait une famille plus importante, celle des Mélastomacées, et avant son suprême départ de Paris, il avait prié Henri Lecomte de faire venir en communication au Muséum deux spécimens de l'herbier du *British Museum* de Londres, pour comparaison.

D'autre part, dans les *Notulae systematicae*, recueil de courtes notes concernant la botanique systématique publiées par les travailleurs du Laboratoire du Muséum de Paris, sous la direc-

---

(1) Mgr Léveillé avait tout d'abord nommé la plante **Anémone Boissiæi.** M. Ulbrich, botaniste allemand, jugea que cette plante devait appartenir au genre **Isopyrum.** Mgr Léveillé s'étant rattaché à cette opinion, on doit donc écrire **Isopyrum Boissieui** (Lévl.) Ulbrich.

tion du professeur Lecomte, et paraissant à des dates variables, il eut à cœur de signaler sa présence dans ce cénacle de la science qui lui était chère.

A côté de ses travaux absorbants dans les Herbiers et dans les Laboratoires, Henri de Boissieu ne négligeait pas les promenades ou excursions botaniques, seul ou en compagnie de collègues intrépides comme lui. Il serait long d'énumérer les régions qu'il parcourut.

Nous rappellerons seulement qu'en 1892, il s'était embarqué, avec son cousin, le comte R. de Dalmas, sur le *Grace Darling*, mais rappelé en France par le Conseil de révision, il ne visita, cette fois, que les côtes de Dalmatie : il rentra en paquebot par Trieste et Venise, non sans avoir fait au Monténégro d'intéressantes récoltes. Aux mois d'avril et de mai 1894, il accompagna encore le comte de Dalmas, sur son yacht *Chazalie*, dans une ravissante croisière en Grèce et en Asie Mineure. (1) Il explora, au point de vue botanique, les points où ils s'arrêtèrent et publia ses observations sous le titre *Quelques notes sur la Flore d'Orient*. Il recueillit ainsi 275 espèces, dont cinq nouvelles, et releva en outre un certain nombre de stations qui ne sont pas indiquées dans le *Flora Orientalis* de Boissier.

Le 5 mai 1895, le comte de Dalmas, revenant d'une autre croisière aux Antilles, fit escale au Cap Blanc, dans la baie d'Arguin, entre le Maroc et le Sénégal, sur la côte occidentale du

---

(1) « De ce voyage, favorisé par un temps merveilleux, et par la bonne humeur qui ne cessa de régner entre compagnons de route, je rapportai non seulement une provision de souvenirs qui charmeront toute mon existence, mais aussi une profusion de plantes, un millier d'espèces environ, qui font aujourd'hui le plus bel ornement de mon herbier. Voyager en yacht, avec de bons amis qui vous aident parfois à changer vos papiers, c'est presque un rêve pour le botaniste. Ma cabine, le **rouf**, et souvent aussi le pont du bateau étaient transformés en un vaste laboratoire, où les papiers s'éparpillaient, où s'amoncelaient des piles d'herbes dont l'espèce et souvent le genre m'étaient inconnus. Nous visitions des parages peu fréquentés par les faiseurs d'**exsicata**, même par les botanistes spécialisés dans la flore d'Orient...

« Depuis M. le comte de Dalmas de nombreux explorateurs ont parcouru l'Asie-Mineure..... N'ayant plus le loisir d'accomplir de grands voyages, je me suis mis à étudier les récoltes d'autrui. Comme en compulsant les magnifiques collections du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, j'avais pris l'amour de ce savant établissement, j'ai grossi le nombre, trop restreint encore, de ceux qui en mettent en œuvre les matériaux depuis longtemps accumulés. Poursuivant mon voyage au loin, tout en étant assis tranquillement dans le laboratoire de M. Bureau, puis de M. Lecomte, je m'avançai davantage en Orient et abordai la riche Flore de Chine et du Japon... » C. f. son article **Sur la véritable place dans la classification du Saponaria Dalmasi Boissieu**, 1910.

— Voir aussi : Comte de Dalmas : **Croisière du Yacht Chazalie en Méditerranée orientale : Grèce, Turquie, Asie mineure, Sporades, Karamanie.** Paris, imp. Alcan-Lévy, 1895, in-8 ; 91 p. ; 10 grav. ; 1 carte. (Extrait du journal de marine **Le Yacht**, nov. et déc. 1894.)

Sahara. Naturaliste éclairé en même temps que vaillant marin, il étudia avec soin cette station mal connue, à cause de son accès difficile pour les voyageurs ordinaires et rapporta 15 espèces — on pourrait dire la florule de ce désert — à Henri de Boissieu, qui ne l'avait pas accompagné dans ce voyage lointain. Voilà comment celui-ci a pu, en 1896, publier une *Contribution à la connaissance du littoral saharien.*

Mais si ses connaissances botaniques s'étendaient sans cesse, nous pouvons affirmer (sans exagération, car il nous l'a dit bien souvent) qu'il s'intéressait davantage encore à la Flore de l'Ain : d'ailleurs, c'est la première qu'il connut, c'est aussi celle qui eut sa dernière pensée !...

La *Société des Sciences naturelles de l'Ain,* qui fut, en quelque sorte, le siège central de ses travaux s'honore d'avoir été, pendant vingt ans, l'objet de sa constante sollicitude. Fondée, en 1893, pour grouper les minéralogistes, géologues, archéologues, botanistes, entomologistes et autres amateurs de la flore et de la faune de la région de l'Ain, elle prit, en 1900, le titre de *Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie de l'Ain,* ayant pour but l'étude des sciences physiques et naturelles, de l'histoire et de l'archéologie, spécialement en ce qui concerne le département. Ses statuts ont été autorisés par arrêtés préfectoraux datés du 11 juillet 1893 et du 30 septembre 1900. Des amendements ont été votés le 10 mars 1907.

La première réunion eut lieu le 5 octobre 1893 pour constituer le Bureau et le *Bulletin* commença à paraître au début de 1894.

Henri de Boissieu s'empressa d'adhérer à ce nouveau groupement, que lui avait signalé M. Marchand. Son nom figure dans la première liste des membres titulaires (1) et il assista pour la première fois aux séances le 11 octobre 1894. Depuis, il était l'un des plus assidus et des plus travailleurs : signalons, entre mille preuves de son inlassable labeur, son excellente habitude, prise à la *Philomathique,* de faire en quelques mots, au cours des réunions, un résumé clair et attrayant de ses récentes lectures scientifiques, heureux d'en partager le fruit toujours précieux, au lieu d'en jouir tout seul. Il faisait aussi des dons à la collection et à la bibliothèque de la Société.

Ses collègues le nommèrent avec joie membre du Conseil d'ad-

(1) La Société fut heureuse de compter aussi, parmi ses membres, dès 1896, Mme Henri de Boissieu, née Costa de Beauregard, Mme Alphonse de Boissieu, M. Amédée de Boissieu et le baron Fréteau de Pény.

ministration dès le 4 avril 1895, vice-président le 25 janvier 1900, et président le 10 mars 1904... Chaque année, les élections le maintenaient dans ces divers postes d'honneur : il était très touché de ces témoignages d'estime. Bazire a pu dire avec beaucoup d'à-propos : « Sa notoriété de botaniste s'étendait au delà de la France et de l'Europe même, mais il rapportait tout à son pays et il n'aurait pas échangé contre un siège à l'Institut son titre de président de la *Société des Sciences naturelles et d'Archéologie de l'Ain*. Cette passion des richesses du sol natal lui a coûté la vie... » (1). Seule, la mort devait en effet mettre fin à sa direction habile et éclairée. (2)

Sa première communication, faite à la séance du 9 janvier 1896, est une *Contribution à l'étude de la Flore de la Cotière. Note sur quelques plantes des environs de Varambon*. La flore locale n'eut bientôt plus de secrets pour lui. Un jour, pourtant, sa science fut mise à l'épreuve et sa curiosité, vivement intriguée, par la découverte dans la partie de la plaine qui touche Pont-d'Ain d'espèces jamais signalées en cet endroit et originaires du Centre et du Sud-Est de l'Europe. Il finit par savoir que le pré où apparaissent ces plantes est la propriété du directeur de la minoterie, M. Joseph Convert, qui y fait répandre tous les ans, les graines de rebut et les poussières de déchets de son moulin. Cette minoterie s'était approvisionnée, à diverses reprises, dans la région du Danube et de la Russie méridionale. Or, toutes les plantes adventices de Pont-d'Ain, qui sont étrangères à la France, sont justement originaires de la région danubéenne ou des régions immédiatement voisines. Ce fut l'occasion d'une attrayante communication.

Combien d'autres suivirent !... Rappelons encore les conseils sages et pratiques qu'il donna dans une étude mycologique *A propos des champignons vénéneux*, lors d'un empoisonnement des pensionnaires d'un restaurant de Trévoux (18 et 19 novembre 1911), sachant ainsi vulgariser, à l'occasion, des sciences trop souvent arides.

Et lorsque des excursions botaniques avaient été fixées, il accourait sans retard au rendez-vous — muni presque toujours d'un cartable et de deux boîtes d'herborisation qui ne restaient

---

(1) C. f. **La Famille terrienne**, article d'Henri Bazire, dans la **Libre Parole**, 3 juillet 1912.

(2) Les présidents de la **Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie de l'Ain** furent, depuis l'origine : Paul de Fréminville (1893-1896) ; Dr Jules Poncin (1896-1900) ; Charles Tardy (1900, décédé la même année) ; Paul de Fréminville (1900-1902) ; Dr Jules Poncin (1903-1904) ; Henri de Boissieu (1904-1912) ; Edmond Chapoy (1913).

pas longtemps vides — et se joignait gaiement à la petite caravane composée de fervents collègues: MM. J. Barthomeuf, Henri Bernard, Paul de Fréminville, Fernand Lutrin, Jean-Baptiste Morgon, Prabel, Charles Tardy, de Bourg; Joseph Bozon, de Coligny; Curtet et Victor Dupré, de Marboz; Dr Jules Poncin, de Montrevel; Benoît Guillot, de Saint-Denis-le-Ceyzériat; Hippolyte Merlin, de Saint-Martin-le-Châtel; abbé Philippe, de Treffort; abbé Joseph Tournier, de Saint-Rambert-en-Bugey; abbé Frédéric Marchand, de Varambon, etc... conduits par le Dr Antoine Magnin, de Besançon, et plus souvent par l'abbé J.-P. Fray. C'est ainsi qu'il visitait, avec ses compagnons, toujours avec profit: les environs de Bourg et la forêt de Seillon; Ceyzériat, Villereversure, la chartreuse de Sélignat; Varambon et la Côtière; la plaine de Pont-d'Ain, de St-Martin-du-Mont, d'Ambronay, de Château-Gaillard; Soblay; Loyes, les bords de l'Ain; le marais des Echets, Saint-Paul-de-Varax; les coteaux de la Pape, sur la commune de Rillieu; la forêt de Montréal et les environs d'Apremont, etc... etc.

Mais cette expédition à travers son pays ne devait pas être un simple divertissement. De même qu'à Paris, il avait continué certaines études de Franchet, son initiateur pour les plantes d'Orient, de même il devait continuer les études de l'abbé Fray, son initiateur pour les plantes de l'Ain, dont il regrettait vivement la trop grande modestie d'auteur lors des séances de la *Société des Sciences naturelles.*

Celui qui fut ici mon maître et qui aurait tant dû nous donner une Flore complète de l'Ain, M. l'abbé Fray, s'est éteint à Pont-d'Ain, ne laissant qu'un simple catalogue et quelques articles trop rares, épars dans notre **Bulletin** et ailleurs... (1)

Dès lors, il crut de son devoir de combler cette lacune. Son programme a été très bien exposé par un de ses savants collègues:

Henri de Boissieu entreprit l'exécution du projet, depuis longtemps caressé, de coordonner tous les documents existant sur la flore de son département, et de les compléter par des recherches personnelles qui auraient permis de présenter aux botanistes un tableau complet de la végétation vasculaire du bassin de l'Ain prolongé jusqu'aux rives suisses du Rhône et du Léman, voisines du Pays de Gex: avant de bâtir, il s'agissait de déblayer un terrain où des matériaux encombrants s'étaient accumulés depuis longtemps, et où la liste provisoire des « citoyens fictifs » — une métaphore usitée pour les plantes à rayer du futur

(1) C. f. Son article **Sur la véritable place dans la classification du Saponaria Dalmasi Boissieu**, 1910.

catalogue — exigeait, pour être sérieusement établie, autant d'efforts, si ce n'est plus, que pour tout le reste de l'œuvre... (1)

Cette *Flore de l'Ain*, qu'il voulait aussi complète que possible devait en effet contenir son travail personnel, les recherches de collaborateurs dévoués dispersés dans toute la région à étudier (Bresse, Dombes, Bugey, Valromey et pays de Gex) et les territoires limitrophes, les découvertes des botanistes disparus, et les publications des Sociétés locales, comme le « Catalogue des plantes du département de l'Ain » par H. Huteau et F. Sommier, qui servait en quelque sorte de prodrome à cet ouvrage considérable. Depuis plusieurs années, il poursuivait avec acharnement ce but. La géographie botanique et la dispersion des espèces dans notre contrée étaient pour lui des problèmes toujours nouveaux qu'il cherchait à résoudre avec une ténacité et une sévérité étonnantes. Lorsqu'une plante l'intéressait, il voulait la voir sur place, dans son terrain propre, aux différentes époques de son évolution, avec toutes ses contingences et les échantillons qu'il recueillait ainsi étaient des types choisis : c'est ce qui explique ses descriptions si exactes, si claires et ses déterminations si sûres qui le faisaient tant apprécier. Accordant un intérêt affectueux à ses collègues, — ainsi que nous le rapportaient encore récemment MM. Brunard et Durafour, — il était toujours disposé à leur communiquer son herbier et les ouvrages nombreux qu'il possédait, à faire des échanges, à prendre part à des excursions en leur compagnie, à les tenir au courant de ses résultats, heureux d'encourager ainsi de précieux auxiliaires.

La *Société des Sciences naturelles et d'Archéologie de l'Ain* — dont il nous entretenait encore dans sa dernière lettre écrite, le 23 mai 1912, quelques heures avant son tragique accident — aurait eu l'honneur de publier ce travail important qu'il lui destinait, si tant d'efforts n'avaient sombré dans une épouvantable catastrophe. (2)

A Paris comme en province, ses travaux botaniques étaient connus. Mais il n'en tirait pas profit, et n'ambitionnait certes ni les honneurs ni les décorations. Et, lorsque le « Journal Officiel » du 13 mars 1911 publia son nom dans une promotion de nouveaux officiers d'Académie, ses amis le félicitèrent en souhaitant que cette distinction fût donnée toujours aussi à pro-

---

(1) C. f. Notice nécrologique par Gustave Beauverd (Bul. de la Soc. bot. de Genève — 2e série, vol. IV, 31 oct. 1912 — pp. 252-253.

(2) Voir plus loin le discours prononcé à ses obsèques par M. Edmond Chapoy, au nom de la **Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie de l'Ain.**

pos, c'est-à-dire à de semblables savants modestes et désintéressés.

En ce qui concerne l'Etranger, Henri de Boissieu eut surtout des relations botaniques avec la Suisse et la Belgique.

Dans le pays helvétique, si proche voisin de l'Ain, il fit évidemment de fréquents voyages avec sa famille : on pense bien qu'il en profitait pour herboriser. C'est ainsi qu'au cours d'une agréable promenade aux Rochers de Nayes, dans le canton de Vaud (Suisse), il découvrit le *Linaria pallida* Ten., inconnu dans les Alpes. (1)

Mais il entretenait des relations sérieuses avec l'*Herbier Boissier et la Société botanique de Genève.*

L'*Herbier Boissier* est une institution privée mise au service de la botanique internationale, et ayant eu comme point de départ : 1° un herbier local de plantes des environs de Genève, des Alpes suisses et du Jura gessien, récoltées par le Dr Butini, puis par son gendre M. Edmond Boissier, de 1805 à 1831 ; 2° des plantes méditerranéennes, principalement d'Italie et du midi de l'Espagne, récoltées dès 1832 par M. Edmond Boissier-Butini ; 3° et des plantes d'Orient (de la Méditerranée aux Indes) récoltées par M. Aucher-Eloy, puis en 1842 par M. Edmond Boissier-Butini qui, dès lors, n'abandonna plus guère ces contrées dont il décrivit la flore en en fixant les limites géographiques jusqu'aux confins de la Chine et des Indes.

Ce fut plus tard que l'Herbier Boissier comprit la flore du globe entier et, doté d'une riche bibliothèque, il fut dès 1885, mis au service de tous les auteurs botanistes, grâce à la munificence de M. William Barbey-Boissier, gendre aussi du fondateur de l'Herbier.

(1) C. f. Son article **Un cas d'acclimatation par les Jardins alpins.** A ce propos, nous rappellerons que notre ami avait à gémir souvent des fautes typographiques répandus dans ses travaux. Il faut avouer que son écriture n'était pas des plus faciles à déchiffrer. A la **Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie de l'Ain,** lors des séances du 8 octobre 1896 et du 20 décembre 1906, il parlait avec humour des innombrables « coquilles » qu'il avait relevées dans ses lectures. Et dans cet article notamment, il avait vu la **viola cornuta** changée en « violon cornuton », le **papaver nudicaule** en « papaver médicinale », le **Carex tenuis** se moderniser outrageusement en « carex tennis », et **orchis** céder la place à « prelsis ».

Dans son premier mouvement d'indignation, il s'écriait : « Ovide en personne, aidé de toute la mythologie grecque et latine, n'aurait pu supposer tant de métamorphoses !... » Puis il cédait à l'indulgence pour les pauvres « typos », qui n'ont en somme pas fait d'études de paléographie !... et prenait deux nouvelles bonnes résolutions : 1° d'écrire plus lisiblement ; 2° de mieux corriger ses épreuves !... N'était-ce pas le parti le plus sage !...

En sa qualité d'explorateur de la flore d'Orient ou plus spécialement d'Extrême-Orient, Henri de Boissieu entra en relations avec l'Herbier Boissier dans le courant d'août 1896. Dès lors, ses rapports ont été des plus suivis et des plus cordiaux comme peut l'attester la longue liste des contributions à la flore d'Extrême-Orient, dues à sa plume, parues dans le *Bulletin de l'Herbier Boissier.* (1)

Lorsqu'en 1909, pour des motifs de santé, M. Barbey-Boissier passa la succession de ce Bulletin, paraissant déjà depuis quinze ans, à la *Société Botanique de Genève* rénovée, le botaniste de l'Ain reporta sur le nouvel organe la confiance si fidèlement accordée à l'ancien. (2)

La *Société Botanique de Genève* (section de la Société suisse de botanique), fondée en mars 1875, avait en effet été réorganisée, par de nouveaux statuts, en 1909. Dès lors, son propre Bulletin fit suite à celui de l'Herbier. (3)

Henri de Boissieu, présenté par M. William Barbey-Boissier, et par M. Gustave Beauverd, secrétaire de cette Société et conservateur de l'Herbier Boissier à Chambésy, près Genève, y fut reçu dans la séance de février 1911. Il venait de concevoir le plan d'une description complète de la Flore de l'Ain, et relevait toutes les communications relatives à ce département. Aussi, sans tarder, il lança dans le prochain Bulletin un appel à ses collègues *Pour la florule du Pays de Gex*, où les botanistes de Genève herborisent volontiers, sans cependant avoir exploré encore les nombreux recoins de cette région accidentée. Il comptait participer aux herborisations officielles ayant pour objectif le Jura de Gex, et de plus, il espérait faire à la Société les honneurs de sa petite patrie à l'occasion d'une herborisation projetée dans la région de Pont-d'Ain, lors de son retour de Paris, au début de juillet 1912. Il ne devait pas réaliser ce projet!

---

(1) L'Herbier Boissier a pris corps dès 1837, époque du **Voyage botanique dans le midi de l'Espagne** par M. Edmond Boissier, son fondateur, et de la publication des **Eleuchus**, etc... Le **Bulletin** parut seulement en 1893. Il comprend: 1re série, 1893-1899. — 2e série, 1901-1908. — Des **Mémoires** parurent en 1900.

(2) Au début de la séance du 14 octobre 1912, le Dr Louis Viret, président de la **Société Botanique de Genève** annonça le décès de Henri de Boissieu et, selon le touchant usage admis dans ce groupement, invita l'assemblée à se lever en signe de deuil.

(3) L'organe de cette Société comprend deux séries:

1re **Série: Bulletin des Travaux de la Société botanique de Genève** paru en 1879 — 81 — 84 — 88 — 89 — 91 — 94 — 96 — 99 — 1904 et 1905 — c'est-à-dire onze volumes.

2e **Série: Bulletin de la Société Botanique de Genève,** dont les cinq premiers volumes ont seulement paru en 1909 — 1910 — 1911 — 1912 et 1913, c'est-à-dire depuis la réorganisation de cette Société. C'est cette 2e série qui fait suite au **Bulletin de l'Herbier Boissier.**

Le mouvement scientifique de Suisse ne le laissait pas indifférent. Les 6, 7 et 8 août 1901, au Laboratoire de Botanique de l'Université de Genève, il fut heureux de participer aux travaux de l'*Association internationale des Botanistes*, qui tenait sa première session pour poser les bases d'une féconde activité entre les botanistes de toutes les nations. (1)

Nous avons déjà vu que son rôle botanique, en Belgique, n'avait pas été important, préoccupé qu'il était des choses économiques et sociales de ce pays d'avant-garde. Le directeur du *Jardin botanique de l'Etat*, à Bruxelles, recevait pourtant sa visite, chaque année, bien régulièrement. M. Théophile Durand, aujourd'hui décédé, et M. Emile de Wildeman, qui le remplaça, étaient heureux de converser avec l'aimable et distingué français. Celui-ci visitait les serres, demandait à voir l'un ou l'autre des échantillons, demandait communication de certains groupes, parcourait l'herbier royal, sans toutefois faire de recherches approfondies.

En mai 1910, Henri de Boissieu, représentant l'*Académie internationale de Géographie botanique* et la *Société des Sciences naturelles et d'Archéologie de l'Ain*, prit part au grand *Congrès international de botanique*, qui se tint à Bruxelles pendant l'Exposition, principalement pour déterminer les règles de la Nomenclature pour les cryptogames. Il en publia un compte-rendu dans *Le Monde des Plantes*.

Voici, pour terminer, la liste des principaux botanistes français et étrangers, avec lesquels,à notre connaissance, il entretenait des relations suivies :

FRANCE :

Au Muséum d'histoire naturelle de Paris : Edouard *Bureau*, professeur — aujourd'hui honoraire — de botanique (phanérogamie), et son successeur, Henri *Lecomte* ; Jules *Poisson*, Edmond *Bonnet*, François *Gagnepain*, assistants de la chaire de botanique (phanérogamie) ; Paul *Danguy*, préparateur ; Louis *Morot*, assistant de M. Van Fieghem.

Au Laboratoire des Hautes-Etudes annexé à la chaire de botanique du Muséum : feu Adrien *Franchet*, répétiteur ; Henri *Hua*, sous-directeur ; *Guillaumin*, docteur-ès-sciences, préparateur ; Achille *Finet*, collaborateur bénévole, depuis décédé en laissant au Laboratoire de Botanique du Muséum un legs considérable.

---

(1) C. f. Le **Compte-Rendu**, par Gustave Beauverd, dans le **Bulletin de l'Herbier Boissier**. 2e série — n° 9, p. 893- 912.

Dans diverses Sociétés : Gustave *Camus*, herborisant français qu'il voyait à Paris ; Louis *Capitaine*, préparateur à la Faculté des Sciences de Paris ; Abbé Hippolyte *Coste*, chanoine honoraire de Rodez, auteur de la « Flore de France » ; feu Emmanuel *Drake del Castillo*, qui fut président de la Société botanique de France et dont le très important herbier fait aujourd'hui partie des collections du Muséum ; le marquis *Du Buysson*, château du Vernet, près Saint-Pourçain (Allier) ; Charles *Flahault*, professeur de botanique à l'Université de Montpellier ; Edouard *Jeanpert*, herborisant français qu'il voyait à Paris ; feu le Dr Xavier *Gillot*, de la « Société d'histoire naturelle d'Autun » ; Mgr Hector *Léveillé*, directeur de l' « Académie internationale du Mans » ; L. *Lutz*, secrétaire général de la « Société botanique de France » ; Dr Antoine *Magnin*, directeur de l'Institut botanique et professeur à l'Université de Besançon ; feu Ernest *Malinvaud*, ancien président de la « Société botanique de France » ; feu Edmond *Mouillefarine*, ancien président de la Chambre des Avoués de Paris ; Claudius *Roux*, docteur ès-sciences, président de la « Société botanique de Lyon » ; Nisius *Roux*, de Lyon, membre de la « Société botanique de France » ; Georges *Rouy*, auteur de la « Flore de France » ; feu le Dr Jean-Baptiste *Saint-Lager*, bibliothécaire du Palais des Arts, à Lyon ; etc...

Dans l'Ain : Joseph *Barbarin*, instituteur à Passin, membre de la « Société d'échange de Vierzon » ; abbé Louis *Bardot*, aumônier au Sanatorium Dumarest-Belligneux, à Hauteville ; Joseph *Bozon*, principal clerc de notaire, à Coligny ; André *Brunard*, instituteur à Conzieu, membre de l' « Académie internationale de géographie botanique du Mans » ; Jean-Marie *Burdallet*, instituteur aux Neyrolles ; abbé Claude *Dépallière*, aumônier à l'Orphelinat de Bévey-Beaupont, membre de l' « Association pyrénéenne pour l'échange des plantes rares de France » ; Arthur *Durafour*, instituteur à Bourg, membre de la « Société Botanique de France » ; feu abbé Jean-Pierr *Fray*, un des fondateurs de la « Société des Sciences naturelles et d'Archéologie de l'Ain » ; *Girod*, aujourd'hui directeur d'Ecole normale, à Draguignan ; Félix *Lingot*, horticulteur-botaniste, à Bourg-Bel-Air ; chanoine Louis *Philippe*, aumônier de l'asile d'aliénés de Saint-Georges, près de Bourg, etc., etc.

AUTRICHE-HONGRIE

Gaston *Simmler*, professeur au Laboratoire botanique de l'Université de Gratz.

BELGIQUE

Feu Théophile *Durand*, ancien directeur du Jardin botanique de l'Etat ; Emile de *Wildeman*, directeur actuel.

GRÈCE

M. de *Heldreich*, botaniste à Athènes, ancien directeur de l' « Académie internationale de Botanique » du Mans.

INDO-CHINE

Dunn, botaniste à Singapour.

JAPON

Makino, botaniste à Tokio.

JAVA (Indes Néerlandaises)

M. le professeur *Treub*, directeur du Jardin botanique de Buitenzorg.

SUISSE

William *Barbey-Boissier*, gendre du fondateur de l'Herbier Boissier, Valleyres-sous-Rances (canton de Vaud) ; Gustave *Beauverd*, secrétaire de la « Société Botanique de Genève » et conservateur de l'Herbier Boissier, à Chambésy (Savoie) ; Dr John *Briquet*, directeur du Jardin botanique de la ville de Genève, conservateur de l'Herbier Delessert ; Dr Casimir de Candolle, propriétaire de l'Herbier de Candolle, à Genève ; Dr Robert *Chodat*, directeur de l'Institut botanique de l'Université de Genève, etc., etc.

ÉTUDES ÉCONOMIQUES ET HISTORIQUES

Ses relations familiales et mondaines (1) obligeaient Henri de

(1) A propos de relations mondaines, nous trouvons dans **Le duc d'Ursel** (par le baron du Sart de Bouland, p. 50) les lignes suivantes qui peuvent s'appliquer parfaitement à son gendre Henri de Boissieu: « Les relations mondaines lui plaisaient assurément. Il y prenait plaisir et distraction, mais à condition qu'il pût y jouir des charmes de l'esprit, y converser sans poser. Il n'était pas mondain au sens usuel du mot; il ne désirait pas l'être; et l'eût-il voulu qu'il ne serait pas parvenu à le devenir. Une chose pour cela lui manquait; une seule, mais chose sans laquelle tout effort pour le devenir est vain: la soumission aux jugements tout faits. Son exubérante originalité regimbait aux formes trop strictes et aux lisières trop justes. On a décrit maintes fois la tyrannie gantée de velours du « monde » à l'égard de ses fidèles. Le « monde » se compose de quelques personnes reconnues comme arbi-

Boissieu à demeurer, chaque année, quelques mois à Paris et même à y faire, entre temps, de fréquentes apparitions. Il y retrouvait de nombreux parents et amis qui, tous, estimaient son extrême courtoisie et ses profondes connaissances.

L'amour du travail et le besoin de se rendre utile sûrent lui faire trouver dans la capitale des occupations dignes de ses loisirs. On a pu dire avec raison que sa plume ne se reposait guère : « guidée par un esprit très droit, très fin et très sincère, elle abordait une infinité de questions dans lesquelles celui qui la tenait acquérait bien vite une autorité indiscutable... » (1) Nous avons vu combien sa présence au Muséum était appréciée et combien sa collaboration était recherchée par les Directeurs de Bulletins botaniques. Disons à présent quel concours il apporta aux Sociétés et aux Revues économiques et historiques de Paris et de la province. (2)

Les problèmes économiques le passionnaient, mais il ne se contentait pas, comme certains, de les effleurer et de rédiger de vagues formules, il ne traitait d'un sujet qu'après de longues et minutieuses enquêtes. Trouvant avec raison que « la sociologie est trop souvent une science de cabinet, et le sociologue un penseur en chambre dont les échafaudages s'écroulent misérablement à la première épreuve de l'expérience » (3), il affectionnait la monographie pour étudier les questions.

Dès 1899, *La Science Sociale suivant la méthode d'observation* publia avec empressement les premières études du jeune savant. On sait que feu Edmond Demolins avait fondé cette revue le 15 janvier 1886, lorsqu'il s'était séparé de l'Ecole de la

---

tres du bon ton. Tel « salon » s'érige en tribunal supérieur où l'on juge en dernier ressort « dictant, comme l'a dit Madame de Genlis, tout ce qui est à dire et prescrivant tout ce qui est à faire. » Sur un mot, sur un usage un peu désuet, sur une absence de tel salon, sur une abstention à telle fête, on encourt le blâme dudit tribunal. L'originalité individuelle y est sévèrement condamnée, la servilité de l'imitation y est de rigueur. Et, la sensibilité mondaine étant sans limites, il n'y a pas de nuance imperceptible qu'on ne puisse inventer et ériger en règle stricte. Et cependant, c'est un grand mérite pour les hommes nés dans les hauts rangs de la société que de résister à cette influence déprimante, à cette atmosphère toujours fausse et toute de convention de la vie mondaine; car, malgré ses ridicules, elle s'impose à l'homme à qui la rattachent mille liens de parenté et d'atavisme, des souvenirs d'enfance, la crainte de la critique des amis, mille fois plus terrible que celle des adversaires ou des étrangers. »

(1) C. f. article sur **Henri de Boissieu**, par le Comte Henri d'Hennezel. **(Compte-rendu de l'Association amicale des Anciens Elèves de l'Ecole libre de N.-D. de Mongré** — Lyon — imp. J. Poncet, 1913, p. 27-29).

(2) Voir à la suite de notre étude, la liste des travaux imprimés de Henri de Boissieu.

(3) C. f. **L'œuvre d'un moine ouvrier** — 1908.

paix sociale : son plan était de soumettre les phénomènes sociaux aux procédés de l'analyse, de la comparaison et de la classification, de continuer sous sa forme la plus scientifique, l'étude méthodique des sociétés humaines, inaugurée par Frédéric Le Play, pour aboutir à des conclusions pratiques en vue de la réforme sociale. Ces conclusions ne devant pas en effet résulter de théories *a priori*, mais d'observations méthodiques, il organisait des enquêtes variées en vue d'établir progressivement la « Carte sociale du monde ». Henri de Boissieu lui donna son concours jusqu'en 1903.

Sa compétence, vite reconnue, lui assura, en 1902, l'entrée au *Correspondant*, où soit près des directeurs successifs, Léon Lavedan, Etienne Lamy, Edouard Trogan ; soit près des éminents collaborateurs, tels que l'abbé Klein et le marquis Costa de Beauregard, son oncle par alliance, il était sûr de trouver autant d'encouragement que de cordialité.

Un des groupements qui devait bientôt l'intéresser au plus haut point fut certainement la *Société Philomathique de Paris*, dont la noble devise est « Etude et Amitié », et qui s'occupe des Sciences mathématiques, physiques et naturelles. « La Société Philomathique a été formée à Paris, en 1788, par la réunion de plusieurs jeunes gens, amis des sciences ; leur premier but fut de se mettre au courant des connoissances nouvelles en ce genre, et de suivre leurs progrès, c'est encore aujourd'hui la principale occupation de ceux qui la composent... »

Ces mots sur lesquels s'ouvre le premier volume du *Bulletin des Sciences, par la Société Philomathique de Paris*, qui contient les publications de juillet 1791 à ventôse an 7, forment encore le programme de cette Société. Ils correspondaient trop exactement au genre d'esprit curieux et réfléchi de notre ami regretté, pour que les sociétaires en relation avec lui n'aient pas pensé à l'appeler parmi eux. Henri de Boissieu, présenté par M. Henri Hua, (1) y fut admis le 23 janvier 1904 en même temps que M. Joubin, professeur de malacologie au Muséum, un des principaux collaborateurs du prince de Monaco, à l'Institut Océanographique, fondé par S. A. S. à Paris. Son rôle à la *Philomathique* (section des sciences naturelles) a été restreint à la sympathie très prononcée qu'il avait pour cette Société, où des savants se rencontrent et se communiquent les résultats de

(1) M. Henri Hua, ancien président de la **Philomathique**, dont nous avons parlé précédemment à propos de botanique, est l'arrière-petit-fils du célèbre bugiste, le chirurgien Richerand (né à Belley en 1779 — mort à Paris en 1840).

leurs recherches personnelles en même temps qu'ils se tiennent au courant de l'état actuel des divers ordres de science, comme le désiraient les fondateurs, parmi lesquels on remarque le minéralogiste Alexandre Brongniart, et comme le firent d'illustres sociétaires, tels que Vauquelin, Chappe, Berthollet, Monge, Prony, Laplace, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, Georges Cuvier, Decandolle, etc...

La fréquentation d'un pareil centre intellectuel ne pouvait qu'élargir son horizon déjà si étendu... D'autres influences heureuses se firent encore sentir.

Si, de 1904 à 1906, il donne des études à *La Quinzaine*, revue sociale, littéraire, artistique et scientifique, dirigée par Georges Fonsegrive, il ne tarde pas à fixer son attention sur un autre organe, — auquel il devait dorénavant envoyer presque toute sa « copie », — organe d'une œuvre importante, dont une des grandes qualités est, comme il l'a proclamé un jour, « de savoir orienter les générosités qui se cherchent, qui sont en quête de bien à faire... » (1)

En effet, présenté en 1904 par Henri Joly, de l'Institut, à la *Société d'Economie Sociale*, qui applique à l'étude comparée des diverses constitutions sociales la méthode d'observation, dite des monographies des familles, Henri de Boissieu commença tout aussitôt une série de travaux dans la *Réforme Sociale*, bulletin de la Société d'Economie Sociale et des Unions de la Paix Sociale fondées par Frédéric Le Play, et fit des communications très goûtées à ses Congrès, se mêlant aussi aux échanges d'observations si animées des séances de travail. (2) Le Conseil de Direction, appréciant son collaborateur, lui demanda souvent les comptes-rendus des visites faites par les Congressistes à différentes Œuvre sociales et d'en faire la description ; et le Conseil d'administration l'admit dans son sein en décembre 1911.

Cette *Société d'Economie Sociale* et les *Unions de la Paix Sociale* tinrent à Paris, du 11 au 15 juin 1912, sous la présidence de M. Ernest Caron, ancien président du Conseil municipal de Paris, leur XXXI[e] Congrès annuel, consacré à l'étude du « rôle économique des Municipalités ». Henri de Boissieu comptait encore y prendre une part active : il nous en parlait dans sa dernière lettre !... Des coïncidences bien pénibles voulurent que le

(1) **Toast au banquet de clôture du Congrès d'Economie Sociale, le 6 juin 1907.**

(2) C. f. dans la **Réforme Sociale** les discussions des Congrès des 1[er] juin 1904; 12 mars 1906; 4-6 juin 1907; 13 avril, 19-21 mai 1908; 8 juin 1909; 10 juin 1910; 28-31 mai; 1[er] juin 1911, etc...

jour où s'ouvrait la session, l'on retrouvât ses restes au fond d'un précipice et que la date du samedi matin 15 juin, à laquelle il était inscrit sur le programme pour présenter, à la 6e réunion de travail, un rapport sur « La répartition proportionnelle scolaire », fut celle de ses obsèques !... (1)

M. le baron Angot des Rotours, président, loue en ces termes son ancien collègue :

« ..... Je doute qu'il ait nulle part été plus apprécié que dans notre Société d'Economie sociale... Il était entré dans nos rangs en 1904, et depuis lors que de fois nos discussions avaient profité de ses observations précises et judicieuses, que de fois notre revue lui avait dû des articles à la fois documentés et vivants! Et pourtant il ne nous donnait qu'une part de son inlassable activité... De ses publications de naturaliste, je n'aurais point ici à parler, si les habitudes d'observation minutieuse, patiente et méthodique qu'il avait contractées dans ces travaux ne se retrouvaient dans ses études sociales. Il pouvait dire, comme l'auteur de **La Méthode Sociale** : « J'ai appliqué à l'observation des sociétés humaines des règles analogues à celles qui avaient dressé mon esprit à l'étude des minéraux et des plantes. » ... Si l'on voulait recueillir et grouper les principaux travaux d'économie sociale de M. de Boissieu, on pourrait les ranger sous trois chefs. Sur la Belgique, qu'il était à même de bien connaître et dont il appréciait tant le caractère sagement progressiste, il a donné une série d'études pénétrantes... Les études à recueillir sur la région lyonnaise ne seraient pas moins nombreuses.. Enfin, notre regretté confrère s'occupait, avec une sympathie particulière, de la vie rurale. C'est là peut-être que se trouvent les pages qui révèlent le mieux toute la finesse de son esprit et toute la générosité de son cœur. Si, par exemple, il déplore, comme de juste, les inconvénients de l'absentéisme, il a soin d'observer que l'on peut garder, en s'absentant un peu, une sorte de présence morale, et qu'il peut y avoir une espèce d'absentéisme sur place, et qu'une résidence interrompue et active vaut mieux qu'une résidence continue et continuellement inactive. Il n'a aucun goût pour la congrégation des bras croisés, ni pour celle des saules pleureurs. Sans faire fi de la politique, il n'estime pas qu'un mandat électoral vaille la peine d'être acheté par trop d'intrigues et de concessions. Il fait voir qu'il y a d'autres manières de servir son pays en vrai gentilhomme et en chrétien. Cette leçon-là n'est-elle pas celle qu'a éloquemment donnée toute sa vie laborieuse et vaillante?... » (2)

Dans la *Revue populaire d'Economie Sociale*, fondée en 1902 pour la vulgarisation des sciences économiques et des Œuvres Sociales, Henri de Boissieu publia, le 5 mai 1904, un article sur « La grève des teinturiers et apprêteurs de Lyon ».

---

(1) La préparation de cette étude a été sans doute son dernier travail. C'est M. A. Souchon, professeur à la Faculté de droit de Paris et vice-président de la Société d'Economie sociale, qui, le 15 juin, fit, à sa place, le rapport annoncé.

(2) C. f. **Le Comte Henri de Boissieu**, article de M. le baron J. Angot des Rotours dans la **Réforme Sociale**, nos 37-38, 1er-16 juillet 1912, p. 84-86.

L'Institut catholique de Paris ayant fait appel à son talent pour les cours et conférences libres qui ont lieu chaque hiver, depuis 1894, dans son nouvel amphithéâtre, rue d'Assas 19, il alla, le 21 février 1906, traiter un sujet qui lui était cher : « Les devoirs sociaux du grand propriétaire rural. »

En province, Henri de Boissieu suivait avec non moins d'intérêt le mouvement économique et social.

La *Société d'Economie politique de Lyon*, fondée en 1866 par un groupe de Lyonnais éminents, parmi lesquels MM. Edouard Aynard, banquier, plus tard député du Rhône, membre de l'Institut; Jean Tisseur, secrétaire de la Chambre de Commerce; Valentin, conseiller à la Cour d'appel; Jules Dumond, directeur de la Caisse d'Epargne, etc... l'admet comme membre titulaire, le 12 décembre 1902, sur la présentation de M. Ennemond Morel, actuellement vice-président de la Chambre de Commerce, et de M. Louis Chardiny, avocat, actuellement conseiller général du Rhône. Dans ce milieu où sont traités les problèmes économiques et sociaux les plus passionnants, les questions vitales intéressant la France et l'humanité, il retient l'attention de ses collègues le 8 janvier 1904, par un rapport sur « Une pépinière d'émigration vers les villes », concernant le petit territoire qui s'étend sur la rive droite de l'Ain, environ du village de Poncin à celui de Loyes, dont il s'était précédemment occupé dans son étude sur « La région de la Basse-Bresse : Une vallée à métamorphoses sociales » : c'était d'ailleurs son pays.

Lorsque, en 1903, M. Paul Pic, professeur à la Faculté de droit, et M. Justin Godart, avocat, aujourd'hui député du Rhône, fondèrent l'*Office social de Lyon*, Henri de Boissieu s'empressa d'y adhérer. Cette Œuvre a pour but de grouper, en vue de l'étude des problèmes sociaux qui dominent la société contemporaine, toutes les personnes désireuses d'en aborder l'examen dans un esprit scientifique; d'organiser des séances périodiques consacrées à des discussions contradictoires sur des sujets choisis à l'avance; d'ouvrir des enquêtes d'ordre économique sur les industries de la région lyonnaise; de fournir des documents extraits des dossiers contenant les rapports, discussions et enquêtes, ou des indications techniques pour la fondation d'Œuvres sociales telles que coopératives, syndicats, institutions de prévoyance ou d'assistance; enfin de coopérer activement à l'Œuvre de l'éducation populaire tant par l'institution de cours et conférences dans ses locaux que par l'envoi de conférenciers aux organisations lyonnaises ou régionales adhérentes... S'il

n'eut pas l'occasion d'y faire des conférences, notre ami fit paraître du moins dans la publication de l'*Office* sur « Le Mouvement économique et social dans la région lyonnaise » et dans sa revue *Questions pratiques de Législation ouvrière et d'Economie sociale*, des études fort intéressantes et documentées, « où s'étaient affirmées avec la précision qui caractérisait ses recherches économiques comme ses travaux de botaniste, ses précieuses qualités d'enquêteur... Il avait le goût de l'enquête et il aimait traduire en une forme claire et souvent spirituelle, parfois même fort originale les impressions et les notes qu'il rapportait des visites ou des études auxquelles il se livrait... » (1)

Nous ne saurions oublier le concours éclairé qu'il apporta depuis 1905, à l'*Action populaire*, de Reims, en écrivant dans son « Guide Social », en publiant des articles fort appréciés dans l'*Association catholique*, et dans la grande revue catholique internationale *Le Mouvement Social* qui la continue, et en rédigeant le texte de quelques brochures dans sa belle et utile collection de tracts de propagande dont la liste s'allonge sans cesse, prouvant ainsi la multiplicité de ses informations. Nous citerons seulement la très intéressante étude sur le « Rôle social du grand propriétaire foncier », où se révèlent particulièrement son esprit documenté et son âme éprise d'apostolat social. Il lui a fallu, certainement, beaucoup de courage pour critiquer la manière dont quelques grands propriétaires ruraux exercent leur rôle social, beaucoup d'habileté pour froisser le moins possible certaines susceptibilités, enfin beaucoup de dévouement et d'expérience pour indiquer d'abord ce qu'il faut éviter : l'absentéisme, faute de celui qui ne réside pas sur ses grands domaines, et ce qu'il appelle « l'absentéisme sur place » :

Si la présence du propriétaire sur sa terre est en général suffisante, elle ne nous semble pas toujours, il s'en faut bien, suffisamment efficace. Nos terriens ne pratiquent-ils pas un peu trop volontiers ce que, faute d'un meilleur terme, nous appellerons l'**absentéisme sur place**, vivant sur leurs domaines, y faisant du bien, mais se résignant facilement, pour ce qui n'est pas charité de la bourse, au rôle triste et ingrat d'**exilés à l'intérieur**, vivant isolés d'un monde qui les ignore, les méconnaît et qu'ils ignorent, qu'ils méconnaissent aussi, s'enfermant dans les tours d'ivoire où l'on gémit à l'aise sur le malheur des temps...

Et pour indiquer ensuite ce qu'il faut faire :

Le rôle social de la classe riche à la campagne — cette campagne fût-elle la plus ingrate possible, celle où sévit, avec le plus d'intensité,

---

(1) C. f. **M. Henri de Boissieu**, par la Rédaction (Jean Vermorel, secrétaire général de l'**Office Social de Lyon**) — dans **Questions pratiques de Législation ouvrière...** n°s 7-8, juillet-août 1912, p. 236.

l'horreur du château, la **castellophobie** — n'est pas, nous osons l'affirmer hautement, devenu à peu près nul, comme on le répète souvent, pour se donner l'excuse de ne rien faire, de grossir la congrégation des **saules pleureurs** et des **bras croisés.** Au contraire, ce rôle est vaste, complexe, si vaste même et si complexe qu'un seul homme pourrait difficilement l'exercer dans sa plénitude, à moins qu'il ne fût presque un génie, doublé d'un travailleur acharné.

Seulement, étant donné le parti-pris assez peu bienveillant dont sont l'objet, dans une grande partie de la France, le châtelain, le bourgeois, même le simple « monsieur », étant donnée l'animosité sans cesse en éveil pour travestir systématiquement les actes du riche et dénigrer ses intentions, que ce châtelain, ce monsieur, se persuadent bien de ceci: pour eux, à l'heure actuelle, mieux vaut cent fois ne pas faire une chose que de la faire mal ou médiocrement. Plutôt que d'être agriculteur déplorable, ne soyez pas agriculteur du tout. Soyez, si c'est votre talent, je ne dirai pas maçon, mais architecte, homme d'œuvres, écrivain, orateur, économiste, etc... Mais, de toute façon, tâchez d'avoir une valeur, d'être une valeur et, autant que possible, une valeur utile à votre entourage. Si le rôle de châtelain social est difficile à exercer dans son intégrité, en revanche, chaque châtelain peut remplir un rôle social. Il suffit pour cela d'un peu d'intelligence, de beaucoup de bonne volonté et de pas mal de volonté.

En dehors des grandes revues, Henri de Boissieu ne dédaigna pas les journaux quotidiens ou hebdomadaires de la capitale ou des départements, comme *La Libre Parole*, *Le Peuple Français*, la *Croix de Paris*, le *Journal de l'Ain*, la *Liberté de l'Ain*, la *Croix de l'Ain*, le *Nouvelliste de Lyon*, la *Dépêche de Lyon*, l'*Express de Lyon*, etc... qui trouvaient trop rare la bonne aubaine d'avoir ses chroniques toujours si vivantes et si opportunes.

Nous ne pouvons examiner toutes ses publications si documentées et si variées : la nomenclature que nous en donnons, à la fin de cette biographie, atteste suffisamment l'étendue de ses observations et son infatigable labeur. Mentionnons : « La Région de la Basse-Bresse : une vallée à métamorphoses sociales. » (1899) ; — « Une pépinière d'émigration vers les villes » (1904) ; — « L'exode des Campagnards vers les villes dans le département de l'Ain » (1904) ; — « La Dombes, sa population, ses étangs » (1908), études consacrées aux environs de Varambon, qu'il connaissait mieux que personne.

Enfin, son activité incessante, son besoin de savoir l'incitèrent à étudier le passé, afin de mieux comprendre le présent, qu'il disséquait en quelque sorte dans ses monographies sociales, et de mieux augurer, si possible, de l'avenir de la Société.

Certes, il aimait ces réunions d'érudits qui n'ont d'autre but que d'étudier un petit coin de terre, de le rendre plus cher à ses

habitants en l'étudiant au point de vue physique comme au point de vue historique. Il s'écriait avec raison : « N'est-on pas d'autant plus attaché à son pays, d'autant moins enclin à le quitter, surtout définitivement, qu'on a plus de raisons de s'y sentir solidaire des générations disparues ?... » (1)

Dans son département, il eut à cœur de faire partie de la vieille *Société d'Emulation et d'Agriculture (Lettres, Sciences et Arts) de l'Ain*, qui, fondée en 1755, réorganisée en 1783, est une des doyennes de France. Présenté par l'érudit abbé Frédéric Marchand, ancien curé de Varambon, retiré à Bourg, et par M. Félix Sommier, professeur au Lycée Lalande, secrétaire de la Société, il y fut admis le 4 décembre 1901. Il assista très rarement aux réunions, tant à cause de leur heure tardive que de l'éloignement de sa résidence. En juillet 1911, il prit part, avec ses collègues, à l'excursion annuelle (toujours dirigée sur un point pittoresque de l'Ain), sur le plateau de Retord, où il récolta de nombreuses plantes pour ses études botaniques.

Il s'intéressait vivement aussi — comme membre honoraire — aux travaux de la docte *Société Gorini* qui, fondée en 1903, et placée sous le patronage du modeste petit curé bressan si célèbre par son érudition, (2) s'occupe spécialement de l'histoire ecclésiastique et de l'archéologie religieuse du diocèse de Belley.

En 1908, il adhère et adresse des souhaits de bienvenue à la nouvelle société, *Le Bugey*, qui venait de se fonder à Belley pour réunir tous ceux qui s'occupent des études locales, historiques, scientifiques et littéraires relatives au pays formé par l'ancienne province du Bugey — c'est-à-dire les arrondissements actuels de Belley et de Nantua, et le Petit Bugey en Savoie. Comme il aimait à le répéter, à cette occasion : « Le domaine des sciences est tellement vaste à défricher, que l'on éprouve de la joie à voir s'augmenter toujours le nombre des travailleurs. » (3)

Toutefois, il réservait ses préférences à la *Société des Sciences naturelles et d'Archéologie de l'Ain*, dont il encourageait les

---

(1) C. f. **La Petite Histoire** — 1911.

(2) L'abbé Jean-Marie-Sauveur **Gorini**, né et mort à Bourg-en-Bresse (30 nov. 1803 — 25 oct. 1859), publia plusieurs ouvrages de critique historique très renommés. Sa **Défense de l'Eglise contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Aug. et Am. Thierry, Michelet, Ampère, Quinet, Fauriel, Aimé Martin**, etc., (1853), lui valut l'estime de ses adversaires.

(3) C. *f.* **Bull. de la Soc. des Sc. nat. et d'Archéol. de l'Ain.** — Séance du 10 décembre 1908.

efforts depuis sa création, c'est-à-dire depuis 1893 et qu'il présidait depuis 1904, comme il l'a été expliqué à propos de ses travaux botaniques. Rappelons seulement, en passant, que son *Bulletin* publia aussi de lui plusieurs articles historiques et que, durant les séances, il exposait, en des causeries charmantes, la situation scientifique et économique, du trimestre écoulé.

Ajoutons qu'il fut aussi membre du Bureau du *Comité des Sites et Monuments pittoresques de l'Ain*, constitué en 1906 par le *Touring-Club de France* pour établir l'inventaire des beautés naturelles et artistiques du département, de les défendre et de les mettre en valeur.

Dans la région, membre titulaire, depuis 1904, de la *Société Littéraire, historique et archéologique de Lyon* — dont son ancien camarade de Faculté, M. Joseph Buche, professeur agrégé au Lycée Ampère, est président (1) — il assista souvent à ses réunions et fit d'intéressantes communications sur les Œuvres hospitalières de cette ville, en vue d'écrire une « Histoire de l'Aumône générale ou Charité de Lyon ». Les principaux chapitres de cette étude magistrale ont heureusement paru dans le « Bulletin » de cette Société, dans celui de la *Société des Sciences naturelles et d'Archéologie de l'Ain*, dans le *Correspondant*, et dans la *Revue d'histoire de Lyon*, que dirige M. Sébastien Charléty, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

Les hospices de Lyon sont de haut lignage, et, comme il convient à des personnes morales, leurs armes sont des armes parlantes: écartelé, au un et au quatre: *de Lyon*; au deux, *d'azur à la* « Mère de Pitié » *d'argent*; au trois, *d'or, à la charité au naturel*, l'écu timbré d'une couronne de baron. Cette couronne de baron lui rappelait l'épisode gracieux et typique suivant qui relie la grande Œuvre de l'Aumône générale à notre Dombes:

En 1656, mourait un enfant du peuple, parvenu par son intelligence et son énergie aux plus grands honneurs, un « brûleur d'étapes », comme l'ancien régime en connut plus qu'on ne le croit. Jacques Moyron, fils d'un pauvre fripier, avait, par un passionnant labeur, conquis de nombreux grades, était devenu avocat, recteur de l'Aumône générale, noble, baron de Saint-Trivier-en-Dombes ou sur-Moignans. Par son testament, Moyron légua tous ses biens, y compris sa baronnie, à l'Hospice de la Charité. Les orphelins et les pauvres étaient en somme les vrais héritiers de Moyron, le Docteur de l'Hospice n'ayant que la gestion de son héritage. Et c'était chose touchante de voir, à Saint-Trivier, dans les grandes cérémonies religieuses, un pupille de l'Aumône occuper la place

(1) Voir plus loin, au chapitre des obsèques, le discours prononcé par M. Joseph Buche, au nom de cette Société.

d'honneur, un enfant élevé par charité, être, pour quelques heures, « haut et puissant seigneur, baron de Saint-Trivier. »

La terre de Saint-Trivier fut, au XVIII[e] siècle, aliénée par la Charité et achetée par les barons de Saint-Trivier actuels, de la famille de Tavernost. Mais l'Aumône générale, et, après la Révolution, les Hospices de Lyon réunis, n'en continuèrent pas moins, par souvenir, à timbrer leurs armoiries de la couronne de baron. (1)

Il avait bien encore été reçu, le 5 mars 1903, à l'*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie*, mais, nous l'avons expliqué précédemment, des circonstances douloureuses ne lui permirent pas de lui accorder une collaboration active, tout en lui restant cordialement attaché.

---

(1) C. f. **Les Origines de l'Aumône générale ou Charité de Lyon** — 1908. — C'est le 26 mars 1778 que fut prêté le serment de fidélité de la terre et baronnie de Saint-Trivier, par François-Elisabeth Bellet de Tavernost, chevalier, ancien avocat général au Parlement de Dombes, tant en son nom que comme mari et maître des droits de dame Marie-Judith-Henriette Duplessis de la Brosse. C. f. Jules Baux: **Nobiliaire... Bresse et Dombes.** Bourg-en-Bresse. 1862. p. 243.

L'HOMME D'ACTION

Notre étude serait certes fort incomplète, si nous ne parlions pas du rôle social et religieux de Henri de Boissieu, celui qui sûrement lui était le plus à cœur et qu'il considérait comme le plus impérieux.

I. — ACTION SOCIALE

Ses articles où se révèlent un esprit documenté et une âme éprise d'apostolat suffisent à prouver, comme on l'a très bien dit, qu'il fut un « gentilhomme social ». (1) Ses collaborateurs ajoutent avec juste raison que sa vie, courte mais utile, a réalisé le modèle qu'il rêvait en écrivant son tract sur « Le rôle social d'un grand propriétaire foncier ». Il fut d'abord un homme d'étude, un observateur qui ne se lassa pas d'appeler l'attention de ses contemporains sur les conditions de son temps et les grands mouvements sociaux. Il était à toutes les réunions où il savait que les graves problèmes qui l'occupaient seraient traités gravement, écoutant beaucoup, intervenant avec mesure, mais autorité. Il était ensuite homme d'action dans tous les domaines, mettant sa situation indépendante et sa belle fortune au service de ses concitoyens. Et ses peines multiples devenaient bientôt des plaisirs. Comme il le disait volontiers : « Je m'occupe de pas mal d'œuvres diverses ; c'est le charme de mon existence... » (2)

Tout d'abord, par la parole ou par la plume, Henri de Boissieu ne se lassait pas d'inviter ses auditeurs ou lecteurs à s'intéresser à la classe laborieuse. « L'on a beau être rattaché au passé par sa naissance, ce n'est pas une raison, suivant une expression du regretté marquis Costa de Beauregard pour *tout voir en ogives!...* » disait-il en recommandant « de s'ouvrir largement à tout ce qui monte, non seulement à ce qui monte plus ou moins bien par des coups de bourse heureux, mais ce qui monte normalement par l'intelligence, l'étude, le mérite. » (3) Aussi combattait-il les préjugés, dans des phrases lapidaires comme celle-ci : « Le préjugé, a-t-on dit, est souvent une raison

(1) C. f. **Un gentilhomme social,** notice signée G. D. - J. Z. (G. Desbuquois, Joseph Zamanski) dans **Le Mouvement social.** Tome 74, juillet-décembre 1912, p. 641.

(2) Lettre à M. Marius Gonin, secrétaire général des « Semaines Sociales », 13 octobre 1911.

(3) C. f. **Le Comité d'initiative rurale,** 1910.

qui s'ignore; c'est souvent aussi, à mon sens, une vérité d'antan qui a cessé d'être vraie. » (1)

Et s'il s'intéressait à la formation de l'élite dans les milieux ouvriers, il se préoccupait aussi de la formation de l'élite sociale dans les milieux aisés. Il écrivait :

Si nous manquons d'apôtres sociaux parmi les travailleurs manuels, en trouvons-nous davantage, du moins en trouvons-nous suffisamment, parmi les privilégiés de la naissance et de la fortune? Cependant, elle s'impose plus que jamais aujourd'hui, avec l'importance croissante qu'acquièrent les questions sociales, avec la prédominance même qu'elles prennent sur les questions de politique pure, la formation de patrons sociaux, comme aussi celle de châtelains sociaux, au plein sens du mot, capables d'aller au peuple avec la bourse sans doute, mais surtout avec l'intelligence, le cœur, la compréhension nette des besoins de leur époque...

Il n'estimait certes pas « ces découragés par principe, ces *laudatores temporis acti*, qui, en face des difficultés réelles de l'heure présente, se contentent de psalmodier, sur tous les tons, l'office des morts, et invoquent lamentablement un sauveur qui s'obstine à ne jamais paraître, » ni « cette catégorie trop nombreuse de naïfs ou de transfuges honteux qui s'imaginent, de plus ou moins bonne foi, que le meilleur moyen d'arrêter un mouvement, c'est d'abord de galoper pour en atteindre la tête, que l'indéniable poussée démocratique oblige ceux qui veulent aller au peuple, et appartiennent, par leur origine, au monde de la tradition, à faire litière de leurs traditions les plus respectables » mais sa sympathie allait à ceux qui sont de « vrais amis du peuple, non des novateurs ni des révolutionnaires, mais des traditionnalistes, seulement des traditionnalistes éclairés, comprenant les besoins de l'époque présente, désireux de faire refleurir au vingtième siècle les traditions et les vertus d'antan. » (2)

Henri Bazire, qui le connaissait bien, a pu dire de lui dans un superbe article :

Celui-là était vraiment le type du gentilhomme social, aimant son pays, comprenant son temps, et puisant dans une foi profonde un dévouement que rien ne pouvait lasser. Il comprenait l'espèce de défiance qu'éprouve à notre époque l'homme du peuple pour le châtelain. Il l'excusait et s'ingéniait à la désarmer à force de patience, de désintéressement et de respect. Oui, de respect. Nul comme lui n'avait le respect de l'âme populaire. Il l'avait beaucoup étudiée sur place,

---

(1) C. f. **La valeur professionnelle,** 1909.

(2) C. f. **Le Comité d'Initiative rurale,** article de Henri de Boissieu (**Le Correspondant,** 25 juillet 1911, p. 371-376.)

dans ce château de Varambon, à propos duquel on pourrait rééditer le mot charmant d'un paysan ardéchois à M. de Gailhard-Bancel: « Votre château, c'est notre étoile!... » puis au cours de travaux qui avaient fait de lui un sociologue et un savant. (1)

Ami des humbles, des ouvriers des villes comme des ouvriers des champs, Henri de Boissieu, voulant mettre en pratique les théories qu'il répandait, allait à eux.

C'est ainsi qu'il entra au *Syndicat agricole de Bourg.*

La loi du 21 mars 1884 ayant donné aux agriculteurs le droit de se syndiquer pour la défense de leurs intérêts professionnels, des hommes d'initiative, dans le but d'enrayer la dépopulation des campagnes et de remédier à la crise terrible qui sévissait alors sur l'agriculture française, apprirent à en bénéficier aux propriétaires et ouvriers ruraux, etc... dont l'isolement avait fait, jusqu'alors, leur faiblesse. Le résultat fut partout immédiat et brillant.

Le *Syndicat Agricole de Bourg* fut fondé, en mars 1889, sur l'initiative de M. Auguste Grant de Vaux, propriétaire, maire de Viriat, et de M. Denis-Joseph Girod, ancien instituteur.

La première liste de ses membres comprenait une quarantaine de noms. Il y eut bientôt 5.000 adhérents!...

C'est en janvier 1893 que M. Amédée de Boissieu demanda son admission.

Suivant l'exemple de son père, Henri de Boissieu s'y fit inscrire en septembre 1899 et, comme dans les nombreuses sociétés dont il faisait partie, il sut, par sa compétence et son dévouement, mériter la sympathie de tous les syndiqués.

Depuis le 13 septembre 1899, il était du Bureau, en qualité de vice-président. (2) Fréquemment, il assista aux réunions et aux concours, à Bourg ainsi que dans les villages environnants, félicitant, encourageant les travailleurs de la glèbe qu'il aimait: il allait parfois prononcer quelques mots d'adieu bien sincères sur la tombe de ces braves « maîtres-laboureurs » qui se font rares, « à cette heure où la ville *tentaculaire* enlève tant de bras aux champs où beaucoup de fils de la terre semblent, hélas, disposés à écouter le clairon retentissant des cités plutôt que le chant harmonieux de l'alouette campagnarde. » (3) Lors des grandes As-

(1) C. f. **La famille terrienne**, article de Henri Bazire (**La Libre Parole**, 3 juillet 1912).

(2) M. Louis Richard, maire de Jasseron, a succédé à Henri de Boissieu comme vice-président du Syndicat.

(3) C. f. **Discours prononcé sur la tombe de M. Ambroise Goyet, à Péronnas (Ain), le 29 juin 1905.**

semblées annuelles, il présentait des rapports instructifs et improvisait de fort beaux discours sur cette campagne qui l'intéressait tant. Voici, comme exemple, la fin d'une de ses vibrantes allocutions :

« ... Un beau livre, Messieurs, a été écrit sur un triste sujet : **La terre qui meurt.** De quoi se meurt-elle notre belle terre de France? Est-ce faute d'intelligence, faute de science?... Aucun siècle, plus que le nôtre ne développa l'intelligence, aucun ne fit des découvertes plus merveilleuses, aucun ne sut mieux mettre la science au service de la faiblesse. Est-ce faute de bras, faute d'argent?... Il y aurait de tristes choses à dire sur la dépopulation des campagnes, il y aurait beaucoup à faire pour le développement du crédit agricole. Mais, Messieurs, voyez-vous, si la terre se meurt, c'est surtout faute d'amour, d'amour pour la terre, d'amour entre terriens... Je bois à cet amour rédempteur, à l'union des classes, des cœurs et des forces agricoles, aux artisans de cette union, en particulier aux artisans bressans..... A la devise haineuse qui fut trop souvent le cri de guerre du siècle finissant, **la lutte pour la vie**, opposons notre devise noble et féconde, **l'union pour la vie...** » (1)

M. Pierre de Monicault, ingénieur-agronome, président du Syndicat depuis 1907, appréciait grandement son éminent collaborateur. Retenu à Paris le jour de ses obsèques, (2) il lui consacra, dans le *Bulletin*, une notice nécrologique si exacte, que nous n'hésitons pas à la reproduire :

Le Syndicat vient de faire une perte peut-être irréparable en la personne de M. de Boissieu.

Un de ces accidents à la réalité desquels on a peine à croire tellement ils sont imprévus et dramatiques l'a pris en plein travail, en pleine activité et au moment où la maturité allait lui permettre d'utiliser au maximum les belles qualités de son intelligence.

Les nombreux discours qui ont été dits sur sa tombe ont à peu près tout dit sur ses œuvres scientifiques, et M. de Chiffreville en quelques mots éloquents a évoqué sa passion pour les œuvres rurales. Nous ne répéterons pas ici ce qui a été dit, mais nous considérons comme un devoir de rappeler comment s'alliaient en lui le caractère scientifique et le caractère pratique, et d'apprendre à le connaître à ceux de nos membres qui n'avaient pas eu encore l'occasion de l'approcher.

M. de Boissieu était un savant, dans toute l'acception du terme. Quel que fût le sujet offert à l'activité de son cerveau, l'éducation et l'habitude le lui faisaient toujours envisager méthodiquement, s'entourant de toutes les garanties que l'expérience lui suggérait pour éviter les erreurs; mais l'attention qu'exige un pareil travail, lui avait fait prendre l'habitude de se concentrer très rapidement sur l'idée qui venait de le frapper, et les contingences extérieures devenaient pour lui

(1) C. f. **Toast au banquet de l'Assemblée générale du Syndicat agricole de Bourg, le 24 octobre 1900.**

(2) C'est M. de Chiffreville, second vice-président, qui prit la parole au cimetière, au nom du Syndicat. Voir son discours au chapitre des obsèques.

sans importance. Cette habitude qu'ont les vrais savants de vivre avec l'idée plus qu'avec la matière leur évite la vue trop fréquente des petites bassesses au milieu desquelles nous vivons, et, comme tant de ses illustres prédécesseurs, l'expérience de la vie ainsi tempérée n'avait altéré chez M. de Boissieu ni sa très grande bonté, ni sa gaieté, si franche, si naturelle, qu'elle n'était pas un des moindres attraits qu'il exerçait sur ceux qui l'approchaient.

Mais, plus que la plupart des savants, il était destiné à rendre des services immédiats à son pays. Si ses ancêtres lui avaient légué une vive imagination, un tempérament artistique très développé, d'autres atavismes faisaient germer en lui le besoin de traduire pratiquement pour la réalisation les nobles aspirations qui l'enthousiasmaient. Joignant à cela un très remarquable talent de parole, M. de Boissieu avait toutes les qualités voulues pour être un excellent propagandiste d'idées.

Sa très grande puissance de travail lui permettait de mener de front ses études scientifiques et la lecture de tout ce qui paraissait sur les questions sociales. Le tempérament imaginatif auquel je faisais allusion lui avait fait voir d'abord dans ces études le côté idéaliste, le rêve poursuivi avant lui par tant d'esprits généreux, et il s'était pris de passion pour ces idées qui donnaient une satisfaction immédiate à son désir de se dévouer pour le bonheur du pays. Mais, en contrôlant les expériences faites dans cette voie, son bon sens lui avait fait plus tard comprendre l'impossibilité de réaliser immédiatement les solutions les plus désirables en théorie. Plus récemment encore, son mariage avec Mlle d'Ursel lui avait permis de vivre la vie de nos voisins les Belges qui, comme tout petit peuple, avaient pu appliquer déjà des théories encore discutées chez nous, et la constatation des résultats faite sur place, avait considérablement augmenté son expérience de ces questions.

Il n'était pas une œuvre ayant une action sur l'évolution des idées sociales à laquelle il ne coopérât et, chose rare, ce n'était ni par dilettantisme, ni par ambition de briller, ni par désir d'ajouter une idée plus hardie. Le travail considérable et efficace qu'il donnait avait toujours pour but de faciliter la mise en pratique des idées contrôlées par l'expérience et reconnues réalisables. C'est ainsi qu'à côté des travaux qu'il effectuait pour la Société d'Économie Sociale de Paris, nous avons bénéficié de son concours dévoué pour la divulgation de l'enseignement ménager rural, pour le perfectionnement de nos syndicats agricoles, pour l'éducation de l'élite agricole et son relèvement, pour l'évolution de nos sociétés de secours mutuels en vue d'élargir leur champ d'action, pour tant d'œuvres rurales enfin, dont il comprenait l'urgence.

Et c'est au moment où son autorité commençait à s'imposer, où son expérience acquise lui permettait de ne conseiller qu'à bon escient qu'il nous est enlevé par une douloureuse catastrophe!

Je le répète, je ne sais pas s'il ne faut pas considérer sa disparition comme irréparable. Il faut que tous nos syndiqués, que tous nos compatriotes comprennent bien ce qu'ils ont perdu en le perdant. Ils ont perdu un des hommes dont l'influence pouvait être la plus efficace pour l'heureux adoucissement de l'évolution actuelle; mais tous, quels que nous soyons, nous pleurons encore plus l'homme d'une bonté exquise et aimable, le véritable ami qu'il était pour nous. (1)

(1) c. f. **Bulletin du Syndicat agricole de Bourg**, juillet 1912, p. 98, 99.

D'autre part, Henri de Boissieu assistait presque régulièrement, à Lyon, aux Assemblées générales annuelles de l'*Union du Sud-Est des Syndicats agricoles* qui s'étend sur dix départements dans la vallée du Rhône, le Dauphiné et la Savoie.

A Paris, il représentait le Syndicat de Bourg aux importantes réunions de l'*Union centrale des Syndicats des Agriculteurs de France* (8, rue d'Athènes).

Délégué par M. Delalande, président de cette *Union centrale*, à l'Assemblée générale des *Unions des Associations agricoles et viticoles de la Haute-Saône*, qui se tint à Gray, le 28 avril 1912, Henri de Boissieu prononça, le matin, un fort beau discours, en remettant les médailles et diplômes qu'il avait apportés de la capitale. S'étendant sur le développement et le but des syndicats, il disait : « Le syndicat bien compris, et tel que nous l'entendons, ne doit pas être une simple « boutique d'engrais » mais il doit être une mine de sentiments communs et de solidarité. » Au banquet, s'efforçant, dans son toast, de montrer les dangers de l'abandon de la campagne, il disait aux jeunes : « N'allez pas à Paris, il en sort trop souvent avec de beaux lingots, beaucoup de scories et encore plus de déchets. » Ses derniers mots furent : « A l'année prochaine, mes amis, si Dieu le permet !... » M. le comte Henry de Menthon, président de l'Assemblée, exprima son désir de le voir revenir souvent encourager de son éloquence et soutenir de ses conseils les efforts des congressistes : moins d'un mois après, il avait cessé de vivre !... (1)

Ajoutons qu'il prit part à la création de la société *Le Bresse-Club* qui a pour but de propager, de perfectionner et d'encourager l'élevage de volailles de Bresse, d'obtenir une meilleure classification des diverses variétés dans les concours et expositions. A la première réunion tenue à Bourg, le 19 octobre 1904, dans une des salles du Syndicat agricole, pour approuver les statuts et fixer le standard définitif de la race, il fut nommé commissaire dans le Bureau, présidé alors par M. Joseph Donat et actuellement par M. le comte Gandelet. (2)

Il ne restait indifférent à aucune œuvre nouvelle utile. C'est ainsi qu'il salua avec plaisir la création des Semaines Sociales, aujourd'hui si appréciées.

---

(1) C. f. **La Haute-Saône agricole et sociale.** Mai 1912 : compte-rendu de cette Assemblée générale ; août 1912 : article nécrologique, par F. Louvot, secrétaire général.

(2) Cette Société organisa à la Grenette de Bourg, les 28, 29 et 30 novembre 1913, une exposition internationale d'aviculture qui obtint un succès complet.

Les *Semaines Sociales,* fondées à Lyon en 1904 par la « Chronique sociale de France », ont pris rapidement une grande extension en France et même à l'étranger où elles ont procréé des filiales. (1) C'est la forme d'une Université temporaire, ambulante, qui, chaque année, dans une ville différente, donne à ses auditeurs un enseignement théorique et pratique, orienté vers l'action et embrassant l'étude des problèmes sociaux du jour. Suivant une méthode nette et précise, les professeurs, animés du véritable esprit scientifique, abordent loyalement, mais sans prétendre donner des formules définitives, les questions brûlantes d'actualité, et s'ils n'ont pu y donner une solution toute faite, ils ont éclairé l'opinion, éveillé les consciences, en appelant l'attention sur la gravité des intérêts et l'importance des principes engagés dans le débat. Les cours — à l'exception de quelques-uns très spéciaux — sont, d'ordinaire, consacrés à étudier les différents côtés d'une question générale unique, les principes qui le régissent et les applications qu'il faut en faire.

Dès l'origine, Henri de Boissieu fut du petit groupement qui avait accepté de patronner la jeune institution. Dans ses articles, il constate le grand progrès que marque chacune de ces manifestations, où plus d'un millier d'élèves, laborieux et joyeux, de toutes conditions, de toutes provenances, accourent « s'instruire afin d'instruire. » (2)

Et lorsque, répondant au désir des groupes d'études ruraux, le dévoué secrétaire général de la « Chronique sociale de France » et des « Semaines Sociales », M. Marius Gonin, organisa du 3 au 10 décembre 1911, à Lyon, la première session des *Cours sociaux agricoles,* pour la région lyonnaise, Henri de Boissieu non seulement s'y fit inscrire en qualité de vice-président du « Syndicat agricole de Bourg » et de délégué du « Comité d'Initiative- rurale », mais il y participa aussi comme « semainier » et même comme professeur. Le dimanche 3 décembre, il fit un cours sur *Les causes morales et sociales de la question sociale agricole,* et le jeudi 7 décembre, une causerie sur *L'organisation agricole en Belgique*. On retrouve ses impressions enthousiastes dans les lignes suivantes:

...N'était-ce pas entreprise hardie que de prétendre arracher pen-

(1) En France: Lyon (1904), Orléans (1905), Dijon (1906), Amiens (1907), Marseille (1908), Bordeaux (1909), Rouen (1910), Saint-Etienne (1911), Limoges (1912), Versailles (1913), Besançon (1914), etc... — A l'Etranger, dès 1905: Hollande, Espagne, Italie, Belgique, Suisse, Pologne, Autriche, Mexique, etc... etc.

(2) c. f. **La Semaine Sociale de Dijon,** 1906.

dant dix jours au labeur des champs, et aux multiples occupations de la vie rurale, toute une élite de jeunes gens, voire d'hommes mûrs, et de les amener à suivre, en élèves dociles, des cours et conférences d'un caractère souvent assez ardu?... Il est vrai que le but de la Semaine Sociale agricole était bien de ceux qui provoquent les générosités et soutiennent les ardeurs. Il s'agissait de parfaire l'œuvre commencée par les cercles d'études, d'achever de préparer l'élite des groupes ruraux catholiques à l'apostolat social... L'entreprise réussit au delà des espérances..... Cent cinquante auditeurs de la seule région de Lyon suivirent docilement, la plume à la main, l'enseignement donné dans une très modeste salle de la Montée des Carmes. L'organisation de ce petit institut social agricole comportait deux catégories d'élèves, les auditeurs internes et les auditeurs libres. Les uns et les autres donnaient le plus bel exemple. Ils ne reculèrent pour s'instruire, ni devant la perte de temps, ni devant la dépense, ni devant l'effort moral et même physique... M. Gonin avait eu la main très heureuse pour le choix du corps professoral. Il s'était montré fort éclectique pour les diverses écoles sociales, mais s'était adressé uniquement à des praticiens, dirigeants de grands syndicats agricoles ou d'unions de syndicats, présidents d'œuvres rurales économiques ou sociales...

On aborda d'abord des sujets théoriques: la question sociale agricole, sa nature, son caractère, ses causes économiques, sociales et morales. Puis vinrent les sujets pratiques: organisation professionnelle normale de l'agriculture, syndicat, assurances-maladies, accidents, loi des retraites, assurances-incendies, mutuelles-bétails, caisses de crédit, coopératives. On termina par les sujets moraux: la famille et le foyer agricole, la conservation du foyer par le bien de famille, les groupes d'études rurales, la joie rurale, etc... Les cours étaient entrecoupés de visites sociales... Les auditeurs des cours voyaient, pendant ces visites, la mise en pratique des leçons qu'ils avaient reçues, et les deux enseignements, théorique et pratique, se combinaient pour leur plus grand profit... La Semaine Sociale agricole est une excitatrice d'idées, une éveilleuse et une formatrice de dévouements, une excellente école de **préapprentissage** pour les directeurs d'œuvres spéciales... Je voudrais voir les gémisseurs par principe, ceux qui désespèrent de l'avenir de notre pays, assister à quelques-uns des cours de la future semaine... Ils pourraient constater ce que donne la jeunesse rurale quand on sait la prendre... Ils verraient combien, derrière les blouses bleues, battent de cœurs forts, hardis et généreux. Mon département de l'Ain avait envoyé plus de vingt semainiers, et j'en étais tout réconforté... (1)

L'*Union des Sociétés de Secours Mutuels de l'Ain* (Sociétés libres et approuvées), n° 562, fut constituée le 5 mai 1901.

Henri de Boissieu y entra en 1903, et en 1904, quand fut lancé l'idée de créer des membres honoraires, il réclama, peut-être avant tout autre, son inscription. Il n'appartenait pas au Bureau, mais il suivait très régulièrement et très assidûment les Congrès annuels d'été et les réunions d'hiver.

(1) C. f. **Après les Cours Sociaux agricoles de Lyon.** 1912.

Rendant compte du Congrès qui eut lieu à Meximieux, le 7 décembre 1902, il exprime nettement ses propres sentiments :

... Toutes les classes de la société, tous les partis politiques, et, ce qui est mieux encore, tous les sexes étaient représentés sur l'estrade et dans la salle. Les mutualistes de l'Ain, qui semblent à l'avant-garde du mouvement, ont compris quelle erreur ils commettraient en écartant de la mutualité le sexe serviable et sociable par excellence: la femme... La discussion, bien que portant parfois sur des sujets brûlants, ne s'est jamais abaissée jusqu'aux querelles de personnes, et s'est souvent élevée à la hauteur d'un véritable débat d'idées... La liberté fut en effet l'âme de la réunion. L'air que l'on respirait n'était pas étouffé, pas du tout celui d'une petite paroisse. On se serait plutôt cru dans une petite académie, une de ces assemblées où toute opinion a le droit de se faire entendre pourvu qu'elle ait à son service la conviction, la compétence, le libéralisme et le talent. Des journées comme celle de Meximieux sont une trève nécessaire au milieu de nos luttes ardentes. Elles permettent, après avoir échangé des poignées de main entre amis, de serrer la main à des adversaires politiques, avec lesquels, demain, on croisera galamment le fer. Au surplus, la journée de Meximieux nous semble avoir une portée plus haute que celle d'une simple trève de la mutualité. La mutualité, aujourd'hui, ce n'est pas seulement un terrain de **conciliation**, c'est encore et surtout un terrain **d'action.**

Le siècle qui vient de finir, grand sous tant de rapports, a été troublé par bien des querelles, assombri par bien des misères. Or, si l'on regarde d'un peu près ces querelles et ces misères, on contate que la plupart venaient de l'état d'émiettement où le XVIII[e] siècle avait laissé le monde du travail, émiettement qui fut une réaction trop violente contre le régime des corporations, émiettement contre lequel la poussée socialiste constitue à son tour une réaction brutale mais presque fatale. Grâce à Dieu, depuis plus de quarante ans, une autre réaction s'opère. Des esprits judicieux et pondérés ont compris qu'entre la vieille doctrine de certains économistes réduisant le monde des travailleurs en une sorte de poussière amorphe et la doctrine collectiviste transformant tous les indivi dus en fonctionnaires, et l'Etat en un patron aussi exigeant que maladroit, il y avait place pour une doctrine intermédiaire, le **mutualisme,** la coopération de toutes les fortunes, de toutes les intelligences, de toutes les bonnes volontés. Sur ce terrain, les différents partis politiques, les diverses classes de la société peuvent et doivent se tendre la main. La mutualité française possède pour le moment 450 millions; c'est une force. Que ce chiffre soit bientôt multiplié par 10, par 20, par 100, et le péril collectiviste devient un vain mot... Les catholiques, dont nous sommes, peuvent fièrement revendiquer place aux travaux et aux fêtes de la mutualité. Ne sont-ils pas les disciples de Celui qui donna à ses apôtres comme grand commandement ce précepte sublime: aimez-vous les uns les autres?... C'est pourquoi la mutualité aura toujours en nous un partisan convaincu et, s'il le faut, militant. (1)

A l'Assemblée générale d'hiver du 3 décembre 1911, tenue à Bourg-en-Bresse, à l'Institution Carriat, sous la présidence de

(1) c. f. **Bulletin du Syndicat agricole de Bourg**, janvier 1903.

M. Louis Villard, président de l'*Union*, il fit un rapport sur *Les Pensions de vieillesse en Belgique.*

M. Louis Parant, secrétaire général de l'*Union*, nous a adressé les aimables lignes suivantes : (1)

M. de Boissieu a été un des ouvriers de la première heure. C'est à moi qu'il s'était adressé. Il jouissait, auprès des Mutualistes, d'une grande et très légitime popularité. Nous étions heureux tous de voir une personnalité aussi considérable, un économiste de talent, s'asseoir, en camarade, au milieu de nous, et prendre part à nos discussions. A Bourg, le 3 décembre 1911, il a lu un magnifique rapport. J'ai éprouvé une très grande joie, lorsque la salle entière — sans distinction aucune — a acclamé le brillant conférencier qu'elle venait d'entendre... Vous ne sauriez trop honorer cet homme de cœur et de dévoûment. Il aimait ardemment son pays, et pour le bien servir, il ne ménageait ni son temps, ni ses peines. Sa mort même est là pour le prouver...

Henri de Boissieu prenait aussi une part active à certains mouvements d'opinion. Il fut d'abord membre d'un *Comité de défense sociale*, créé à Bourg vers 1900, qui dura peu de temps, car Jacques Piou, fondant en 1902 l'*Action libérale populaire*, réunit tous les groupements locaux pour défendre par tous les moyens libéraux et en particulier par la propagande électorale, les libertés publiques, pour favoriser les réformes législatives, enfin pour créer ou développer les œuvres et les institutions sociales propres à améliorer le sort des travailleurs. Placé résolument sur le terrain constitutionnel, il adhéra de suite à ce parti, fut élu vice-président du Comité de l'arrondissement de Bourg et fut renommé chaque année. Les séances d'études, les meetings reçurent l'appoint précieux de son talent et de son dévouement. Voici en quels termes le président de son Comité, Edouard Bourgoin, apprécia sa collaboration, au lendemain de sa mort :

Avec Henri de Boissieu, c'est plus qu'une belle et noble figure, c'est un caractère qui disparaît... Pour lui, la vie c'était le devoir et, dans sa sphère, le devoir, il l'a toujours et partout pratiqué et rempli consciencieusement, sans effort et avec une inaltérable bonne humeur... La politique aussi l'attirait, non pas la triste et mesquine politique qui se rabaisse à la recherche des mandats, mais celle qui se préoccupe des grands intérêts généraux du pays, qui se passionne pour toutes les grandes idées. C'est ainsi qu'il était venu à l'**Action Libérale Populaire**, avec autant de conviction raisonnée que d'enthousiasme, et, dans nos rangs, où sa mort laisse un vide impossible à combler, il a voulu être un soldat fidèle, alors que notre comité avait fait de lui un chef qu'il aurait été heureux de voir à sa tête. Trois jours avant sa mort, il me parlait encore des progrès de la Représentation Proportionnelle au succès de laquelle il s'intéressait profondément, car il l'avait vue

(1) Lettre de M. Louis Parant à M. Edmond Chapoy, 7 octobre 1913.

à l'œuvre, dans sa seconde patrie, la Belgique; et, trop modeste pour songer que son adoption en France aurait pu lui assurer, à lui, un mandat dont il eut été si digne, il se réjouissait à l'idée que le régime électoral nouveau pourrait, dans l'Ain surtout, donner à notre parti la juste part qui lui revenait. Pour lui, le seul mandat qu'il ait ambitionné et qu'il tenait à conserver était celui de conseiller municipal de Varambon que la confiance de ses concitoyens venait de lui renouveler.

Mais, dans la politique même, ce qui le passionnait le plus, c'était l'étude des grands problèmes sociaux. La mutualité, le repos hebdomadaire, la législation du travail, les retraites ouvrières et agricoles, les habitations ouvrières et les jardins ouvriers, etc... il n'était pas une de ces questions qui ne lui fut familière. Très au courant des travaux parlementaires et des législations étrangères, il les traitait tous avec une compétence indiscutée. Il les traitait aussi avec tout son cœur et avec une véritable éloquence, chaude, vibrante, qu'on n'aurait point soupçonnée sous ses dehors plutôt timides. Orateur, il l'était cependant réellement et capable même d'improviser brillamment mais il s'ignorait et se défiait de lui-même!... (1)

Le 6 juin 1909 eut lieu à Bourg, en la Salle des Fêtes, un grand banquet de l'*Action libérale populaire*, sous la présidence de M. Jacques Piou, assisté de plusieurs collègues du Parlement: MM. Auriol, Joseph Denais, de Gailhard-Bancel, général Jacquey, Xavier Reille, etc... Henri de Boissieu porta un toast très applaudi sur la nécessité de la discipline et but au triomphe de la liberté.

Le 11 janvier 1914, au cours d'une semblable manifestation, présidée encore par M. Jacques Piou, escorté de MM. Joseph Denais, commandant Driant, de Gailhard-Bancel, Louis Hébert, colonel Hugot-Derville, Jean Lerolle, de l'Estourbeillon, etc... M. Ferri de Ludre, député de Nancy, cousin germain de la duchesse d'Ursel, évoqua le souvenir du regretté Henri de Boissieu (qui était devenu son parent depuis son second mariage) auquel il avait promis d'assister au prochain congrès départemental de l'*Action libérale populaire de l'Ain*, à Bourg, où lui-même ne devait malheureusement point paraître.

II. — ACTION RELIGIEUSE

Si Henri de Boissieu était un savant et un homme d'action, c'était avant tout ses principes religieux qu'il laissait transparaître dans ses écrits, dans ses discours comme dans ses actes.

Au lendemain de sa mort, M. l'abbé Th. Garnier, ancien directeur de l'*Union Nationale*, nous envoyait l'appréciation suivante sur son regretté collaborateur:

---

(1) C. f. **La Liberté de l'Ain**, 16 juin 1912. Voir aussi plus loin le discours prononcé aux obsèques par M. Bourgoin.

Il était bien jeune encore, quand je le vis pour la première fois, au
Congrès de Bourg-en-Bresse, il y a vingt-deux ou vingt-trois ans, je
crois; mais avec quelle joie je l'entendais dire si franchement, d'une
voix si claire et si décidée, les sentiments de sa foi catholique !... Il
n'était pas le seul jeune homme qui tenait ce langage, et la vue de cette
intrépide jeunesse nous remplissait tous d'espérance dans un meilleur
avenir... J'ai revu bien des fois M. le comte de Boissieu, dans les Con-
grès de Paris, de l'Ain et de Lyon. C'est dans un de ces derniers, en
1896, qu'il me demanda d'écrire un article dans le **Peuple Français**;
non seulement j'acceptai avec joie, mais je lui en demandai plusieurs.
Son sujet de prédilection était le rapprochement des classes, le dévoue-
ment des riches à la classe ouvrière surtout par les œuvres sociales,
syndicales, économiques... Il y avait tant de netteté dan sa parole, dans
ses affirmations à cet égard, qu'il était difficile de ne pas en être impres-
sionné. Rarement, j'ai senti cette sincérité plus vivement que dans son
toast à la **Semaine Sociale** de Dijon; le souvenir qui m'en reste rend
encore vivante mon émotion du moment... (1)

Au cours de ses nombreux séjours à Paris, Henri de Boissieu vint tout naturellement à l'*Œuvre des Cercles catholiques d'Ouvriers*, qui avait été fondée peu après la guerre de 1870 par un groupe d'hommes témoins des horreurs de la Commune, en vue de l'élaboration d'une doctrine sociale catholique et d'un rapprochement fraternel entre la classe qu'on appelait dirigeante et la classe ouvrière. Membre du Comité central, secrétaire-adjoint de la zone de l'Est, il affilia la Fédération des Cercles de l'Ain à ce groupement important. A la retraite fermée annuelle de Clamart, réservée aux dirigeants, il édifiait ses collègues par de longues et confiantes conversations qui lui faisaient apprécier la délicatesse de sa conscience. La direction savait qu'il était particulièrement compétent dans les questions rurales-sociales, et s'inspirait volontiers de sa doctrine. Ses amis se souviennent encore des très brillantes improvisations qu'il fit, sur la question ouvrière belge notamment, dans les diners mensuels de l'Œuvre, où, au dessert, un convive traite de sujets déterminés. En mai 1911, il prononça un toast si remarquable sur «la collaboration des travaileurs dans la direction des œuvres sociales» qu'on le pria de développer cette question. Ce fut l'objet de son rapport, le jeudi 25 janvier 1912, à l'Assemblée générale de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers tenue, les 25, 26 et 27 janvier, à Paris, en la maison des Œuvres, 76 rue des Saints-Pères, sous la présidence du comte Albert de Mun, président fondateur. Quatre mois plus tard, M. Eugène Flornoy, chef de la 2e section des Fondations de l'Œuvre, déplorant l'anéantissement des

(1) Lettre de M. l'abbé Th. Garnier à M. Edmond Chapoy, 15 juin 1912.

grands espoirs formés sur l'apostolat de notre ami commun, nous écrivait: «Henri de Boissieu était un méditatif, presque un « contemplatif » : c'est pour cela que, comme homme d'action, il n'a pas donné toute sa mesure; pour cela aussi que quelquefois, par une timidité excessive, que ceux qui ne le connaissaient pas prenaient pour de l'originalité, il ne livrait qu'à très peu de personnes sa pensée toujours élevée, intéressante, et qui, dans son extrême délicatesse, tendait au scrupule...»

De bonne heure aussi Henri de Boissieu entra en relations avec l'*Association catholique de la Jeunesse française*, vraie fille aînée de l'Œuvre des Cercles, fondée d'ailleurs en 1886, sous l'impulsion du comte de Mun, par MM. Robert de Roquefeuil, Louis de Monnecove, Louis Larère, Joseph de la Porte, Raymond Canat de Chizy, Pierre Merveilleux du Vignaux, pour garder, accroître et coordonner les forces de la Jeunesse catholique en vue de rétablir l'ordre social chrétien. De cœur avec cette organisation, qui correspondait si bien à ses espérances religieuses et sociales, il en suivait assidûment les brillantes étapes. En compagnie de son cousin, M. Maurice de Gatellier, il assistait à ses grandes assemblées, notamment au grand congrès jubilaire des noces d'argent de l'Association, du 18 au 21 mai 1911, à Paris; au Congrès de Lyon, du 18 au 21 avril 1912, où, avec son noble enthousiasme, il prit plusieurs fois la parole au cours des discussions sur l'organisation professionnelle; ainsi qu'aux réunions d'études sociales organisées par les vétérans, sous la présidence de M. de Mun, qui avaient lieu à Paris, au siège social de l'Association, tous les vendredis, réunissant les anciens présidents: Robert de Roquefeuil, Henri Reverdy, Henri Bazire, Jean Lerolle, Pierre Gerlier, et des sociologues comme Raoul Jay, Max Turmann, Joseph Zamanski, etc...

En 1908, il participe à la fondation de l'*Union bourguignonne*, qui s'adresse aux « Bourguignons » de l'Ain, de la Côte d'Or, de Saône-et-Loire et de l'Yonne, habitant Paris, pour les grouper dans un esprit de fraternité chrétienne et de patriotisme provincial, les aider, les visiter en cas de maladie, et leur procurer, si besoin est, du travail, pour provoquer en outre la création d'œuvres utiles: voyages économiques, colonies de vacances, jardins ouvriers, sociétés de secours mutuels, et s'occuper du rapatriement des compatriotes qui désirent rentrer dans leurs foyers après s'être assurés qu'ils y trouveront des moyens d'existence. « Ami et conseiller de la première heure et de toujours » (1), comme l'a dit Mme la Baronne de Boury, il faisait

(1) C. f. **L'Echo de la Bourgogne,** juin-octobre 1912.

partie du conseil d'administration et se faisait remarquer, selon M. Henri Joly, de l'Institut, par son « activité, son entrain, sa connaissance profonde des besoins de nos provinces, et de nos plus modestes campagnes, son ardeur scientifique et chrétienne à se mettre au service des causes qui sollicitaient son amour du bien... » C'est lui qui, dans une première réunion, avait développé le but de cette Union, en faisant ressortir, avec son éloquence habituelle, combien il était urgent de soulager cette misère poignante et tenace : la misère provinciale à Paris, sur laquelle il attirait encore l'attention de ses compatriotes dans l'*Echo de la Bourgogne*, bulletin de l'Œuvre.

Notons aussi qu'au mois de juillet 1911, présenté par le comte de Mun et M. Geoffroy de Grandmaison, il était entré à Paris, dans la *Société bibliographique et des publications populaires* qui, fondée en 1868 par le marquis de Beaucourt, réunit tous les hommes d'étude et de foi, désireux de mettre en commun leurs efforts au service de la Religion et de la Science, par des travaux d'érudition ou de vulgarisation. Son zèle et sa valeur devaient lui assurer certainement bien vite un rang distingué parmi cette élite. Il avait promis son concours non seulement à son *Bulletin*, mais aussi à sa grande revue bibliographique universelle, le *Polybiblion*, et à ses autres publications ; son passage a été trop court pour lui permettre de réaliser ses projets.

Tout en fréquentant les grandes organisations catholiques de Paris, Henri de Boissieu voyait avec bonheur dans le département de l'Ain — qui forme le diocèse de Belley — une floraison d'œuvres nouvelles et ne leur ménageait pas son concours. On l'a excellemment dit :

Ses parents avaient infusé dans ses veines le culte du dévouement aux choses de l'Eglise : nous n'en voulons rappeler d'autre preuve que leur générosité, si éclairée et persévérante, pour l'Œuvre de nos Séminaires diocésains, qui a permis déjà à plus d'une demi-douzaine de jeunes clercs sans fortune la joie et l'honneur de monter au saint autel... Peu à peu, sa valeur personnelle, plus encore que la fortune considérable dont il disposait, le mit en relief dans les œuvres locales... Comme tant d'autres, il aurait pu se servir de sa fortune pour vivre une vie d'égoïste oisiveté, suivant la formule de l'**otium cum dignitate** du sage païen ; mais sa foi chrétienne et la générosité native de son tempérament lui mirent au cœur la flamme d'un zèle qui ne demandait qu'à se dépenser pour autrui. Filialement docile aux directions de Rome, il fut un des premiers et des plus ardents, parmi les représentants de la noblesse de notre département, à comprendre et à encourager par sa collaboration le mouvement des œuvres sociales, qui se proposaient la réconciliation des classes de la société, en éclairant le peuple si sou-

vent trompé sur ses vrais intérêts et en lui prodiguant des témoignages non équivoques d'un sincère attachement. Si rare alors était pareil exemple, venant de si haut, qu'il eut peine à être compris dans son entourage et qu'il valut plus d'une douloureuse meurtrissure à son âme aussi délicate que généreuse. A bref intervalle, ses lumières et son dévouement furent mis à contribution dans les bureaux des principales œuvres catholiques du diocèse... (1)

Henri de Boissieu regrettait souvent de voir les hommes d'œuvres trop isolés dans leur action. La création d'un Bureau diocésain réalisa son rêve.

Ce *Bureau diocésain de Belley*, créé par Mgr Luçon, au cours d'une réunion d'œuvres à Bourg, le 29 janvier 1904, a pour devise et programme cette parole de Léon XIII : *In unum colligere catholicas vires et collectas dirigere.* « Réunir en un faisceau compact toutes les forces catholiques du pays et en diriger l'action. » Composé d'hommes dévoués, prêtres et laïques, il ne s'occupe pas de politique, mais d'action religieuse et sociale. Il est divisé en plusieurs sections suivant les principales catégories d'œuvres : Œuvres religieuses, scolaires, postscolaires, sociales, économiques, de la bonne presse, du contentieux, etc... Son siège est à Bourg, où réside près du secrétariat une Commission permanente qui se réunit toutes les fois que les besoins de l'œuvre le demandent. Loin de vouloir se substituer aux initiatives locales ou les paralyser, il se propose surtout de leur venir en aide, de les unir dans une action commune et de provoquer des congrès selon les nécessités et les circonstances. Il tient chaque année deux réunions générales sous la présidence de Mgr l'Evêque ou de son délégué : La première eut lieu le 21 mai 1904. *Le Bulletin du Bureau diocésain de Belley et de ses Œuvres* parut le 1er août 1904 ; d'abord trimestriel, il devint mensuel en décembre 1907. (2)

Notre ami fut un des premiers membres titulaires : Il collaborait au « Bulletin », et prenait part non seulement aux réunions

(1) C. f. **M. le Comte Henri de Boissieu**, article par M. le chanoine Charles Dementhon, dans le **Messager du Dimanche**, semaine religieuse du diocèse de Belley, 15 juin 1912, p. 376-378.

(2) Une **Ecole ménagère centrale** fut créée à Bourg-en-Bresse (38, rue Bourgmayer) dans le troisième trimestre de 1907, sous le patronage de Mgr Labeuche, évêque de Belley et sous les auspices du Bureau diocésain, avec le concours d'un Comité local et départemental, dans le but d'initier les jeunes filles à leur futur rôle de maîtresses de maison, en leur donnant, avec la notion précise des devoirs qui leur incomberont dans l'avenir, les connaissances pratiques qui leur permettront de s'acquitter de ces devoirs, d'obtenir un maximum de résultats avec un minimum de temps, d'efforts et d'argent. Bien qu'il ne fût pas mêlé directement à son organisation, Henri de Boissieu sut, fréquemment, faire ressortir l'utilité et l'intérêt de cette institution : Madame la comtesse Henri de Boissieu était d'ailleurs membre du Comité.

intimes, aux Assemblées générales, mais aussi aux grands Congrès cantonaux. A St-Trivier-de-Courtes, le 30 septembre 1906, il s'écriait :

... Nous sommes venus pour travailler. Couvrons le sol de notre pays d'œuvres sociales, de cercles d'étude, de syndicats agricoles, de groupes actifs. Il est un terrain où les catholiques doivent être au premier rang, c'est celui du dévouement... D'aucuns diront sans doute: « A quoi bon ?... », laissons les dire et agissons. Des choses qui seront dites et faites ici, beaucoup peut-être seront perdues. Qu'importe?... il restera toujours de bonnes résolutions que plusieurs sauront tenir... (1)

A Marboz, le 21 octobre 1906 ; à Viriat, le 13 octobre 1907, etc., il se mêle au groupe des conférenciers, et prodigue ses encouragements et ses conseils autorisés.

En 1908, il accepte la présidence de la *Fédération intercantonale des Cercles d'Etudes de Pont-d'Ain et Poncin*. C'était une occasion de plus pour mettre en pratique ses théories du dévouement. Certes, il descendait souvent de son château de Varambon pour rendre visite à ses compatriotes et voisins des bords de l'Ain.

Le centre en avait été établi à Saint-Jean-le-Vieux. Pas de fêtes ou de réunions importantes qui ne fut assurée d'avoir son concours toujours bienveillant : chaque année, il se faisait un plaisir de donner une conférence à l'Union paroissiale des hommes qui, ce jour-là, venaient plus nombreux que jamais. En cette localité, il présida, le 6 septembre 1908, un brillant congrès où se firent entendre Mgr Labeuche ; M. l'abbé Desgranges, de Limoges ; et Me Jacquier, l'éminent avocat de Lyon ; et prononça, le 25 mars 1909, un discours sur *les devoirs des catholiques à l'heure présente*.

A Pont-d'Ain, le 7 février 1909, il fait une conférence publique sur les *Ligues sociales d'acheteurs*.

Les succès de ses entreprises et sa connaissance approfondie des questions sociales le désignèrent quand il fut question, dans l'Ain, d'organiser la *Fédération diocésaine des œuvres de Jeunesse*, pour en être le président.

---

(1) « La multiplicité des œuvres ne nuit pas, écrivait-il, quand chacune n'a pas la jalousie trop exclusive de ses chères plates-bandes, mais par contre se garde délibérément d'empiéter sur le domaine de la voisine, quand surtout la cordialité se maintient entre œuvres faites pour se compléter... Toutes ces œuvres se groupent dans une grande union, qui n'entraînera pas seulement une addition, mais une multiplication de forces, travailleront de leur mieux à la prospérité de notre terre de France, cette terre qui ne meurt pas encore, quoi qu'on dise, mais qu'il importe de revivifier sans cesse pour qu'elle demeure la terre du monde la plus fertile et la plus aimée. » **Le Comité d'initiative rurale,** article de Henri de Boissieu **(Le Correspondant,** 25 juillet 1911, p. 376).

Pourquoi cet homme était-il ainsi, sans s'en douter, amené à orienter, à diriger, à galvaniser les efforts généreux de notre diocèse, vers l'éducation de la jeunesse et son apostolat? Parce qu'il représentait mieux que tout autre, sans alliage et sans compromission, un idéal de conquête religieuse qui sait enflammer les cœurs de vingt ans. Il avait toujours été et voulait être uniquement du parti de l'Eglise, du « parti de Dieu » que réclame si souvent le Saint-Père. Il était une image vivante en quelque sorte de l'union de la science et de la religion, qui avait bien sa valeur apologétique. Il était riche châtelain et cependant d'une attention attendrie à la grande voix des misères populaires. Et puis, il avait le don du cœur ,qui attire par dessus tout la jeunesse. (1)

Le 31 mai 1909, en la Salle des Fêtes de Bourg, aux côtés de Mgr Labeuche, évêque de Belley, Henri de Boissieu dirigea le grand meeting où furent élaborés les projets de statuts de cette Fédération, à la suite d'un brillant discours de M. Jean Lerolle, président de l'Association catholique de la Jeunesse française, qui commenta sa belle devise : « Piété, étude, action. »

Depuis lors, plus que jamais, il fut à la tête du mouvement, payant de sa personne, toujours prêt à parler et encore mieux à agir, à donner l'impulsion à toutes les initiatives. (2)

A Saint-Jean-le-Vieux, le 26 septembre 1909, dans une belle fête en l'honneur de Jeanne d'Arc, qui fut aussi un congrès général des œuvres de la paroisse et des cercles d'études des cantons de Jujurieux, Neuville-sur-Ain et Pont-d'Ain, il adressa un vibrant appel à tous, pour constituer, sous l'égide de l'héroïne, le grand parti de Dieu .

A Bourg en la vaste salle Sainte-Marthe, lors du deuxième Congrès diocésain de l'Ain, qui eut lieu les 6 et 7 août 1910, sous la présidence de Mgr Manier, évêque de Belley, il dirigea la séance de la Fédération des œuvres de Jeunesse fixée au matin du 7 août.

Encore à Saint-Jean-le-Vieux, le 4 décembre 1910, il présida la réunion régionale des cercles et prononce une allocution sur *les devoirs des catholiques à l'égard de la presse et du repos dominical.*

A Dompierre-sur-Ain, le 20 août 1911, à l'assemblée des cercles de Dompierre, Druillat, Jujurieux, Pont-d'Ain et Saint-Jean-le-Vieux, il fit une causerie sur *la loi des retraites ouvrières et paysannes*, et comme nous n'avions pu, au dernier moment, répondre à l'invitation des organisateurs, ainsi que nous le leur

---

(1) C. f. article sur **Henri de Boissieu**, par M. Joseph Counil. (**La Croix de l'Ain**, 16 juin 1912).

(2) A la réunion des chefs de groupes des 61 Cercles fédérés, le 24 octobre 1912, à Bourg, M. Auguste Billiémaz fut élu président de cette Fédération diocésaine en remplacement de M. de Boissieu.



VARAMBON, sur les bords de l'Ain — Cl. L. Ravier, Bourg-en-Bresse.

ROCHERS d'HOSTIAS, près de Tenay (Ain) — Cl. L. Garde, Ambérieu-en-Bugey.

Quittant le plateau d'Hostias par le sentier accidenté des Grêlons et de Malatrais (1), le botaniste fit une chûte terrible aux Crêpes (2). On découvrit son parapluie (3), son chapeau (4) au Recormiaux, son corps et sa boite à herboriser (5) sous les Rochers, près de la route de la Berotière (6), qui conduit à Tenay. La croix commémorative (7) est située sur Indret. (Le pointillé indique le sentier tragique).

avions promis, il voulut bien prononcer, à notre place, un discours sur *l'utilité et la nécessité des Associations de chefs de famille.*

A Poncin, le 17 décembre 1911, à la deuxième assemblée générale semestrielle des membres de la Fédération cantonale des Cercles d'Etudes du Bas-Bugey, il est encore élu président. (1)

Nous ne pourrions énumérer tous les Congrès, toutes les réunions qu'il honora de sa présence. Mais nous tenons à rappeler qu'au lendemain de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, il accepta avec empressement d'être membre de la *Commission diocésaine du Denier du Clergé* qui, composée de Mgr l'Evêque, président, de MM. les Vicaires généraux, de MM. les Curés d'arrondissement et de deux laïques notables par arrondissement, se réunit à l'évêché de Belley, chaque année, depuis le 14 janvier 1908, pour examiner la gestion des fonds de cette Œuvre importante: il était un des délégués de Bourg.

Disons, enfin, qu'il fut un père de famille courageux, l'un des premiers à comprendre et à propager l'idée du groupement familial pour réclamer, à l'école, la neutralité promise en 1882 et le respect du patriotisme. La création, en 1905, de la première *Association de chefs de famille,* à Saint-Rambert-en-Bugey, l'intéressa vivement et lui inspira plusieurs articles. Le fondateur de cette Œuvre nouvelle, M. le chanoine Tournier, raconte en ces termes la visite que lui fit alors Henri de Boissieu:

« ... Un jour, on le vit arriver dans le canton de Saint-Rambert, au milieu de ces rocs escarpés où, six ans plus tard, il devait trouver la fin tragique que nous déplorons aujourd'hui. Il avait laissé l'herbier à la maison; il paraissait insensible à la riche floraison qui tapissait les pentes de la montagne.... Ce qui l'intéressait alors, c'était le mouvement qu'il avait vu se dessiner dans ce pays et aboutir au premier groupement de chefs de famille. Il lui tardait d'apporter à ses fondateurs ses félicitations, avec ce sourire aimable que tous ont connu, dans lequel s'épanouissaient si bien sa belle âme et son éducation distinguée. Il fit connaître au grand public les résultats de son enquête et publia dans les Revues sa conversation avec le président de l'Association de Saint-Rambert.

« Mais il ne se contenta pas de faire connaître l'idée et de faciliter ses débuts dans le monde; il conçut le projet de la réaliser dans le milieu où la Providence l'avait placé; car il n'était pas homme à se dérober devant les responsabilités.

« A la suite d'un Congrès tenu dans les environs, il écrivait à un ami: « Le pays a été remué assez profondément; la parole des orateurs a été chaude et vibrante; puissions-nous maintenant, après les paroles, passer à l'action !... »

« **Passer à l'action** !.. telle était sa devise. Il ne lui suffisait pas de

(1) M. Henri Tissot, qui prononça sur sa tombe un discours, lui succéda comme président de cette Fédération cantonale.

faire des conférences, où sa parole agréable arrivait facilement à convaincre les auditeurs, d'écrire des articles d'une netteté et d'une logique admirable sur le contrôle nécessaire de l'enseignement à l'école; il jugeait que le meilleur était encore de se mettre à la tête des chefs de famille de sa région et de constituer une association chargée de défendre les droits des plus pauvres et des plus humbles. On le vit, malgré les occupations multiples que lui imposaient la science et les œuvres, parcourir le canton de Pont-d'Ain et chercher des adhérents; il rencontrait partout des dévouements et des sympathies. Et, quand les délégués des pères de famille, venus de tous les villages, furent réunis en assemblée générale, ils le nommèrent, à l'unanimité, leur président, certains qu'ils ne pouvaient pas confier à un plus capable et à un plus digne le soin de défendre leurs droits les plus sacrés... » (1)

Le 31 juillet 1910, à la suite d'une conférence que nous fîmes à Pont-d'Ain pour la constitution d'une Association dans ce canton —le sien — il avait accepté en effet d'en devenir le président (2) et de s'unir d'une façon plus active à ce grand mouvement scolaire, dont il avait salué la naissance.

Oui, « passer à l'action » était bien sa devise !... En terminant ce chapitre, nous pouvons dire, avec M. Geoffroy de Grandmaison, que Henri de Boissieu « nous laisse un beau modèle du catholique intelligent, du gentilhomme laborieux qui rehausse encore sa situation sociale par l'autorité désintéressée de son existence, le respect accru de son nom, son amour du peuple et sa fidélité à Dieu. » (3)

FATALE PROMENADE D'HERBORISATION

Le 5 mai 1912, Henri de Boissieu avait été réélu, pour la quatrième fois, conseiller municipal de Varambon (4). Certains,

---

(1) C. f. **Le comte Henri de Boissieu**, article de M. le chanoine Joseph Tournier, vicaire général honoraire du diocèse de Belley, dans **La Question Scolaire**, organe des Associations familiales de l'Ain, juillet 1912, p. 357-358.

(2) M. le colonel baron de Saint-Didier, de Priay, prononça un discours sur la tombe de M. de Boissieu, au nom de cette Association, dont il fut, lui-même, élu président le 23 novembre 1913, au cours d'une assemblée générale tenue à Pont-d'Ain.

(3) C. f. **Le Comte Henri de Boissieu**, article de M. Geoffroy de Grandmaison dans le **Bulletin de la Société Bibliographique et des Publications Populaires.** Juillet-août 1912, p. 190-191.

(4) Comme nous l'avons dit plus haut, M. Amédée de Boissieu, son père, était entré au Conseil municipal de Varambon le 3 septembre 1867, fut maire du 11 octobre 1870 au 31 décembre 1882, et se retira en 1900, en faveur d'Henri.

ayant sa situation et son rang, n'auraient peut-être guère attaché d'importance à ce titre. Lui, au contraire, ne connaissait pas de plus grand honneur que celui de représenter ses concitoyens dans son petit village. Il pria le maire sortant, M. de Schuttelaere, de fixer la première séance de la nouvelle assemblée, à laquelle il était désireux d'assister, avant le dimanche 26 mai, car il devait être très occupé ensuite : celui-ci convoqua obligeamment le Conseil pour le vendredi 24 mai, à 2 heures de l'après-midi. L'ordre du jour comprenait l'élection du maire et l'établissement du budget de 1913.

Homme de devoir et fidèle à ses promesses, le conseiller dévoué, laissa sa famille à Paris, comptant revenir auprès d'elle le 26 ou 27 du même mois, et vint s'installer le 18 mai au château de Varambon. Comme il nous avait annoncé sa visite, nous eûmes le plaisir de le voir encore deux fois, à Bourg, et d'entendre ses nouveaux et toujours enthousiastes projets de travaux et d'action !...

Le jeudi 23 mai, ayant sa journée libre, il résolut d'entreprendre une course d'herborisation à travers la montagne de Tenay, dans cette partie du Bugey où la flore, particulièrement riche, lui était familière.

Après avoir déjeuné confortablement, ainsi qu'il le faisait chaque fois qu'il allait en excursion, il arriva en voiture à la gare de Pont-d'Ain, et donna ordre à son cocher de revenir l'attendre, le soir, au dernier train venant d'Ambérieu. Puis, coiffé d'un large chapeau de paille panama, un parapluie à la main, et une volumineuse boite à botanique verte en bandoulière, il monta dans le train de 10 heures 58.

A Ambérieu-en-Bugey, profitant des 24 minutes d'attente auxquelles l'obligeait l'horaire, il se rendit au Buffet de la gare et nous adressa une lettre — qui devait être sa dernière — pour nous entretenir de diverses questions concernant la *Société des Sciences Naturelles* et nous transmettre une invitation de l'*Emulation de l'Ain* à sa promenade du jeudi 6 juin dans les gorges de la perte du Rhône, de Pyrimont à Bellegarde : « ...Impossible, hélas, d'être à l'intéressante course du 6 juin. A ce moment-là, je serai à Paris, dans le feu de la préparation du Congrès d'économie sociale. Mais je désirerais *beaucoup* que notre Société fût représentée le 6 juin par vous, Tissot ou quelque autre membre commun de nos deux Sociétés... » (1) Il avertit

(1) Dans l'incertitude atroce où nous étions, quelques jours après, sur le sort de notre Président, nous jugeâmes bon, ainsi que notre col-

ensuite le gérant du Buffet que, devant repasser à Ambérieu, le soir, il comptait lui demander à dîner, et prit son nouveau train.

A midi 9, il descend à Tenay.

Cette cité industrielle, qui compte plus de quatre mille habitants, est à 326 mètres d'altitude moyenne, mais au fond d'une vallée étroite, à peine suffisante pour le passage de la voie ferrée et de la route qui conduisent de Lyon à Genève, et pour le cours torrentueux de l'Albarine. La vue, extrêmement limitée, ne s'étend que sur les pentes boisées des hauteurs qui dominent la ville au sud, et sur la haute ceinture de rochers abrupts qui ferme la vallée au nord et à l'est, interrompue un instant par la fracture profonde où coule la rivière venant d'Hauteville.

Notre voyageur a l'intention de gagner le riant plateau que soutient une titanesque muraille de granit dominant la petite ville, à 850 mètres d'altitude. Après avoir traversé Tenay dans toute sa longueur, il s'engage —non pas sur la route de *la Bérotière*, qui conduit à Prémillieu et à Hostias, en faisant un très grand détour — mais sur le raidillon de *la Coursière*, journellement emprunté par les gens du pays, et par lequel on aboutit au village d'Hostias (1), après une heure et quart de marche en de multiples lacets.

Arrivé au sommet, il s'enfonce dans la verdure intense, ramassant çà et là quelques tiges. Vers trois heures, il évite de passer dans un grand champ de blé des *Couves*, et prend le chemin des *Prés-Fauchés*: M. Pey, maire d'Hostias, et sa famille le rencontrent. Le garde-champêtre, Henri Bévoz, et, en dernier lieu, M. Laurent Pey dit « Médor » l'aperçoivent au *Traversier*, se dirigeant vers les roches: il était quatre heures environ.

Le soir, comme il en avait reçu l'ordre, le cocher attendit son maître à la gare de Pont-d'Ain, mais en vain !... Pensant que M. de Boissieu avait manqué ce dernier train de 10 heures 31, venant d'Ambérieu, il remonta au château.

Le lendemain, vendredi 24 mai, il se rendit aux trois trains du matin, espérant chaque fois que le voyageur arriverait assez tôt pour la réunion du conseil municipal... mais il fut de nouveau déçu!... Inquiet, il téléphona à Tenay: personne n'avait revu le botaniste.

---

lègue, M. Albert Tissot, tous deux vice-présidents de la **Société des Sciences naturelles**, de nous abstenir de prendre part à cette intéressante promenade.

(1) Hostias, village de 289 habitants, dominé à l'est par la crête de la Rimondière de 1.117 mètres d'altitude, se trouve presque au bord des rochers qui s'étendent de Tenay à la Burbanche.

Le régisseur et garde particulier du château, M. Charles Michel, partit alors pour cette localité, où dès son arrivée, dans le courant de l'après-midi, il commença des recherches avec des hommes du pays, car l'hypothèse d'un accident n'était plus douteuse.

Pendant ce temps, la première réunion du nouveau Conseil municipal de Varambon eut lieu, à 2 heures passées. Après une assez longue attente, le maire, M. de Schuttelaere, exprima son étonnement de ne pas voir M. de Boissieu, toujours si exact aux rendez-vous, qui avait provoqué cette assemblée et pour laquelle il était spécialement revenu dans l'Ain.

Comme aucune nouvelle du Comte n'était encore parvenue le samedi, un télégramme fut envoyé à la famille. Sans retard, Mesdames de Boissieu, accompagnées de M. le baron Fréteau de Pény (1), quittèrent Paris pour arriver le dimanche matin à Varambon.

M. Fréteau de Pény, oncle maternel du disparu; MM. Michel de Ligneris, Maurice et Henri de Gatellier, ses cousins; le colonel-baron de Saint-Didier et M. Raymond Le Tourneur, ses amis, rejoignirent à la hâte le régisseur et les domestiques du château, à Tenay, afin de donner toute l'ampleur voulue aux investigations. Des équipes de montagnards furent organisées et commencèrent à fouiller méthodiquement le vaste plateau. En même temps, l'on visite les habitations, l'on interroge les villageois. Hélas! tout s'arrête au témoignage de M. Laurent Pey.

Le lundi de Pentecôte, 27 mai, les recherches, favorisées par un temps calme et un soleil magnifique, prennent une forme émouvante. Sous la conduite d'un garde-chasse de M. Emmanuel Varnery, dix lurons, au risque de leur propre existence, inspectent la crête de l'effroyable gouffre. Cela ne suffit pas. La muraille de rochers présente dans ses flancs de fortes aspérités qui forment comme des degrés, larges et recouverts d'arbustes au feuillage impénétrable: ce sont des « sangles », dans le langage des gens du pays.

Il faut aussi fouiller là. On a recours à des moyens héroïques: Attaché à mi-corps par de solides cordages, le plus agile est coulé, plusieurs fois, dans les moindres replis de l'abime. Au dé-

(1) M. Anne-**Pierre**-Héracle-Emmanuel, baron **Fréteau de Pény**, frère de Madame Amédée de Boissieu, douairière, mourut peu de temps après, le 21 septembre 1912, au château de Béost, par Vonnas (Ain), où il se trouvait avec ses trois filles, en villégiature. Veuf depuis plusieurs années, il était le gendre de Madame la baronne de Béost. Son décès causa une vive émotion dans le département, où l'on n'avait pas oublié l'énergie, la bonté, le dévouement dont il fit preuve au cours de ces angoissantes recherches.

clin du jour, les chercheurs, comme à regret, cessent leur travail. Un morne silence plane sur la petite troupe, silence tristement éloquent, car il exprime bien que nul d'entre eux ne pense plus retrouver le Comte vivant. Ce fut encore une nuit douloureuse au château de Varambon, où chacun demeurait dans l'attente mortelle du moindre signe d'espoir. (1)

Les jours suivants, certaines anfractuosités, certaines crevasses, que les moyens d'escalade trop sommaires n'ont pas permis jusqu'ici d'atteindre sont fouillées à tout prix. Dans ce but, des câbles, des poulies et des moufles sont installés sur le plateau. Toutes les directions susceptibles d'avoir été prises par le voyageur sont suivies, explorées de nouveau, le jeudi 30 mai: les sauveteurs, mouillés, harassés, sont bientôt obligés, par suite du mauvais temps, d'interrompre leur tâche laborieuse, pénible, et rentrent à l'auberge Ravier, d'Hostias, où ils ont établi leur quartier général. Le lendemain, l'affiche suivante est placardée devant la fruitière de ce pays et dans les villages voisins: « Une prime de cinq mille francs est promise à la personne qui fera découvrir M. Henri de Boissieu, disparu dans la montagne... » On tente encore l'inspection d'un gouffre qui n'a pu être jusqu'ici visité, mais le mystère angoissant continue à planer.

Enfin, le mardi 11 juin, avec une persévérance admirable, les recherches, les descentes vertigineuses, se poursuivirent. L'aubergiste, M. Francisque Ravier, avait l'idée arrêtée que M. de Boissieu, voulant regagner par un raccourci la route de *la Bérotière*, pour rentrer rapidement à Tenay, avait dû s'engager sur le sentier des *Grêlons*, distant de 500 mètres environ d'Hostias, par lequel les bergers conduisent leurs moutons au pâturage sur le flanc de la montagne. Pour lui, le botaniste avait dû tomber dans le précipice, du côté de la route.

L'après-midi, le vicomte Henri de Gatellier et M. Ravier se dirigèrent vers cet endroit, et entreprirent de visiter les roches en remontant, depuis la route, dans les éboulis, pour retrouver le vrai sentier qu'aurait dû prendre M. de Boissieu. Arrivés au lieu dit *Au Recormiaux*, ils aperçurent soudain, au bord d'un « sangle » large d'un mètre environ, un chapeau enfoncé dans la terre à côté d'un arbuste: c'était un panama. Des taches de sang maculaient la paille blanche. Ils s'empressèrent de porter l'objet au régisseur Michel qui dirigeait les recherches sur un

(1) Lors de la guerre franco-allemande, le château de Varambon fut aussi témoin des anxiétés de la même famille qui, durant cinq mois, resta dans l'ignorance du sort véritable du capitaine Gustave de Boissieu, frappé à mort sous les murs d'Orléans, le 11 octobre 1870.

autre point; celui-ci reconnut la coiffure de son maître. Une averse violente survint à ce moment.

Amenée dans le « sangle » quelques instants après, l'équipe de montagnards se mit aussitôt à fouiller les taillis. Avec mille difficultés et en s'attachant à des cordes, ces intrépides parvinrent à descendre à travers les rochers. Il était quatre heures du soir.

Tout à coup, M. Ravier pousse un cri de surprise et d'effroi!.. Il est en présence du corps mutilé si longtemps cherché, retenu derrière un buisson, par une pierre qui avait roulé avec lui à trente mètres du pied des rochers, dans les éboulis, et à quarante mètres seulement de la route de *la Bérotière*. Non loin, gisaient le piochon et la boîte verte d'herborisation, toute bossuée et entr'ouverte, contenant encore quelques plantes, le produit de la dernière cueillette du malheureux savant!...

Ainsi donc, M. de Boissieu, passant vers 4 heures *au Traversier*, voulut sans aucun doute rejoindre par un raccourci la route de *la Bérotière*, pour rentrer à Tenay. Comme il connaissait ces endroits, tout en continuant ses cueillettes, il s'engagea dans le sentier des *Grêlons*, et de *Malatrais*, qui longe le « sangle » de *Sous-Indret*, grand rocher à pic. Il avait 1,800 mètres environ de descente au milieu des pierres et des broussailles. Parvenu *aux Crèpes*, il devait encore traverser un « sangle » pour aboutir à la route. Que se passa-t-il alors?... Ne se mettant pas assez en garde contre la perfidie des abords du gouffre recouverts d'une végétation luxuriante et trompeuse, a-t-il voulu se pencher pour voir à quelle distance il était encore de la route blanche qui serpentait à sa droite sur le flanc de la montagne et qui semblait tout près?... A-t-il voulu saisir imprudemment une plante rare bien avant sur l'abîme?... A-t-il été surpris par un violent orage qui a éclaté, paraît-il, vers cinq heures, et s'est-il égaré dans le brouillard intense qui, en pareil cas, enveloppe le plateau?... Quoiqu'il en soit, le sentier effrité, les arbustes cassés indiquaient bien l'endroit précis de l'accident. Quelques mètres plus bas, *au Recormiaux*, le parapluie et un tronc d'arbre tombé avec lui étaient restés accrochés à une aspérité; plus bas encore, le chapeau, comme on le sait déjà, s'était enfoncé sur le bord d'un « sangle », enfin le corps était tombé dans les éboulis après une horrible chute de 150 mètres. (1)

(1) M. Arthur Durafour, instituteur à Bourg, membre de la « Société Botanique de France », qui était en relations scientifiques avec Henri de Boissieu nous déclare: « Le temps limité dont disposait M. de Boissieu ce jour-là, pour herboriser, me porte à croire qu'il était venu dans la montagne avec un but très précis. Devant retourner à Paris le sur-

Les autorités du pays, immédiatement prévenues : M. Jean Quinson, maire de Tenay, le D[r] Eugène Françon et la gendarmerie, vinrent constater cette lugubre découverte. Comme aucun enlèvement ne pouvait être tenté, à cause de l'heure tardive, les montagnards, munis de falots, ont monté la garde toute la nuit. On ne saurait imaginer spectacle plus émouvant que cette veillée funèbre, en cette vallée si grandiose et pittoresque.

C'est M. le Vicomte Henri de Gatellier, dont le dévouement fraternel a été dans ces conjectures au-dessus de tout éloge, qui a eu encore la douloureuse mission d'instruire la famille de la chère victime. (1)

Le mercredi matin, 12 juin, M. Chavant, directeur des Pompes funèbres de Bourg, arrive à Tenay, avec les objets indispensables à la mise en bière. Le fourgon automobile, qu'il avait mandé en hâte à Lyon, stationne sur la route de *la Bérotière* au-dessous de l'endroit de la découverte. En présence de M. Henri de Gatellier et des autorités locales, la dépouille mortelle, placée sur une sorte de traîneau fait à l'aide de branchages, glisse lentement entre les pierres et les broussailles, au prix de mille difficultés, et arrive enfin sur l'accotement de la route où la mise en bière a lieu immédiatement.

Le cercueil fut déposé, dans la matinée, en l'église de Tenay, où de nombreux fidèles vinrent prier. Après une cérémonie religieuse célébrée à une heure et demie par M. l'abbé Feyeux, curé de la paroisse, assisté de MM. les abbés Gamet, curé doyen de Saint-Rambert-en-Bugey, et Rouby, curé d'Argis, il fut enfin transporté dans la chapelle du château de Varambon.

---

lendemain, peut-être tenait-il à emporter quelques spécimens du **Carex brevicollis** que l'on trouve surtout sous les roches, dans les éboulis. Cette laîche est une rareté botanique, dont il n'y a que deux stations en France: dans l'Ardèche et dans l'Ain. Dans notre département, ce **Carex brevicollis** D C. ou Carex à bec court, est vivace fin avril-mai, au-dessus de Coron, près de Belley, et sous les rochers d'Hostias entre Tenay et les Hôpitaux. » C'est aussi l'opinion de M. le D[r] Antoine Magnin et de M. l'abbé Claude Dépallière.

Ce **Carex brevicollis** a été découvert par Pierre-Charles-Félix **Chenevière** (né à Morges (Suisse) le 28 décembre 1830, mort à Nyon (Suisse) le 19 juillet 1904) qui explora le Bugey à diverses reprises (1862-1884).

(1) Les deux fils de Henri de Boissieu, élèves au collège de Bolingo, près de Turin (Italie) furent prévenus aussitôt.

OBSÈQUES. — DISCOURS

Les obsèques, fixées au samedi 15 juin, revêtirent un caractère de grandiose simplicité.

Les trains de toutes les directions, de nombreuses automobiles, des voitures de toutes sortes avaient amené dans le coquet village des bords de l'Ain plus de deux mille personnes empressées à venir rendre un dernier hommage au regretté défunt.

Vers onze heures et demie, l'assistance gravit le pittoresque chemin qui accède au château de Varambon. De là-haut, quelque direction que les yeux suivent, le spectacle est magnifique. Il semble que la nature, que les plantes et les fleurs aient voulu encore aviver leurs teintes pour rendre un suprême honneur à celui qui les aima au point de mourir pour elles.

A côté de la chapelle, où repose la dépouille mortelle, — sans vain apparat, sans couronnes, — une cloche tinte: c'est l'horloge qui sonne 11 heures 3/4. L'inscription dorée du cadran: *Amicis quælibet hora*, est particulièrement saisissante en ce moment solennel.

M. l'abbé Revel, curé de Varambon, entouré de tout le clergé du canton, préside alors à la levée du corps.

Des hommes du pays portent le cercueil sur leurs épaules.

Les coins du poële sont tenus par M. de Schuttelaere, maire de Varambon; M. de Chiffreville, vice-président du *Syndicat agricole de Bourg*; M. le colonel de Saint-Didier, ami personnel du défunt, et M. Edmond Chapoy, vice-président de la *Société des Sciences naturelles et d'Archéologie de l'Ain*.

Les domestiques du Comte, en livrée, suivent immédiatement.

Le deuil est conduit par les deux fils du défunt: MM. Charles-Albert et Antoine de Boissieu; par ses beaux-frères, les comtes Léon et Olivier Costa de Beauregard; et le comte Wolfgang d'Ursel.

Mgr Manier, évêque de Belley, s'est fait représenter par Mgr Valansio, protonotaire apostolique et vicaire général, entouré de plusieurs personnalités ecclésiastiques et religieuses du diocèse.

Des notabilités de l'Ain et du dehors, et de nombreuses délégations civiles et militaires se distinguent dans les rangs pressés.

La foule quitte les abords du château où, dans le silence subit, pleurent une mère et une veuve.....

On descend... Les groupes de porteurs se relayent fréquemment, tant la pente caillouteuse est glissante, sous le soleil de midi.

La vieille église-collégiale de Varambon, modestement ornée de draperies noires cachant les magnifiques boiseries sculptées des stalles et l'autel de marbre, est vite remplie par une assistance profondément recueillie.

La messe est célébrée par M. le Curé de Varambon et l'absoute est donnée par Mgr Valansio.

Après la cérémonie, le cortège se reforme et se dirige à l'entrée du village, sur la route de Pont-d'Ain, vers le petit cimetière en amphithéâtre, au sommet duquel se trouve, bordée de pierres, une large bande de terre — concession réservée à la famille de Boissieu.

Plusieurs grandes dalles y sont déjà placées et rappellent de nobles souvenirs. La première à droite dans l'angle nord du mur est celle du héros Gustave. Sous un heaume sculpté dans la pierre, sont gravés ces mots :

GUSTAVE DE BOISSIEU
NÉ A LYON LE X JUIN MDCCCXXXVIII
EX-CAPITAINE A LA LÉGION ROMAINE
CAPITAINE AU XVI[e] B[on] DE CHASSEURS
COMMANDANT LE V[e] B[on] DE MARCHE
DÉCORÉ DE LA MÉDAILLE DE CHINE
DE LA CROIX DE MENTANA DE L'ORDRE
MILITAIRE DE ST GRÉGOIRE ET
APRÈS SA MORT DE LA LÉGION D'HONNEUR
TUÉ A LA PRISE D'ORLÉANS
LE XI OCTOBRE MDCCCLXX
AGÉ DE TRENTE-DEUX ANS
SA VIE ET SA MORT ONT RENDU TÉMOIGNAGE
A DIEU ET HONORÉ SON PAYS

PRIEZ POUR LUI

A gauche, se trouve immédiatement une autre inscription :

O CRUX AVE! SPES UNICA!

X P

FIDES SPES

CHARITAS

ICI REPOSE
MADAME ALPHONSE DE BOISSIEU
NÉE DE GATELLIER
DÉCÉDÉE PIEUSEMENT
LE 13 JUILLET 1897
A QUATRE-VINGT-NEUF ANS

BEATI QUI IN DOMINO
MORIUNTUR

Toujours sur le même plan, on lit sur la dalle voisine:

†

ICI REPOSE
LOUIS-FRANÇOIS-MARIE-AMÉDÉE
C[te] DE BOISSIEU
ENDORMI DANS LA PAIX DU SEIGNEUR
LE 18 JUIN 1906 A L'AGE DE 71 ANS.
HEUREUX CEUX QUI SONT DOUX
CAR ILS POSSÈDERONT LA TERRE,
HEUREUX LES MISÉRICORDIEUX
CAR ILS OBTIENDRONT MISÉRICORDE.
REQUIESCAT IN PACE

De sorte que Mme Alphonse de Boissieu, repose entre ses deux fils: Gustave et Amédée. A la suite, se trouve un emplacement vide, puis apparaît cette épitaphe que surmonte une colombe tenant dans son bec un rameau d'olivier:

†

IN PACE
ICI REPOSE
MADAME LA COMTESSE HENRI DE BOISSIEU
NÉE ALIX-MARIE-MARTHE
COSTA DE BEAUREGARD
DÉCÉDÉE PIEUSEMENT A L'AGE DE 24 ANS
AU CHATEAU DE VARAMBON LE 28 MARS 1898

BEATI QUI IN DOMINO MORIUNTUR

Et c'est à gauche de cette dernière tombe que l'on ensevelit le parent et l'ami tant pleuré. Après la bénédiction de la fosse béante où vient de glisser son cercueil, des adieux publics lui sont adressés dans l'ordre suivant:

DISCOURS

de Monsieur le Docteur Georges de SCHÜTTELAERE

Médecin principal de l'armée, en retraite, Officier de la Légion d'honneur, Maire de Varambon

Je viens donner le salut suprême du **Conseil municipal de Varambon** à notre très regretté collègue, le comte Henri de Boissieu.

Depuis douze ans, il appartenait à cette Assemblée, où il avait remplacé son père.

S'il s'abstenait presque toujours de prendre part aux discussions relatives à quelqu'un de ces sujets un peu mesquins dont on est bien obligé de s'occuper dans les petites communes, dès que nous avions à traiter une question d'ordre élevé ou d'intérêt général, M. de Boissieu demandait la parole, et il exposait ses idées avec une vivacité et une chaleur qui bien vite entraînaient tous les votes.

Il avait dû, je pense, aussitôt qu'il atteignit l'âge d'homme, décider de conformer absolument sa vie entière et toute sa conduite à des principes qu'il croyait justes; et je crois qu'il leur fut toujours fidèle. Mais sa largeur d'esprit était telle qu'il comprenait fort bien qu'on eût des idées très différentes des siennes; et sa foi religieuse ne l'empêchait ni d'estimer ses adversaires politiques, ni d'entretenir avec eux des relations courtoises.

De la dernière conversation que nous eûmes ensemble, j'ai retenu exactement cette phrase: « Monsieur, me disait-il, j'admets toutes les opinions, même les plus opposées aux miennes; une seule chose me fait horreur, c'est l'hypocrisie!... »

Messieurs, tout l'homme est dans ces paroles; oui, Monsieur de Boissieu était la droiture même; il était aussi la bonté, la bonté modeste et discrète dont tant de déshérités ont reçu les témoignages.

La simplicité de ses manières, la facilité de son abord lui avaient depuis longtemps concilié tous les cœurs dans ce petit pays de Varambon, où il revenait toujours avec un plaisir nouveau.

Enfin, la vue de ces uniformes que je distingue ici me rappelle quelle affection profonde il avait pour l'armée, et avec quelle joyeuse fierté il remplissait ses obligations d'officier de réserve.

Monsieur de Boissieu, désireux d'assister à la première séance de notre nouveau Conseil, m'avait demandé d'en fixer la date avant le dimanche 26 mai, époque à laquelle il devait s'absenter. La séance eut lieu le vendredi 24. Monsieur de Boissieu n'y parut pas, ce manquement à sa promesse nous surprit.

Hélas! nous avons aujourd'hui de cette absence la terrible explication. Pendant que nos yeux le cherchaient dans notre salle, il était étendu sans vie dans un repli de la montagne, victime de sa passion pour la botanique.

Je ne veux pas rappeler ici les circonstances affreuses de cette fin qui a rempli nos âmes d'épouvante; mais laissez-moi vous dire qu'il y a quelque chose de plus épouvantable encore que la mort de ce galant homme, de ce savant modeste allant s'abîmer sur des rochers, loin de tout ce qu'il aimait, loin de tout regard humain; je veux parler de la situation de cette famille qui, pendant dix-neuf jours, a connu des

angoisses que l'on peut à peine imaginer; et devant une telle infortune, il n'y a place dans les cœurs que pour un seul sentiment: c'est une immense pitié !...

Ah! Messieurs, vous le savez, les pauvres gens, ceux qui en travaillant du matin jusqu'au soir gagnent péniblement leur vie, ont coutume d'envier les riches; et cela est bien naturel... Aujourd'hui cependant, ils doivent comprendre que la richesse, si grande soit-elle, est impuissante à éloigner le malheur, et que les riches, eux aussi, portent leur croix, et qu'à certains jours cette croix est très lourde.

Et maintenant que tout est consommé, à cette famille si éprouvée, à ces jeunes orphelins, nous n'offrirons pas de consolations stériles; nous leur montrerons seulement cette foule attristée et la sympathie de toute une population.

Quant à lui, qui est là, couché dans sa tombe... pour toujours... maintenant qu'il est descendu dans la terre pour ne plus jamais remonter parmi les hommes, maintenant qu'il habite ces pays inconnus d'où jamais aucun voyageur n'est revenu, nous pensons qu'il y trouvera... qu'il y a déjà trouvé... ce qu'il a si bien mérité par sa vie de juste et sa mort de martyr... ce que tout à l'heure, dans ses prières, l'Eglise catholique demandait pour lui... le repos éternel.

Adieu, mon cher Collègue; adieu, mon cher Comte!...

DISCOURS
de Monsieur Edmond CHAPOY

Avocat à Bourg-en-Bresse,

Vice-Président de la Société des Sciences naturelles et d'Archéologie de l'Ain

Combien il est douloureux, Messieurs, de se rencontrer devant la dépouille mortelle d'un ami que l'on voyait naguère plein de vie et avec lequel on formait mille projets!... Quelle émotion nous avons tous ressentie lorsque nous avons appris la disparition accidentelle de M. le Comte Henri de Boissieu, quelle angoisse durant les vingt jours de recherches dans la montagne et quelle affliction lors de sa funèbre découverte!...

Au nom de la **Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie de l'Ain,** je viens adresser un dernier adieu à son président.

Comment pourrais-je exprimer la peine et les vifs regrets que nous cause la perte de cet homme de bien, de ce savant aimable et distingué, auquel nous avions voué une estime véritable! Aujourd'hui, je n'ai ni le temps, ni la liberté d'esprit nécessaires pour retracer en détail sa vie trop courte, hélas! mais si bien remplie; demain, je m'efforcerai de le faire.

Dans ce champ du repos, au milieu des larmes et des regrets unanimes, quelques mots simples et sincères seront d'ailleurs l'hommage le plus digne de celui que nous avons malheureusement perdu.

Lorsque en 1893, notre Société fut fondée à Bourg-en-Bresse pour grouper les amateurs de sciences physiques et naturelles, historiques et archéologiques, spécialement en ce qui concerne le département de

l'Ain, M. Henri de Boissieu s'empressa de lui apporter son précieux concours et son dévouement le plus absolu.

Dès 1896, les suffrages de ses collègues le nommèrent adjoint au Bureau, et le portèrent, le 25 janvier 1900, à la vice-présidence, enfin, le 10 mars 1904, à la présidence où il fut désormais maintenu chaque année: nul mieux que lui n'était désigné pour remplir cette fonction de confiance.

De nombreuses Compagnies savantes de France et de l'Etranger lui ouvraient aussi leurs portes avec empressement. Toutefois, il aimait par dessus tout notre modeste Société et contribuait à son développement, à sa prospérité. Il était l'âme de nos réunions qu'il dirigeait avec compétence et délicatesse : non content de féliciter les laborieux en pleine possession de leur science et de leurs talents, il encourageait les débutants et stimulait les timides. Ayant horreur de l'égoïsme stérile, il devenait de plus en plus vulgarisateur: son plus grand plaisir était de faire part de ses trouvailles, de communiquer le résultat de ses études et de provoquer des échanges d'idées.

Ainsi, nous avons pu voir se développer chez lui les qualités que vous avez tous appréciées, Messieurs: l'étendue des connaissances, une certaine originalité dans les recherches, la vivacité d'élocution et, ce qui vaut peut-être mieux, une franchise, une bonté et une obligeance dont bien des gens, même en dehors du cercle de ses intimes et de ses collègues, garderont un souvenir attendri.

M. Henri de Boissieu s'est occupé d'histoire, d'archéologie et d'économie sociale. Il avait surtout pour les choses de la nature un goût inné qui s'était développé dans le cadre enchanteur du château de Varambon.

Aucune des sciences naturelles ne lui fût étrangère, pourtant la botanique lui inspira toujours une prédilection particulière. Il sut mettre à profit toutes ses promenades dans notre région et ses voyages fréquents au dehors pour composer un magnifique herbier. Il publiait une quantité de notes et d'observations sur les sujets les plus variés, mais une de ses plus louables ambitions était de dresser un catalogue général de toutes les productions naturelles de notre département. Le zèle et la conscience avec lesquels il poursuivait l'exécution de la « Flore de l'Ain », lui préparaient un succès mérité et son ouvrage, qu'il nous destinait, eût fait le plus grand honneur à notre Société et à la Botanique floristique de son pays natal.

C'est en y travaillant le jeudi 23 mai dernier, qu'il trouva le trépas dans les roches d'Hostias, près Tenay, où il venait de faire une abondante moisson de plantes. Quelques instants auparavant, il m'avait écrit une lettre — sa dernière !... — dans laquelle il se souciait encore des occupations de notre Société.

Dieu ne lui permit pas d'entrevoir sa fin prochaine; mais il était du nombre de ces natures d'élite dont la conduite droite et loyale n'a pas à redouter le mystère de l'au-delà, et qui, toujours prêtes, vivent de manière que la mort ne les prenne jamais au dépourvu.

Ah! certes, une séparation si imprévue, si soudaine, est néanmoins cruelle pour ceux qui restent.

Que sa famille éplorée reçoive au nom de la **Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie de l'Ain**, au nom de plusieurs Sociétés de France, de Belgique et de Suisse qui m'ont aussi chargé de les repré-

senter, l'expression de notre sympathie respectueuse et profondément attristée.

Cher Président,

C'eût été une bien douce consolation pour vos collègues de vous revoir et de vous fermer les yeux, mais, nous inclinant devant les décrets de la Providence, nous adoucissons notre douleur à la pensée de la récompense éternelle qui attend là-haut les victimes noblement tombées, comme vous, sur le champ de bataille de la vie, au service de la Science.

Adieu, mon cher Président!

Mon cher Ami, adieu!

DISCOURS
de Monsieur de CHIFFREVILLE

Vice-Président du Syndicat agricole de Bourg

C'est le cœur étreint d'une profonde tristesse que je viens — au nom du **Syndicat agricole de Bourg**, et en l'absence de son Président, M. de Monicault, qui me télégraphie son extrême regret de ne pouvoir se trouver aujourd'hui parmi nous, — apporter sur cette tombe l'adieu des campagnes, le salut ému des laboureurs, des paysans. Et je suis leur interprète d'autant plus sincère, qu'il m'a été donné, pendant ces longs jours d'angoisse de constater dans nos fermes de Bresse et de Dombes, la tristesse vraie, les regrets unanimes soulevés par le drame affreux, dont la montagne, trompeuse et cruelle, semblait vouloir garder le secret.

Car Henri de Boissieu était aimé dans nos campagnes; partout où il passait, conduit par ses devoirs de Vice-Président du Syndicat; partout il laissait des amis; c'est que le plus simple, le plus humble des travailleurs de la terre lui savait gré de la bonté, de la simplicité affable avec laquelle il mettait à sa portée les trésors de son érudition, de son intelligence, de cet esprit si fin, si vibrant, si élevé et si merveilleusement doué qui charmait ses amis et captivait les indifférents.

Et lui, en retour, aimait son Syndicat qu'il avait connu et soutenu dans les jours difficiles. Sans compter, il lui donnait son temps, son dévouement, son talent, avec cette ardeur, cette générosité qu'il apportait à toutes les œuvres dont il s'occupait — et qui, par là même, le passionnaient; il s'enthousiasmait à l'idée des résultats moraux et matériels qu'il voyait comme but à ses efforts, il se donnait tout entier...

« Notre Syndicat est une grande famille », avait-il coutume de dire. Hélas! Cette grande famille rurale, elle aussi, porte aujourd'hui le deuil; et elle s'incline, avec une respectueuse sympathie, devant les douleurs poignantes qui pleurent sur cette tombe, — la tombe d'un grand cœur, et d'un chrétien que la mort ne pouvait surprendre.

DISCOURS
de Monsieur Edouard BOURGOIN

Avocat à Bourg-en-Bresse

Président du Comité de l'Action Libérale Populaire de Bourg

C'est au nom de l'**Action Libérale Populaire** dont il était le vice-président à Bourg, au nom de ceux de ses amis qui vivaient avec lui en

pleine communion d'idées politiques, sociales et religieuses et qu'il faisait volontiers les confidents de ses pensées généreuses, de ses enthousiames et de ses espoirs, que je viens apporter à Henri de Boissieu le suprême adieu d'une amitié fidèle.

C'est avec une véritable stupeur et une consternation douloureuse que nous avons appris sa tragique disparition dont la nouvelle apportait avec elle à tous ceux qui le connaissaient, la conviction et la certitude qu'il avait trouvé dans la montagne une mort dramatique.

Henri de Boissieu n'était, dans ce pays, rien de ce qu'il eût pu être. Je veux dire qu'il ne remplissait aucun de ces mandats publics que l'ambition des hommes se dispute avec tant d'âpreté et dont il eût été si digne. Il était seulement conseiller municipal de cette petite commune de Varambon et ce mandat qu'il remplissait avec toute sa conscience et que la confiance de ses concitoyens venait de lui renouveler était le seul auquel il tint.

Et pourtant sa mort est, dans toute notre région, un véritable deuil public. C'est qu'il y tenait une grande place et que tous avaient deviné et senti confusément qu'il était, pour notre petite patrie, une réserve et un espoir auquel on n'aurait pas fait appel en vain le jour où on aurait eu besoin de son talent et de son dévouement.

Mais, nous qui connaissions plus intimément Henri de Boissieu, nous savons mieux encore la perte que nous faisons, la place qui eût dû être la sienne et le rôle qu'il pouvait être appelé à remplir. Car nous connaissions l'élévation de ses sentiments, la noblesse de son caractère, ainsi que la haute valeur intellectuelle et morale que sa modestie cachait beaucoup. Nous avions surtout éprouvé, avec le charme de ses relations, la sûreté de son amitié et l'infinie bonté de cœur qui lui attirait tant d'inaltérables sympathies.

J'ai essayé, en quelques lignes rapidement jetées, de dire, dans un journal populaire qu'il aimait, un peu du bien que nous pensions d'Henri de Boissieu. Mais l'émotion qui m'étreint, au bord de cette tombe, m'empêcherait de le redire ici.

Tout l'éloge mérité que je veux faire de lui, le seul qu'il eût ambitionné, tient en trois mots: il fut bon catholique, bon citoyen et bon français.

Henri de Boissieu avait, dès sa jeunesse, pris pour exemple le grand orateur catholique, le grand français qui devait devenir son oncle, le comte Albert de Mun.

Comme Albert de Mun, son idéal avait été constamment de défendre sa foi, de défendre la liberté, et de servir avec désintéressement son pays et la cause du peuple et des humbles. Il s'est toujours rappelé cette grande parole de Montalembert: « Dans votre siècle, soyez un fait, au lieu d'être un bruit, une ombre, une ruine. » C'est ainsi que rattaché au passé par tant de liens et par toutes les traditions de sa noble race il fut un homme d'action qui voulut vivre avec son temps et aima la France du présent en regardant aussi avec un indéfectible et confiant optimisme la France de demain.

Ce qui, aux yeux d'Henri de Boissieu, concrétisait la France, c'était sa petite patrie, cette terre de l'Ain à laquelle il tenait par de si puissantes racines et qu'il aima passionnément. Il va y dormir son dernier sommeil, dans ce petit cimetière de Varambon, près de tout ce qu'il a aimé. Notre souvenir pieusement fidèle et nos prières l'y suivront et

nous reporterons respectueusement sur sa famille, si douloureusement éprouvée, la sympathie que nous avions pour lui. Ce n'est pas adieu, mon cher ami, qu'il faut vous dire, c'est au revoir.

Et la suprême consolation des vôtres est de savoir que vous avez déjà reçu, Là-Haut, la récompense promise au bon ouvrier!

DISCOURS
de Monsieur Henri TISSOT
Vice-Président de la Fédération des Cercles d'Etudes de Pont-d'Ain et de Poncin

Après tant de voix plus éloquentes et plus autorisées, la mienne hésite quelque peu à se faire entendre.

Et pourtant, il me semble que les Jeunes de la **Fédération des Cercles d'Etudes du Bas-Bugey** ont un devoir à remplir encore, devoir de profonde reconnaissance envers celui qui fut si longtemps leur chef, leur guide, leur ami.

Depuis longtemps en effet, depuis si longtemps qu'il semble aux plus anciens d'entre nous que c'est depuis toujours, nous étions accoutumés à voir Monsieur le Comte Henri de Boissieu au milieu de nous, prendre part à tous nos travaux, seconder et encourager tous nos efforts.

Quand, il y a cinq ans, les Jeunes de bonne volonté — sentant que, malgré tout, il y avait quelque chose à faire et que le devoir de l'apostolat s'imposait à chacun d'eux dans leurs paroisses respectives — comprirent que, en combinant leurs efforts, en échangeant leurs idées, ils arriveraient plus facilement au résultat que leur faisait entrevoir et espérer l'ardeur de leurs âmes, celui que nous pleurons aujourd'hui fut le premier à les approuver, à les pousser dans cette voie. Et qui donc était mieux désigné que lui pour prendre la tête du mouvement qu'il avait provoqué et soutenu? Aussi, est-ce à l'unanimité que la **Fédération intercantonale des Cercles d'Etudes de la Région de Pont-d'Ain et de Poncin** lui offrit sa présidence.

Jeunes Fédérés de la première heure, vous savez avec quel empressement, avec quelle joie il accepta cette présidence qui nous faisait tant d'honneur, et qui n'était pour lui qu'une charge de plus, ne voulant voir là qu'une nouvelle occasion de se dévouer, de se donner à cette chère jeunesse qu'il aimait tant.

Et pendant ces cinq années, il fut vraiment le Président de notre Fédération, répondant, où qu'il fut, à nos appels, visitant chacun de nos groupes paroissiaux, ne voulant laisser à personne le soin de présider nos réunions, le souci d'assumer les responsabilités. Il fut bien l'âme de notre groupement, lui insufflant cette vie profondément chrétienne et sociale à qui nous devons notre vitalité. Jeune, plus jeune que nous tous par son enthousiasme, guide si merveilleusement sûr cependant avec sa haute compétence des questions sociales et la sûreté de ses décisions.

Cette direction qu'il avait bien voulu nous donner, il ne crut pas devoir la refuser à la **Fédération Diocésaine des Œuvres de Jeunesse,** dont il accepta la présidence avec la même simplicité, avec la même joie qui ne voyait partout que le bien à faire, les forces à dépenser.

« Se donner », telle semble avoir été sa devise, se donner tout entier, sans se jamais reprendre. Et partout où il y avait à combattre, à lutter pour quelque grande et noble cause, on le voyait sur tous les champs de bataille dépenser sans compter son inlassable activité.

Septembre 1908 lui faisait présider cet inoubliable Congrès de Saint-Jean-le-Vieux, qui fut comme nos manœuvres d'automne à nous, les jeunes de la région. Et plus tard, à chacune de nos rencontres intercantonnales de groupes, même à chaque réunion préparatoire, il était toujours là, fidèle au poste, quelles que fussent les difficultés matérielles ou autres, nous apportant avec quel dévouement, — vous vous en souvenez, mes chers amis, — le double appoint de sa science sociologique et de sa foi ardente; nous commentant, avec cette parole chaude et vibrante que nous aimions tant à entendre parce qu'elle savait trouver le chemin de nos cœurs, notre belle devise « Piété, Etude, Action », dont sa vie nous était déjà un si frappant et si entraînant exemple.

Rappelez-vous cette dernière réunion de Poncin et gardez précieusement comme les « Novissima Verba » d'un père à ses fils, les conseils qu'il nous y donnait:

« Vous qui paraissiez sommeiller, réveillez-vous et entrez vaillamment dans l'action. Agissez plus pleinement, plus fortement encore, vous qui luttiez déjà si courageusement. »

Testament merveilleux, dont nous voudrons relire souvent en nos cœurs les encourageantes paroles.

Les desseins de Dieu sont impénétrables. Et alors que la présence du Comte Henri de Boissieu nous paraissait si nécessaire, voici que la divine Providence l'a rappelé à elle. La grande voix s'est tue qui nous disait si clairement le devoir; la main qui nous montrait avec tant de sûreté le droit chemin s'est glacée et ne sera plus là désormais pour nous guider.

Il est mort au poste d'honneur, martyr de cette science à laquelle il avait donné de sa vie tout ce que lui en laissaient les Œuvres si nombreuses auxquelles il apportait son concours.

Nous qui le connaissions pour avoir vécu dans son intimité, pour avoir reçu si souvent les confidences de son cœur d'apôtre, nous sommes sûrs qu'il serait tombé avec le même dévouement pour la défense de sa foi et pour le bien de ces âmes auxquelles il avait consacré toutes ses énergies. Je l'entends encore me dire au soir d'une de nos réunions: « Notre idéal, notre plus grande joie, mon cher ami, ce doit être, il me semble, de mourir sur un champ de bataille quel qu'il soit, pour la Patrie, pour l'Eglise et pour la régénération de l'âme française. »

Paroissien de Saint-Jean-le-Vieux, je ne puis oublier tout ce que Monsieur le Comte Henri de Boissieu a fait pour notre petit pays auquel il a tant donné de son cœur, de son dévouement et qui certes le lui rendait bien.

Vice-Président de la **Fédération des Cercles d'Etudes de la Région de Pont-d'Ain et de Poncin**, je devais en son nom apporter à ce chef le suprême hommage de la troupe qu'il a si longtemps conduite au combat.

Membre du Comité Lyonnais de l'**Association Catholique de la Jeunesse Française**, il me faut, au nom de ce Comité et au nom de l'Association tout entière, saluer une dernière fois celui dont nous nous enorgueillissions d'avoir obtenu l'estime et l'affection. L'Association ne

peut pas ne pas se souvenir que c'est dans son Congrès national de Lyon, il y a deux mois à peine, qu'il nous a pour la dernière fois fait profiter de sa science et de son expérience sociales, et de la part qu'il a prise aux délibérations de nos séances d'études.

Au nom de ces trois Œuvres qu'unit la même devise et l'affection que leur portait Monsieur le Comte Henri de Boissieu, je tiens à apporter aujourd'hui à sa famille le témoignage de la respectueuse sympathie avec laquelle nous l'avons suivie dans les longues étapes de son si douloureux calvaire.

Qu'elle se console, comme nous, en regardant là-haut, plus haut que l'horizon borné de cette terre, la Foi ne nous enseigne-t-elle pas que ceux qui ont semé dans les larmes y récolteront dans l'allégresse!...

DISCOURS
de Monsieur Joseph BUCHE

Professeur agrégé au Lycée Ampère
Président de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon

Mesdames, Messieurs,

J'ai le douloureux privilège, en ma qualité de Président de la **Société littéraire, historique et archéologique de Lyon**, de venir rendre un suprême hommage au confrère et à l'ami frappé au champ d'honneur et mort glorieusement en accomplissant sa mission de savant.

Il y avait dans notre ami Henri de Boissieu, héritier d'un nom illustre et cher à notre antique ville de Lyon autant qu'à votre beau et fier Bugey, un homme qui avait compris les devoirs qu'imposent la fortune, l'intelligence et la race. Il ne se croyait pas né pour jouir paisiblement de la haute situation acquise par le labeur de ses ancêtres. Il voulait porter son nom et non être porté par lui. C'est pourquoi, après de fortes études classiques, il vint au milieu de nous s'asseoir sur les bancs de la Faculté des Lettres de Lyon, et s'y affirmer ce qu'il était: un esprit pénétrant, une intelligence vive, une volonté mise au service du culte désintéressé des Lettres. Henri de Boissieu fit la conquête de tous ses rivaux. Mais déjà, dans ce jeune homme, prématurément mûri, apparaissait la vocation du bien unie à celle de la science. Tous les problèmes sociaux le préoccupaient, surtout celui de la misère et de l'ignorance. Avec une ardeur et une passion communicatives, il nous disait ses vastes projets pour détruire ce double fléau. Mais, âme profondément chrétienne, nourrie par l'histoire, fortifiée par la pratique des bonnes œuvres, illuminée par l'incessante lecture des livres saints, il cherchait le remède au cœur même du christianisme, et, vue intéressante d'un savant et d'un esprit juste, dans les institutions qu'il avait fondées ou inspirées, dans celles qui, au cours des siècles, avaient fait leurs preuves de vitalité et d'efficacité.

C'est, portant dans sa pensée un beau sujet de travail, qu'il frappa en 1904 à la porte de la **Société littéraire, historique et archéologique de Lyon**. Nous la lui ouvrîmes toute grande, en souvenir d'Alphonse de Boissieu — petit-fils de J.-J. de Boissieu, le Rembrandt français, — qui fut des nôtres en 1831, et surtout à cause de ses mérites personnels qui étaient de tout premier ordre et de nature à honorer notre compa-

gnie. Henri de Boissieu voulait écrire l'« Histoire de l'Aumône Générale à Lyon ». L'œuvre, je crois, est non seulement tracée dans ses grandes lignes, mais achevée dans ses parties essentielles. Notre regretté contrère nous en a communiqué, à la **Société littéraire**, un certain nombre de chapitres, qui sont d'un savant formé aux méthodes les plus sures et les plus sévères, d'un écrivain de race qui a puisé sa langue au cœur même de la tradition française. Mais partout, dans ce que je connais de ce beau livre, revit la préoccupation pratique du bien immédiat. Il veut savoir pourquoi l'Aumône Générale a pu soulager certaines misères, pourquoi elle a été impuissante devant d'autres, comment enfin, au cours de quatre siècles et sous quelles lois nécessaires, elle a dû évoluer et devenir les Hospices civils de Lyon. Voilà, je le répète, l'incessante préoccupation sociale de M. Henri de Boissieu, voilà ce qui donne à ces pages austères et fortes un accent de passion et de vie qui charme, entraîne et séduit.

Pourquoi faut-il que la mort ait brisé tant d'espérances, détruit cruellement, dans le plus horrible des accidents, une vie toute entière vouée à la science et à la pratique du bien, arraché Henri de Boissieu à la tendresse de ses enfants, à l'amour de ses parents, à l'affection de ses amis? C'est le secret de Dieu. Inclinons-nous devant le mystère. Mais nous croyons à la bonté de Dieu d'une foi sincère et consolante, et volontiers nous redirions, sur la tombe de notre ami, ces beaux vers de Hugo que je lui ai entendu réciter:

Je viens à vous, Seigneur! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant.
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

DISCOURS

de Monsieur Nisius ROUX

Botaniste

Au nom de la **Société Botanique de France** et de la **Société Botanique de Lyon** qu'il me soit permis d'adresser un dernier adieu à notre cher Collègue, et, comme ami, de rappeler, hélas! en quelques mots, ce qu'il fut dans cette Science qui vient de nous l'enlever.

Elève de l'abbé Fray, il apprit bien vite à connaître la flore si variée de « son » Bugey et à découvrir les espèces adventices introduites par l'industrie; ce fut du reste le sujet de nombreuses communications faites à nos séances et insérées dans nos publications.

Travailleur avant tout, Henri de Boissieu consacrait une grande partie de ses séjours dans la capitale à étudier les riches collections du Muséum. Ses descriptions de plantes nouvelles l'ont fait connaître universellement.

Depuis de longues années, il préparait une « Flore du département de l'Ain », dont le manuscrit, si précieux pour notre région, allait être terminé. Espérons la voir paraître bientôt; ce sera le plus grand hommage rendu à la mémoire du savant et le meilleur exemple de saine activité qu'il puisse laisser à ses chers enfants qu'il aimait tant.

A l'ami, au botaniste estimé de tous, adieu!...

DISCOURS
de Monsieur le Colonel Baron de SAINT-DIDIER

Au nom de l'**Association des Pères de famille du canton de Pont-d'Ain**, je tiens à rendre à mon ami très regretté, Henri de Boissieu, un dernier hommage avec un dernier adieu; car c'est à son zèle infatigable que nous devons notre organisation qui complétait enfin l'Association du diocèse. (1)

N'est-il pas beau, Messieurs, le caractère de cet homme qui n'avait qu'à se laisser vivre entre une mère excellente, une épouse charmante et deux beaux enfants, et qui cependant passe son temps à un âpre labeur tout de charité chrétienne et de devoir social?

Il n'a aucune ambition personnelle, il est modeste jusqu'à l'effacement et pourtant son savoir est considérable; il a étudié toutes les questions sociales, il a écrit sur les organisations hospitalières, ouvrières..., il connaît les sciences naturelles et c'est, hélas! pour les enrichir encore qu'il va se perdre dans les gouffres d'Hostias, mais il a surtout l'amour de se dépenser pour les autres et vous le rencontrez souvent à pied, sur les chemins de Dompierre ou Pont-d'Ain, visitant ses chères Associations, ou sur ceux de Tossiat ou Saint-Jean-le-Vieux, portant dans les Cercles d'Etudes d'une jeunesse qu'il veut former et éclairer sa parole d'apôtre et de bon Français.

Quelle noble leçon, Messieurs! Que cette vie d'abnégation chrétienne, de souffle patriotique en face de ce tourbillon de réclames et d'appétits qui nous entoure, où l'on voit chacun chercher à se hausser au-dessus de ses mérites et de ses services.

Votre âme, mon cher Henri, n'a jamais connu ces faiblesses et votre vie toute de foi et de dévouement peut se résumer dans la belle devise: Dieu et Patrie. Que Dieu donc, qui reconnaît le juste, vous reçoive parmi ses élus et vous accorde la récompense de vos bonnes actions et de vos vertus!...

Cependant, la foule silencieuse, attentive, est massée sur la pente du cimetière. Lorsque les derniers adieux sont prononcés, elle défile avec respect devant la tombe et se retire vivement émotionnée. Dans cette affluence, chacun faisait l'éloge des grandes vertus de ce croyant et savant qui s'en est allé si tragiquement, de ce gentilhomme fortuné qui sut accomplir avec tant de délicatesse, de discrétion et de persévérance son devoir social dans toute son intégrité.

Quelques mottes de terre sont jetées sur son cercueil, puis sur la fosse comblée une autre large dalle est placée, étalant cette nouvelle inscription:

(1) Les Associations des 36 cantons de l'Ain sont groupées sous la présidence de M. R. Dareste de la Chavanne, avocat à Bourg, depuis le Congrès du 13 décembre 1908.

†

ICI REPOSE
JEAN-MARIE-ANTOINE-GUSTAVE-HENRI
COMTE DE BOISSIEU
RETOURNÉ A DIEU LE 23 MAI 1912
A L'AGE DE 41 ANS
BENEDICTIO DEI IN MERCEDEM
JUSTI FESTINAT ET IN ORA VELOCI
PROCESSUS ILLIUS FRUCTIFICAT
ECCL. — CAP. II. — VERS. 24
REQUIESCAT IN PACE

Le 8 juillet suivant, un service religieux, dit « messe de quarantaine », fut célébré à Varambon, dans l'intimité.

Enfin, le dimanche 29 décembre 1912, au lieu dit *Sur Indret*, M. l'abbé Besson, curé de Prémillieu, a béni, en présence de la famille, un pieux monument commémoratif : la cérémonie fut simple, dépourvue de tout apparat, mais combien émouvante !... C'est une croix de bois, recouverte de zinc, haute de cinq mètres, qui, placée sur un rocher acquis de la commune d'Hostias, domine de très haut le sentier fatal, se profile sur le ciel, lorsqu'on l'aperçoit de la ligne de chemin de fer, de la route de *la Bérotière* ou du pont *Biez*, et rappelle aux passants le tragique évènement que, malgré notre émotion, nous avons tenu à raconter avec précision, sur la demande des nombreux amis et collègues du regretté disparu.

Au dos de la croix est fixée une petite plaque noire avec ces mots :

†

COMTE DE BOISSIEU
23 MAI 1912
PRIEZ POUR LUI

LE JUSTE, QUAND MÊME
LA MORT LE VISITERAIT
PRÉMATURÉMENT,
TROUVERA LE REPOS.

SAG. CH. 4. VERS. 7.



CURRICULUM VITÆ

1871 (25 février). — Naissance au château de Varambon (Ain).
1879-1885. — Etudes sous la direction du précepteur Louis Abt.
1886-1888. — Etudes classiques à l'Ecole N.-D. de Mongré.
1887 (25 juillet). — Bachelier ès-lettres Rhétorique (Bien). Lyon.
1888 (26 juillet). — Bachelier ès-lettres Philosophie (Assez bien). Lyon.
1889 (9 mai). — Bachelier ès-sciences (Assez bien). Paris.
1889-1891. — Etudes à la Faculté des Lettres de Lyon.
1891 (8 juillet). — Licencié ès-lettres (Bien). Lyon.
1892 (environ). — Membre de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, et de l'Association catholique de la Jeunesse française, à Paris.
— Premiers travaux au Muséum d'histoire naturelle, à Paris (Section de Botanique: phanérogamie).
— Croisière avec le Comte R. de Dalmas: côtes de Dalmatie.
— (12 novembre). — Incorporé au 133e régiment d'infanterie à Belley, pour un an.
1893 (16 mai). — Caporal au 133e régiment d'infanterie.
— (5 octobre). — Membre de la Société des Sciences naturelles de l'Ain.
1894 (26 janvier). — Membre de la Société Botanique de France.
— (avril-mai). — Croisière avec le Comte R. de Dalmas: Grèce, Asie-Mineure.
1895 (4 avril). — Membre du Conseil d'administration de la Société des Sciences naturelles de l'Ain.
— (1er octobre). — Premier mariage avec la marquise Alix Costa de Beauregard, (Savoie).
— (1er novembre). — Sergent de réserve au 133e régiment d'infanterie.
— (17 décembre). — Membre de la Société Botanique de Lyon.
1896 (août). — Début de ses relations avec l'Herbier Boissier.
1897 (15 octobre). — Membre de l'Académie internationale de Botanique, du Mans.
— (30 décembre). — Sous-lieutenant de réserve au 23e d'infanterie, à Bourg.
1899 (13 septembre). — Vice-président du Syndicat Agricole de Bourg.
1900. — Conseiller municipal de Varambon (1re fois).
— Membre du Comité de défense sociale de Bourg.
— (25 janvier). — Vice-président de la Société des Sciences naturelles de l'Ain.
1901 (6, 7 et 8 août). — Association internationale des Botanistes à Genève.
— (4 décembre). — Membre de la Société d'Emulation et d'Agriculture (Lettres, sciences et arts) de l'Ain.

1902. — Vice-président de l'Action Libérale populaire (arrondissement de Bourg-en-Bresse).
— (12 décembre). — Membre de la Société d'Economie politique de Lyon.
1903. — Membre honoraire de la Société Gorini.
— Membre de l'Office social de Lyon
— Membre de l'Union des Sociétés de secours-mutuels de l'Ain (n° 562).
— (5 mars). — Membre correspondant de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie.
1904. — Membre de la Société d'Economie sociale de Bruxelles.
— Membre de la Société d'Economie sociale de Paris.
— Membre du Comité de patronage des Semaines sociales, fondées à Lyon.
— Membre de la Société Littéraire, historique et archéologique de Lyon.
— (23 janvier). — Membre de la Société Philomatique de Paris (section des sciences naturelles).
— (29 janvier). — Membre titulaire du Bureau diocésain de Belley.
— (10 mars). — Président de la Société des Sciences naturelles et d'Archéologie de l'Ain.
— (19 octobre). — Membre du Bureau du Bresse-Club.
— (30 novembre). — 2e mariage avec la Comtesse Henriette d'Ursel (Belgique).
1905 (9 septembre). — Lieutenant de réserve au 23e régiment d'infanterie.
— (18 novembre). — Lieutenant au 55e territorial.
1906. — Membre du Comité des Sites et Monuments pittoresques de l'Ain (Touring-Club de France).
1908. — Membre du Conseil d'administration de l'Union Bourguignonne.
— Membre de la Société « Le Bugey ».
— Président de la Fédération intercantonale des Cercles d'Etudes de Pont-d'Ain et Poncin (Ain).
1909 (31 mai). — Président de la Fédération diocésaine des Œuvres de Jeunesse de l'Ain.
1910 (mai). — Membre du Congrès international de Botanique, à Bruxelles.
— (31 juillet). — Président de l'Association cantonale des chefs de famille de Pont-d'Ain.
1911 (février). — Membre de la Société Botanique de Genève.
— (13 mars). — Nommé officier d'académie.
— (juillet). — Membre de la Société bibliographique et des publications populaires.
1912 (5 mai). — Conseiller municipal de Varambon (4e fois).
— (18 mai). — Retour de Paris à Varambon.
— (23 mai). — Fatale promenade d'herborisation sur le plateau d'Hostias. Sa chute dans la montagne.
— (11 juin). — Découverte de son corps.
— (15 juin). — Ses obsèques à Varambon.



BIBLIOGRAPHIE

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES

PRINCIPAUX TRAVAUX IMPRIMÉS DE Henri De BOISSIEU

Nous avons divisé cette liste en deux parties qui correspondent d'ailleurs aux chapitres dans lesquels nous avons examiné les études si nombreuses et si variées de l'auteur :

I. **Etudes botaniques ;**
II. **Etudes économiques et sociales.**

Malgré nos longues et minutieuses recherches, notre énumération est probablement incomplète, mais n'est elle pas suffisante pour prouver une fois de plus l'activité scientifique de notre collègue, mort dans sa quarante deuxième année, alors qu'il était en pleine possession de son talent !...

I. — ÉTUDES BOTANIQUES

1896. — **Contribution à l'étude de la Flore de la Cotière. Note sur quelques plantes des environs de Varambon** (Plantes calcicoles, silicicoles, etc...). — *Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de l'Ain* — n° 4 — 1er semestre 1896 — p. 31-41.

Quelques notes sur la Flore d'Orient. — *Bull. de la Soc. bot. de France.* XLIII — Séance du 12 juin 1896 — p. 283-290. Tiré à part — Paris, Librairies-Imprimeries réunies. 1896, in-8° — 8 p.

Contribution à la connaissance du littoral saharien. Etude sur la Flore du Cap Blanc. — *Journal de Bot.*, X — (1er juillet 1896) — p. 218-221. — Tiré à part, couverture factice — in-8° — 4 p. (Paris — J. Mersch, impr. 1896).

Anomalie du Geum rivale — *Soc. Bot. de Lyon* — Procès-verbal de la séance du 10 novembre 1896.

1897. — **Les Saxifragées du Japon — Espèces et localités nouvelles pour la Flore du Japon, d'après les collections de M. l'abbé Faurie.** — *Bull. de l'Herbier Boissier* — 1re série — Tome V — n° 8, août 1897 — p. 683-695. — Tiré à part — Genève — Impr. Romet — 1897 — in-8° — 14 p.

Les Ericacées du Japon, d'après les collections de M. l'abbé Faurie. — *Bull. de l'Herbier Boissier* — 1re série — Tome V — n° 11, novembre 1897 — p 905-924. — Tiré à part — Genève — Impr. Romet — 1897 — in-8° — 20 p.

Note sur un Centaurea adventice dans l'Ain. — *Bull. de la Soc. bot de France.* XLIV — (10 décembre 1897) — p. 177-180 — (et note ajoutée pendant l'impression, en janvier 1898).

1898 — **Un cas de tératologie végétale — Note sur une monstruosité du Geum rivale.** — *Bull. de la Soc. des Sciences Naturelles de l'Ain* — n° 10 — 1er trimestre 1898 — p. 28-30.

Sur un Centaurea adventice dans l'Ain. Note rectificative et complémentaire. — *Bull. de la Soc. des Sciences naturelles de l'Ain* — n° 10 — 1er trimestre 1898 — p. 31-32.

Les Légumineuses du Japon, d'après les collections de M. l'abbé Faurie. — *Bull. de l'Herbier Boissier* — 1re série — Tome VI — n° 8, août — p. 660 à 680.

1899. — **Les Renonculacées du Japon, d'après les collections parisiennes de M. l'abbé Faurie.** — *Bull. de l'Herbier Boissier* — 1re série — Tome VII — n° 8, août 1899 — p. 580-601. — Tiré à part — Genève — Impr. Romet — 1899 — in-8° — 22 p.

Les Crucifères du Japon, d'après les collections de M. l'abbé Faurie. — *Bull. de l'Herbier Boissier* — 1re Série — VII — n° 11 — novembre 1899, p 781-798. — Tiré à part — Genève — Impr. Romet — 1899 — in-8° — 18 p.

1900. — **Un nouveau Staphylea du Japon.** — (Staphylea Francheti sp. nova). — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — Tome XLVII — (22 juin 1900) — p. 221-222. — Tiré à part — (Paris, Librairie-impr. réunies 1900) — in-8° — 2 p. couv. fact.

Collaboration aux Archives de la Flore jurassienne, de M. le Dr Antoine Magnin :

1. — *Observations sur la Flore de la Cotière de l'Ain et ses environs* : n° 5, juillet 1900, I, p. 47.

2. — *Le Coronilla coronata près de Pont-d'Ain* : nº 5, juillet 1900, I, p. 51.

3. — *Observations sur la Flore de la Cotière* (suite) : nº 6, août 1900, p. 54.

4. — *Le Thesium humifusum de Neuville-sur-Ain à Chazey* : nº 6, août 1900, p. 54.

5. — *Sur les Thesium* : nº 6, août 1900, p. 58.

6. — *Sur les Thesium* : nº 6, août 1900, p. 59.

7. — *Le Monotropa à Druillat* : nº 10, décembre 1900, p. 90.

Liste de localités et espèces nouvelles pour la Flore du Japon d'après les collections parisiennes de M. l'abbé Faurie. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — Tome XLVII (séance du 9 novembre 1900) — p. 309-315. — Tirage à part — Paris — Libr-impr. réunies — (1900) — in-8º — 16 p. couv. fact.

Révision des Violariées. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — XLVII — (9 novembre 1900) — p. 316-324.

1901. **Le Sisyrinchium mucronatum Mich.** — (S. Bermudiana L. p. p.) **dans l'Ain.** — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — XLVIII — (26 juin 1901) — p. 271-275.

Contribution à la connaissance des Viola d'Extrême-Orient : les Viola de Chine d'après les collections du Muséum d'Histoire naturelle de Paris — *Bull. de l'Herbier Boissier* — 2ᵉ série — Tome I — (nº 11, 31 octobre 1901) — p. 1073-1081. — Tiré à part — Genève — impr. Romet 1901 — in-8º 9 p.

1902. — **Les Viola de Chine, d'après les collections de l'Herbier de l'Académie Internationale de géographie botanique.** — *Bull. de géographie botanique*, 11ᵉ année — nº 149-150 — p. 89-91.

Lettre de M. H. de Boissieu à M. H. Léveillé (à propos du *Sisyrinchium Bermudianum* L. II.). — *Assoc. franç. de botanique* — 5ᵉ année — nºˢ 52-53 — (avril-mai 1902) — p. 120.

Note sur quelques Ombellifères de Chine d'après les collections du Muséum d'histoire naturelle de Paris. — *Bull. de l'Herbier Boissier* — 2ᵉ série — Tome II — nº 9, 31 août 1902 — p. 801-810. — Tiré à part — Genève — impr. Romet — 1902 — in-8º — 10 p.

1903. — **Notes sur quelques plantes adventices des environs de Pont-d'Ain (Ain).** — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — Tome L — (Séance du 27 février 1903) — p. 183-188 — 1 pl. — Tirage à part (Paris — Libr.-impr. réunies — 1903) — in-8º — 8 p. 1 pl. couv. fact.

Le Solenanthus lanatus adventice en Provence. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — L — (13 mars 1903) — p. 256.

Note sur une Ombellifère monstrueuse de Corée. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — L — (24 juillet 1903) — p. 182-184.

Les Ombellifères de Chine (II), **d'après les collections du Muséum d'Histoire naturelle de Paris.** — *Bull. de l'Herbier Boissier* — 2e série — Tome III — n° 10, 30 septembre 1903 — p. 837-856. — Tirage à part — Genève — Impr. Romet — 1903 — in-8° — 20 p.

Les Ombellifères de Corée d'après les collections de M. l'abbé Faurie. — *Bull. de l'Herbier Boissier* — 2e série — Tome III — n° 11, 31 octobre 1903 — p. 953-958. — Tirage à part — (Genève — Impr. Romet — 1903) — in-8° — 6 p. sans couverture.

1904. — **Note sur quelques plantes adventices des environs de Pont-d'Ain.** — *Bull. de la Soc. des Sciences naturelles et d'archéologie de l'Ain* — n° 34 — 1er trimestre 1904 — p. 26-31.

Sur quelques plantes adventices de l'Ain. - *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LI — (22 janvier 1904) — p. 55-56.

1906. — **Les Ombellifères de la Chine, d'après les collections de l'Herbier de l'Académie Internationale de géographie botanique.** — *Bull. de Géographie botanique* — 15e année — n° 199-201 — (février 1906) — p 183-186.

Note sur quelques Ombellifères de la Chine, d'après les collections du Muséum d'Histoire naturelle de Paris. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LIII — (18 juin 1906) — p. 418-437.

Le Linaria pallida subspontané en Suisse. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LIII — 4e Série, t. VI (12 octobre 1906) p. 524-525.

Un cas d'acclimatation par les jardins alpins. — *Bull. de la Soc. des Sc. nat. et d'archéol. de l'Ain* — n° 45 — 4e trimestre 1906 — p. 99-100.

1907. — **Une propriété horticole de l'Epurge.** - *Bull. de la Soc. de Sc. nat. et d'archéol. de l'Ain* — n° 48 — 3e trimestre 1907 — p. 67-68.

Cirsium oleraceum X acaule — Localités nouvelles et distribution. — *Soc. Bot. de Lyon* — Procès-verbal de la Séance du 26 novembre 1907.

1908. — **Note sur une Violariée nouvelle de l'Indo-Chine française** — *Bull. de la Soc. Bot de France* — LV — (10 janvier 1908) — p. 33-34.

Observation à propos du Viola Dehnhardtii. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LV — (14 février 1908) — p. 104.

Orobanche Hedersæ sur Fatsia Japonica — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LV — 4e Série, t. VIII (10 avril 1908) p. 277-278.

Encore quelques Violariées d'Extrême-Orient. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LV — (26 juin 1908) — p. 467-470.

Note complémentaire et rectificative sur des Ombellifères de Corée. — *Bull. de l'Herbier Boissier* — 2e série — Tome VIII — n° 9, (31 août 1908) — p. 641-643. — Tiré à part — (Genève — Impr. Romet —) 1908 — in-8° — 3 p. sans couverture.

Quelques plantes de l'Ain. — *Soc. Bot. de Lyon* — Procès-verbal de la Séance du 27 octobre 1908.

1909. — **Violacées.** — *Flore générale de l'Indo-Chine* — Vol. I — octobre 1908 — avril 1909) — p. 206-218.

Notes botaniques — 1° Sur quelques plantes adventices ou rares des environs de Pont-d'Ain. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LVI — 4e Série, t. IX (26 février 1909) p. 175.

Notes botaniques — 2° sur un Noegelia zebrina monstrueux. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LVI — 4e Série, t. IX (26 février 1909) — p. 176.

Note complémentaire sur quelques Ombellifères nouvelles ou peu connues d'Extrême-Orient d'après les collections du Muséum d'Histoire naturelle de Paris. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LVI — (28 juin 1909) — p. 348-355.

Programme d'excursion à Pont-d'Ain — *Soc. Bot. de Lyon* — Procès-verbal de la Séance du 6 juillet 1909.

Mutation d'Orobanche cruenta. — *Soc. Bot. de Lyon* — Procès-verbal de la Séance du 5 octobre 1909.

Sur une plante adventice en Bourbonnais. — (*le* Sedum Spurium, M. B) — *Soc. des Sc. nat. et d'archéol. de l'Ain* — n° 57 — 4e trimestre 1909 — p. 37-39.

1910. — **Un nouveau Viola d'Extrême-Orient du groupe des Sylvestres. — Remarques sur les espèces voisines et sur la forme du stigmate dans le groupe.** — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LVII — (22 avril 1910) p. 188-191.

Les Ombellifères de la Mission Pelliot-Vaillant. — *Bull. du Muséum d'Histoire naturelle de Paris* — XVI — (26 avril 1910) — p. 162-170.

Un nouveau Viola chinois du groupe des Serpentes. — Remarques sur les Viola de ce groupe. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LVII — (13 mai 1910) — p. 257-260.

Le genre Viola dans l'Herbier de Buitenzorg. — (En collaboration avec L. Capitaine) — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LVII — (10 juin 1910) — p. 337-344 — 3 planches (ces planches portant les nos XI, XII, XIII sont consacrées à la figuration des principaux organes des

six genres de Violacées par M. Louis Capitaine qui a, seul, décrit les Violacées autre que Viola, LVII — (24 juin 1910) p. 292 avec 1 pl. portant le nº XVII).

Nouvelle note sur quelques Ombellifères d'Extrême-Orient. — *Bull. de la Soc Bot. de France* — LVII — (24 juin 1910) — p. 412-413.

Compte-rendu du Congrès international de Botanique tenu à Bruxelles en mai 1910 — *Le Monde des Plantes* — nº 65 — 1er août 1910 — p. 32.

Un Astragalus de l'Ile Sakhalin. — *Notulæ Systematicæ de l'Herbier du Muséum de Paris, Phanérogamie* — Vol. I — nº 8 (3 septembre 1910) — p. 225-226.

Sur la véritable place dans la classification du Saponaria Dalmasi Boissieu. — *Bull. de la Soc. des Sc. nat. et d'archéol. de l'Ain* — nº 61 — 1e trim. 1910 — p. 120-125.

1911 — **Un Viola nouveau de Corée.** — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LVIII — (4e série — Tome XI) — (28 avril 1911) — p. 213-215. — Tirage à part — Paris, au Siège de la Société — 1911 — in-8º — 3 p.

Les Narcisses du Poizat (Ain). — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LVIII — (23 juin 1911) — 4e série — tome XI — p. 445-449. — Tiré à part — Paris, au siège de la Société — in-8º — 1911 — 5 p.

Pour la florale du Pays de Gex. — Appel — *Bull. de la Soc. bot. de Genève* — 2e série — vol. III — nº 5 — 1911 — p. 194.

Les Narcisses de la prairie du Poizat. — *Bull. de la Soc. des Sc. nat. et d'archéol. de l'Ain* — nº 64 — 3e trim. 1911 — p 72-78.

A propos des champignons vénéneux. — *Bull. de la Soc. des Sc. nat. et d'archéol. de l'Ain* — nº 65 — 4e trim. 1911 p. 99-113.

1912. — **Un Acer hybride nouveau pour la Flore française.** — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LIX — (26 janvier 1912) — p. 77-78.

Un nouveau Viola de Chine. — *Bull. de l'Herbier Boissier* — 2e série — Tome II — (28 février 1912) — p. 333.

Un Angelica nouveau d'Extrême-Orient de l'île de Quelpaërt (Corée). — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LIX (1912). — 4e Série, t. XII — p. 199-201.

Une Mélastomacée asiatique d'un genre africain. — *Bull. de la Soc. Bot. de France* — LIX — (26 avril 1912) — 4e Série, t. XII — p. 330-332.

II. — ÉTUDES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

1899 — **La région de la Basse-Bresse — Une vallée à métamorphoses sociales.** — *La Science sociale* — 3 fascicules — juin-juillet-août 1899. — Tirage à part — Paris, Firmin Didot et Cie — 1899 — in-8° — 100 p. 1 carte.

1900. — **La Fabrique Lyonnaise — Le type actuel : La production du fil et de la soie.** — *La Science sociale* — 6 fascicules — mai-juin-août-septembre-octobre-novembre 1900.

A ceux qui ont trente ans. — *Revue de la Jeunesse catholique* — (Septembre 1900) — p. 816-828.

Toast au banquet de l'Assemblée générale du Syndicat agricole de Bourg, le 24 octobre 1900. — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg* — novembre 1900 — p. 178-179.

1901. — **La Fabrique Lyonnaise — Le type ancien.** — *La Science sociale* — 3 fascicules — juillet-septembre-novembre 1901.

Toast au banquet de l'Assemblée générale du Syndicat agricole de Bourg, le 9 octobre 1901. — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg* — novembre 1901 — p. 166-167.

1902. — **La Fabrique Lyonnaise — Le type futur — I L'Usine au logis.** — *La Science sociale* — 2 fascicules — janvier-mars 1902.

La Rubanerie stéphanoise. — Etude parue dans *Le Mouvement économique et social dans la région lyonnaise* p. 70-126 (publication de l'*Office Social de Lyon*) — tome Ier — Paris — Arthur Rousseau — in-8° — XXIV — 318 p. p.

Toast au banquet de l'Assemblée générale du Syndicat agricole de Bourg, le 24 septembre 1902. — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg* — novembre 1902 — p. 167-168.

Etudes sociales — Sept siècles de bienfaisance laïque et de charité chrétienne — Les hospices civils de Lyon. *Le Correspondant* — 25 novembre 1902 p. 736-759 — Tirage à part — Paris — Bureaux du *Correspondant* — in-8° — 28 p.

L'Usine au logis à Paris. — *Questions pratiques de Législation ouvrière et d'Economie sociale* — Années 1902-1903- — p. 321-326 ; 355-362. — Tirage à part — Lyon — E. Nicolas, impr. — 1902 — in-8° — 16 p.

1903. — **Un jardin colonial aux environs de Paris.** — *Quest. prat. de Lég. ouvr. et d'Econ. soc.* — 1903 — p. 210-218.

Congrès des Sociétés de Secours mutuels de l'Ain à Meximieux, le 7 décembre 1902. — (Compte-rendu) — *Bull. du Syndicat agricole de Bourg* — janvier 1903 — p. 5-8.

L'emploi du moteur mécanique dans la petite industrie parisienne. — *La Science Sociale* — octobre 1903.

Toast au banquet de l'Assemblée générale du Syndicat Agricole de Bourg, le 23 septembre 1903. — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg* — octobre 1903 — p. 151-152.

1904. — **Une pépinière d'émigration vers les villes.** — Rapport présenté à la *Société d'Economie politique de Lyon* — le 8 janvier 1904 — Lyon — impr. A. Bonnaviat — 1904 — in-8° — 53 p.

La grève des teinturiers et appréteurs de Lyon. — *Revue populaire d'Economie sociale* — 5 mai 1904 — p. 139-146.

L'Usine au logis à Lyon et à Saint-Etienne. — *La Quinzaine* — n° 230 — 16 mai 1904 — p. 241-259. — Tirage à part — La Chapelle-Montligeon (Orne) — 1904 — in-8° — 20 p.

Toast au banquet de l'Assemblée générale du Syndicat Agricole de Bourg, le 28 septembre 1904. — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg* — octobre 1904 — p. 166-167.

L'exode des Campagnards vers les Villes dans le département de l'Ain. — Communication faite au Congrès de la *Société d'Economie sociale*, le 1er juin 1904. — *La Réforme sociale* — n° 23 — 1er décembre 1904 — p. 833-847.

1905. — **Rôle social du grand propriétaire foncier.** — Tract n° 85 — *Action Populaire* — Reims-Paris — in-8° — 33 p.

Un dernier mot sur M. l'abbé Fray. — *Bulletin de la Société des Sciences naturelles et d'Archéologie de l'Ain* — n° 39 — 2e trimestre 1905 — p. 35-39.

Discours prononcé sur la tombe de M. Ambroise Goyet, à Péronnas (Ain), le 29 juin 1905. — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg* — juillet 1905 — p. 107-108.

Toast au banquet de l'Assemblée générale du Syndicat Agricole de Bourg, le 27 septembre 1905. — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg* — octobre 1905 — p. 184-185.

Action du grand propriétaire sur la propriété dépendante. — Comment rendre la charité féconde au point de vue social. — *Bull. du Syndic. Agric. de Bourg* — décembre 1905 — p. 226-228.

1906. — **Pour la protection de la neutralité scolaire.** — *La Quinzaine* — n° 271 — 1er février 1906 — p. 320-326. — Tirage à part — La Chapelle-Montligeon (Orne) — 1906 — in-8° — 7 p.

Le premier ministère du travail européen (en Belgique). — *Le Correspondant* — 25 mars 1906 — p. 1122-1141. — Tirage à part — Paris — L. de Soye et fils impr. — 1906 — in-8° — 24 p.

La question des classes moyennes. — Ce que la Belgique fait pour la résoudre. — *La Quinzaine* — n° 281 — 1er juillet 1906 — p. 40-61. — Tirage à part — La Chapelle-Montligeon (Orne) — 1906 — in-8° — 23 p.

La « Semaine sociale » de Dijon (tenue du 30 juillet au 4 août 1906). — *La Réforme sociale* — nos 17-18 — 1er et 16 septembre 1906 — p. 433-438.

Toast au banquet de l'Assemblée générale du Syndicat Agricole de Bourg, le 10 octobre 1906. — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg* — novembre 1906 — p. 249.

Les Origines de l'Aumône Générale de Lyon. — *Bulletin de la Société Littéraire, historique et archéologique de Lyon* — octobre-décembre 1906 — p. 143-152 — janvier-mars 1907 — p. 168-186 — avril-septembre 1907 — p. 187-195 — Tirage à part sous le titre **Les Origines de l'Aumône générale de Lyon. L'Aumône temporaire de 1531 et l'Institution de l'Aumône permanente.** — Trévoux — typ. J. Jeannin — 1907 — in-8° — 40 p.

1907. — **Pour la défense de la neutralité scolaire.** — *Guide social de l'Action populaire, pour 1907* — p. 204-205.

Les caisses d'assurance chômage en Belgique. — *L'Association catholique* — 15 mars 1907 — tome LXIII — n° 3 — p. 211-229.

* **Les Institutions patronales de la Compagnie d'Orléans** [1]. — *La Réforme sociale* nos 37-38 — 1er et 16 juillet 1907 — p. 78-82.

Toast au banquet de clôture du Congrès d'Economie sociale, le 6 juin 1907. — *La Réforme sociale* — nos 37-38 — 1er et 16 juillet 1907 — p. 92-93.

Les Institutions privées de conciliation et d'arbitrage en France et à l'Etranger. — Communication faite au XXVIe Congrès de la *Société d'Economie sociale* dans la séance de travail du 5 juin 1907 — *La Réforme sociale* nos 41-42 — 1er et 16 septembre 1907 — p. 320-318. — Tirage à part — Paris — 1907 — in-8° — 31 p.

1908. — **M. l'abbé Marchand.** — *Bull. de la Soc. des Sc. natur. et d'Archéol. de l'Ain* — n° 50 — 1er trim. 1908 — p. 6-10.

L'Aumône générale sous la domination protestante. — *Bull. de la Soc. Litt. Hist. et Archéol de Lyon* — Janvier-septembre 1908 — p. 1-32.

L'œuvre d'un moine ouvrier. — (Le R. P. Georges-Ceslas Rutten, des Frères-Prêcheurs-Dominicains belges) — *Le Correspondant* — 25 mars 1908 — p. 1179-1187.

---

[1] Les articles précédés d'un astérisque sont les comptes-rendus de visites sociales faites à différentes œuvres par les membres des *Congrès d'Economie sociale.*

Le moteur électrique et l'industrie à domicile dans la région lyonnaise. — Communication faite au Congrès de la *Société d'Economie sociale* — Séance du 13 avril 1908 — (suivie des observations de MM. C. Desjoyeaux, abbé Mény, de Francqueville). — *La Réforme sociale* n° 59 — 1er juin 1908 — p. 655-668 — n° 60 — 16 juin 1908 — p. 731-712. — Henri de Boissieu avait traité le même sujet, dans sa conférence du 11 janvier 1908 à la *Société d'Economie sociale de Bruxelles*, sous ce titre : **Les petits moteurs dans l'industrie à domicile de la région lyonnaise (Lyon, Saint-Etienne, Thiers).**

Les logements ouvriers avec ateliers annexes de la Société philanthropique(Fondation Marie Souvestre). — *La Réforme sociale* nos 61 et 62 — 1 et 16 juillet 1908 — p. 69-73.

La Dombes, sa population, ses étangs. — Communication faite au Congrès de la *Société d'Economie sociale* — Séance du 21 mai 1908 — *La Réforme sociale* nos 63 et 64 — 1 et 16 août 1908 — p. 191-210.

Contre la désertion des campagnes -- Article p. 1-46 dans *Paysans de France*, Reims, *Action Populaire* ; Paris, V. Lecoffre (septembre 1908) — in-12 — IX — 381 p.

Contre pointes. — (Réponse à l'article « Courtes Pointes », de Raymond Le Tourneur paru le 25 décembre 1908 dans le même journal) — *Journal de l'Ain* — 30 décembre 1908.

Les origines de l'Aumône générale ou Charité de Lyon. — *Bull. de la Soc. des Sc. natur. et d'Archéol. de l'Ain* — n° 53 — 1e trim. 1908 — p. 113-128 — et n° 56 — 3e trim. 1909 — p. 8-17.

Toast au banquet de l'Assemblée générale du Syndicat Agricole de Bourg, le 18 novembre 1908. — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg* — décembre 1908 — p. 179-180.

1909. — **L'Aumône générale de 1534 à 1562.** — *Revue d'histoire de Lyon* — Tome VIII — 1909 — Fasc. I, janvier-février, p. 43-57 — Fasc. II, mars-avril, p. 81-105 — Fasc. III, mai-juin, p. 205-223 — Fasc. IV, juillet-août, p. 255-276.

La Charité sociale à la Campagne. — *Bull. du Bureau diocésain de Belley et de ses Œuvres* — Mars 1909, p. 81-84 — avril, p. 100-103 — mai, p. 113-115.

Un Comité d'Action des « Associations des Familles ». — *La Croix* (de Paris), 10 mars 1909.

A propos d'une conférence de Jules Roche. — (Sur le projet d'impôt sur le revenu) — *Journal de l'Ain* — 21 avril 1909.

Le mouvement des Syndicats ouvriers chrétiens en Belgique. — *Le Mouvement social* — mai 1909 — 16 p. et

juin 1909 — 10 p. — et Tract n° 202 de l'*Action Populaire* de Reims — (juin 1909) — in-8° 32 p.

La valeur professionnelle. — *Journal de l'Ain* — 27 juin 1909.

' **La Ferme de la Trousse** - *La Réforme sociale* — 1er au 15 juillet 1909 — p. 166-171.

L'émigration temporaire agricole ses causes ses modes, ses effets. — Communication faite au Congrès de la *Société d'Economie sociale* — Séance du 8 juin 1909 — *La Réforme sociale* nos 89 et 90 — 1-16 septembre 1909 — p. 333-354

Rapport sur la vie du Syndicat Agricole de Bourg durant l'année 1909. — Présenté à l'Assemblée générale du 17 novembre 1909 — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg* — décembre 1909 — p. 186-190.

1910. — **Le roi Albert.** — *Le Peuple Français* — janvier 1910 — et la *Liberté de l'Ain* — 9 janvier 1910.

Les petites « tenures » d'après la loi du 10 août 1908, dite loi Ribot, et le bien de famille insaisissable, d'après la loi du 12 juillet 1909. — Conférence faite à la réunion trimestrielle du *Syndicat Agricole de Bourg*, le 16 février 1910 — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg.* — mars 1910 — p. 36-37.

Une école de propagandistes catholiques. — *Journal de l'Ain* — 14 mars 1910.

Monseigneur Labeuche. — *Le Peuple Français*, mars 1910, et *Journal de l'Ain*, 25 mars 1910

Le Canut lyonnais va-t-il périr ? — *Le Mouvement social* — mai 1910 — 18 p.

Lettre de Paris (à propos des élections législatives) — *La Liberté de l'Ain* — 15 mai 1910.

' **La Société des immeubles industriels et l'usine de force Louyot.** — *La Réforme Sociale* — nos 109-110 — 1er-16 juillet 1910 — p 109-116.

L'Exposition universelle de Bruxelles ou, selon le titre de la couverture de la revue : **L'Exposition internationale de Bruxelles. Notes sur l'organisation et impressions de touriste.** — Le *Correspondant.* — 10 juillet 1910 — p. 31-41.

Les Frères et Sœurs de la Charité sous l'Ancien Régime. — *Bull. de la Soc. Litt. Hist. et Archéol. de Lyon* — juillet-décembre 1910 — p. 98-131. — Tirage à part — Trévoux — typ. J. Jeannin — 1911 — in-8° — 38 p.

Le « glissement » à gauche. — *La Croix de l'Ain* — 28 août 1910.

Le Comité d'initiative rurale (à propos de sa récente création à Paris) — *Journal de l'Ain* — 26 septembre 1910

Rapport sur la vie du Syndicat Agricole de Bourg pendant l'année 1910 présenté à l'Assemblée générale du 30 novembre 1910 — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg* — décembre 1910 — p. 179-183.

1911. — **La Petite Histoire.** — *Bull. de la Soc. des Sc. natur. et d'Archéol. de l'Ain* — nº 62 — 1er trim. 1911 — p. 5-9.

La Caisse de prêts aux Canuts de Lyon. Communication faite au Congrès de la Société d'Economie sociale. Séance du 10 juin 1910 — *La Réforme Sociale* — nº 2 — 16 janvier 1911 — p. 101-109.

Que faire en vacances ?. — *L'Echo de la Bourgogne* — Juin 1911 — p. 2-4.

Le Congrès de l'Action populaire. — *La Réforme sociale* — nº 10 — 16 mai 1911 — p. 631-639

Visite au patronage et aux œuvres sociales du « Chantier ». — *La Réforme sociale* — nº 13 — 1-16 juillet 1911 — p. 76-79.

Visite aux œuvres féminines de la rue de l'Abbaye. — *La Réforme sociale* — nº 13 — 1-16 juillet 1911 — p. 79-81.

Le Comité d'Initiative rurale. — *Le Correspondant* — 25 juillet 1911 — p. 371-376.

La question du Travail à domicile en Belgique. — *Le Mouvement social* — septembre 1911 — p. 800-810.

La formation sociale au patronage. — Communication faite au Congrès de la Société d'Economie sociale — suivie des observations de MM. Albert Béchaux, F. Lepelletier, abbé Letourneau, Henry de France, abbé Pachon Schaetzen — Séance du 31 mai 1911 — *La Réforme sociale* — nºs 17 et 18 ; 1er-16 septembre 1911 — p. 306-319.

Rapport sur les récompenses accordées aux chefs de groupes du Syndicat Agricole de Bourg. — Présenté à l'Assemblée générale du 22 novembre 1911 — *Bull. du Synd. Agric. de Bourg* — décembre 1911 — p. 191-193.

Les Pensions de vieillesse en Belgique — Rapport présenté à Bourg-en-Bresse le 3 décembre 1911 — *Union des Sociétés de secours-mutuels de l'Ain — Compte-rendu de l'Assemblée générale d'hiver* — Bourg — impr. du *Courrier de l'Ain* — 1912 — in-8° — p. 55-61.

1912 — **Après les cours sociaux agricoles de Lyon — Impressions d'un congressiste.** — *La Réforme sociale* — nº 26 — 16 janvier 1912 — p. 144-147.

Les Pensions de vieillesse en Belgique. — *Journal de l'Ain* — 12 et 15 avril 1912.

La collaboration des travailleurs dans la direction des œuvres sociales — Rapport présenté le 25 janvier 1912 — c. f. p 65-76 — *Assemblée générale de l'œuvre des Cercles Catholiques d'Ouvriers tenue à Paris les 25, 26, 27 janvier 1912*... Paris, P. Lethielleux (1912) in-12° — 215 p.

Discours prononcé à l'Assemblée générale des Unions des Associations agricoles et viticoles de la Haute-Saône, le 28 avril 1912. — *La Haute-Saône agricole et sociale* — mai 1912, p. 81-85.

Les taxes sur la plus-value foncière spécialement en Belgique — Communication faite à la *Société d'Economie sociale* — Séance du 1er avril 1912 — (suivie des observations de MM. Duval-Arnould, Hubert-Valleroux, François, Georges Blondel, Maurice Dufourmantelle, F. Lepelletier) — *La Réforme sociale* — n° 35 — 1er juin 1912 — p. 700-727.



TABLE DES MATIÈRES



TABLE DES GRAVURES

Bourg, imprimerie du *Journal*, Place de l'Hôtel-de-Ville, 8

DU MÊME AUTEUR :

Honoré d'Urfé dans ses rapports avec la Bresse et le Bugey (d'après les Archives de Châteaumorand (Loire), de Léran (Ariège), etc., et les travaux de M. le Chanoine O.-C. Reure, sur : *La Vie et les Œuvres de Honoré d'Urfé*). — Bourg, imp. du *Courrier de l'Ain*, 1910, in-8°, 23 p., 5 phot. hors texte.

Poésies : Edmond Chapoy (avec notice biographique). — Extrait de l'anthologie des *Jeunes Poètes Comtois*. — Collection de « La Jeune Comté ». — Besançon, typ. et lith. J. Jacques, 1910, in-16, 16 p.

Belley en 1830. — Impressions d'un habitant sur l'administration et les mœurs de l'époque. — Bourg, imp. du *Journal de l'Ain*, 1911, in-8°, 14 p.

Table générale de la « Revue de la Société Littéraire, Historique et Archéologique du Département de l'Ain » (1872-1888). — Paris, librairie ancienne Honoré Champion, édit., 5, quai Malaquais, 1912, in-8°, 60 p.

Table alphabétique du « Bulletin de la Société Gorini » (1904-1908). — Besançon, imp. Jacques et Demontrond, 1913, in-8°, 117 p.

(Depuis 1909, la table alphabétique de cette revue d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Belley est annuelle et paraît à la fin du dernier numéro trimestriel).

Les Passerat. — Note critique sur les Passerat, du Bugey, et sur leur généalogie contenue dans « La Valbonne » de M. Edmond Révérend du Mesnil. — Bourg, imp. du *Journal de l'Ain*, 1913, in-8°, 24 p.

Le Comte Henri de Boissieu (1871-1912). Le Savant, l'Homme d'action. — Biographie et bibliographie. — Bourg, imp. du *Journal de l'Ain*, 1914, in-8°, 102 p. 3 phot. hors texte dont un portrait.

La Vierge au manteau protecteur en Franche-Comté, en Bourgogne et spécialement dans l'Ain. — Essai historique et iconographique (avec phot.) — Bourg, imp. J. Dureuil, 1915, in-8° *(Sous presse)*.

Pierre-François-Désiré Gerrier, maire de Lons-le-Saunier sous le premier Empire (1765-1843). — L'administrateur, l'homme de lettres (avec phot.). — Lons-le-Saunier. *(En préparation.)*

Un héros jurassien : Le général Joseph-Alexandre Picard, de la Garde impériale, grand'croix de la Légion d'Honneur (1813-1902) (avec phot.) — Lons-le-Saunier. *(En préparation)*.

